
U d'/of OTTAWA
39003002648185

PRIX : **60** *centimes.*

ÉMILE GREYSON

JUFFER DAADJE

ET

JUFFER DOORTJE

— MŒURS HOLLANDAISES —



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, 26.

JUFFER DAADJE
ET JUFFER DOORTJE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ÉMILE GREYSON

JUFFER DAADJE

ET

JUFFER DOORTJE

— MŒURS HOLLANDAISES —

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

JUFFER DAADJE

ET

JUFFER DOORTJE

I

OU L'ON ENTREVOIT JUFFER DAADJE.

Il serait difficile de rien préciser quant au jour ou à l'heure, et encore plus d'affirmer qu'il y eût du soleil ou de la pluie; mais il est hors de doute que c'était à La Haye, au Veerkade, vers la fin de septembre, il y a une trentaine d'années...

Hein, le jeune domestique de mevrouw Pétronille Ankers, sa petite veste à double rangée de

boutons de cuivre au corps, l'air malin comme d'habitude, grimpait littéralement à l'escalier, enjambant quatre marches à la fois, s'aidant des barreaux de la rampe, pesamment, à la façon de quelqu'un qui voudrait bien passer pour aller vite tout en n'avançant guère. Il s'arrêta au second étage, devant la chambre à coucher de mevrouw, se recueillit un instant et, le nez contre la porte, retenant son souffle, il se mit incontinent à faire une innombrable quantité de grimaces, pour reprendre, au bout de quelques moments de cet exercice, une expression pleine de bénignité et d'onction. Il frappa alors de son index replié de petits coups imperceptibles, timides d'abord, plus accentués et plus espacés ensuite, ne cessant pas, bien qu'on lui eût crié à diverses reprises déjà un « entrez » qui, à la fin, sentait la colère et l'impatience. Hein tourna la clef maladroitement, la retourna plus maladroitement encore, avec bruit, jusqu'à ce qu'au lieu d'ouvrir lui-même la porte, il se la vit ouvrir avec fracas.

« Qu'y a-t-il, méchant et mauvais garçon, lui cria sa maîtresse qui, précisément en train de se faire lacer, accourait à peine vêtue, traînant après elle son lacet, qu'une seconde personne, une jeune

fille, s'efforçait de rattraper et dont, grâce à la mobilité un peu nerveuse de la grosse et excellente madame Ankers, elle ne parvenait pas à se saisir.

— Mevrouw, dit Hein, jouant la frayeur, faisant trembler sa voix et restant immobile comme cloué à sa place, — un homme !

— Un homme ! fit la dame en courant subitement s'envelopper d'un pan du rideau de lit, dans un mouvement de pudeur justement alarmée, — un homme ! petit drôle, voulez-vous bien vous taire...

— Un militaire, insista Hein, en branlant la tête et en se faisant une voix rauque.

— Mon Dieu ! un militaire ! Et le rideau de lit s'agita convulsivement de la base à la tringle.

— Un militaire pour Juffer Daadje !

— Pour Juffer ?

Et la dame, se dégageant aussitôt de son abri, et se tournant vers sa compagne avec autant de rapidité que le lui permettait la rotondité un peu massive de sa petite personne : « Un militaire, est-ce là une visite pour une jeune fille ?...

— Mais, essaya vainement de répliquer Juffer Daadje, puisque Juffer Daadje il y a...

— Non, non ! s'écria mevrouw, en lui coupant la parole, rouge d'indignation, frappant le parquet de ses petits pieds, sur un rythme très accéléré, et donnant à tout son corps court, gros et dodu, un mouvement qui, dans son costume un peu léger, laissait voir comment un petit corps dodu, gros et court agit sous l'empire de la colère. Qu'il s'en aille, je le veux, entendez-vous, Hein ! »

Et Hein, prompt à exécuter les intentions de mevrouw, pirouetta sur ses talons et dévala lestement, en se laissant glisser le long de cette rampe dont il s'était aidé tout à l'heure pour faire si péniblement son ascension. Il tomba sur ses pieds dans le vestibule et alla à l'homme, au militaire, comme il l'appelait.

« Partez bien vite, se borna-t-il à dire en ouvrant la porte d'un air terrifié, hou ! ma maîtresse est furieuse !... »

Et profitant d'un moment de trouble et d'indécision de la part de celui qu'il éconduisait ainsi, il le poussa dans la rue et lui ferma la porte sur les talons.

Aussitôt après, il se tordit dans un accès de fou rire silencieux, d'où il ne sortit qu'en enten-

dant remuer au fond de la maison. Vite, il reprit son air de ruminant.

C'était un militaire, en effet, qu'on venait de renvoyer ainsi, un hussard, et un fort joli hussard, jeune et d'une tournure très distinguée, quoique son uniforme trop large n'allât pas tout à fait à sa taille. Brigadier, il avait le même habit qu'il portait étant simple cavalier, ce qui prouvait ou de la modestie, ou une position peu fortunée : de la modestie parce que tout le monde sait qu'un brigadier peut porter, hors de service, du drap fin, comme un sous-officier, et qu'il n'est rien qu'un soldat ambitionne plus que d'être sous-officier, en attendant qu'il soit officier tout à fait ; — une position peu fortunée, parce que si ses moyens le lui avaient permis, il n'aurait pas manqué d'avoir l'air de ce qu'il voulait être... Pour être hussard, on n'en est pas moins homme.

Notre brigadier, joli garçon et distingué, se retira donc si mécontent qu'il s'aperçut à peine qu'au bruit de ses éperons, à la vue de sa veste à brandebourgs et de son bonnet de police posé sur l'oreille, les jeunes filles levaient la tête, le suivaient des yeux et lui envoyaient leur plus séduisant sourire. Un moment, il est vrai, il avait

eu l'air de vouloir se fâcher, et d'essayer de mettre à sac la maison du Veerkade à lui tout seul, car quelque chose comme un frémissement avait agité sa lèvre et la fine moustache qui l'ombrageait ; il était pâle, mais il s'était remis.

Nous dirions volontiers, que, tout en marchant, il regardait courir l'eau du gracht ou canal qu'il longeait si, dans les canaux de la bonne ville de La Haye, on voyait jamais l'eau courir. Les barques y glissent dans tous les sens, calmes et silencieuses, sans que la face de l'onde s'en irrite ou s'en ride, et c'est à peine si un léger clapotement, contre les briques sombres et moussues de la berge, indique qu'un déplacement du liquide s'est opéré.

Nous croyions tout d'abord ne pouvoir rien affirmer quant à la date où cette histoire commence. Peut-être trouvera-t-on quelque indication d'heure tout au moins, dans ce fait qu'au moment où notre jeune militaire s'engageait dans le Hout Mark, toute une nuée de petits juifs, au nez recourbé, à la chevelure frisée, au langage guttural, aux yeux vifs et intelligents, s'échappait d'une école et remplissait l'air d'éclats de joie.

Le hussard continua sa marche après s'être heurté à deux ou trois de ces volages petits-fils d'Israël, entra dans la première *slijterij*, où, après avoir demandé à boire par contenance et de l'encre et du papier, dont il avait surtout besoin, il écrivit et ferma la lettre que nous allons lire et sur laquelle il plaça l'adresse nécessaire.

« J'ai pu obtenir un congé de quelques heures « et j'accourais à La Haye dans l'espoir de t'em- « brasser et tout joyeux de te montrer mes galons « de brigadier. Certainement, avant d'être colonel « ou même simplement sous-lieutenant, j'ai de la « marge; mais le temps, ma patience, ma con- « duite, le désir de bien faire, hâteront les choses, « sans que je me laisse abattre... Fais comme « moi; attends tout de l'avenir et supporte avec « courage et énergie les épreuves présentes.

« Je crains que nous ne quittions Leyde pro- « chainement, et j'ignore encore où mon régi- « ment ira tenir garnison. Si tu m'écris, borne ta « suscription à ces seuls mots : « *A Frédéric Van* « *Sterblein, brigadier au* 3e *hussards.* »

Frédéric s'en alla confier sa lettre à la poste. Il venait de la laisser glisser d'entre le pouce et l'index et de l'entendre tomber comme dans un

gouffre, quand, en se retournant, il vit quelqu'un, un jeune homme de bonnes façons, un élégant, irréprochablement ganté et botté, qui le considérait avec attention, cherchant évidemment à le reconnaître. « Frédéric ! » se hasarda à dire l'élégant et bien botté jeune homme, qui voulait dissiper une bonne fois ses doutes. Mais le hussard, fort contrarié de cette rencontre, faisait la sourde oreille. Le jeune homme s'approcha, lui prit le bras : « C'est bien toi... et dans cet uniforme !... Qu'est-ce à dire? Et pourquoi chercher à m'éviter !...

— C'est toute une histoire, mon cher Malvoisin, une histoire un peu longue...

— Mais j'ai le temps : la longueur de l'histoire ne m'effraye pas... Ce qui m'effraye, c'est...

— Sa morale, n'est-ce pas?... Sois en repos, elle n'a rien qui, sous ce rapport, doive te donner la moindre inquiétude...

— Toi, sous cet habit!... toi qui étais destiné à entrer dans la diplomatie!... Toi, l'homme têtu, volontaire par excellence, car tu voulais toujours avoir raison, tu es allé tendre le cou au collier, te placer sous le joug de la discipline et de l'obéissance passive !... C'est une plaisanterie...

— Soit !

— Mais ne vois-tu pas que tu excites ma curiosité? Si tu ne me racontes pas toi-même ce qui t'arrive, je vais être tenté de m'informer...

— Diable! non... il est inutile que tu occupes âme qui vive de ma personne... Tu es un ancien ami, je veux bien tout te confier, mais à la condition que tu garderas le secret et que... tu m'accompagneras jusqu'à l'embarcadère : je dois être rentré à Leyde avant l'appel du soir. Nous causerons en marchant. »

Malvoisin régla tout aussitôt son pas sur celui du hussard, et le hussard et le jeune élégant s'éloignèrent de compagnie.

— Tu m'aurais parfaitement caractérisé si au lieu de m'attribuer une mauvaise tête, tu avais su reconnaître que j'ai une grande fermeté dans mes résolutions... Je prends un parti, je n'en démords pas : voilà tout le secret de ce qui m'arrive...

— Explique-toi.

— Ma mère, après avoir occupé une position brillante, a vu cette position compromise à la mort de mon père... Les motifs, il est inutile de les indiquer. Mais, par une sorte de commisération, la famille, du côté paternel, la soutenait de

façon à ne point lui laisser trop apercevoir sa misère.

— C'était très bien !...

— Incontestablement... Tu nous as donc connus vivant d'une vie heureuse, ma sœur recevant une éducation soignée, une éducation de femme du monde; moi, me préparant à faire mon chemin dans les chancelleries...

— Où, tel que je te connais, tu serais parvenu à mettre l'Europe en feu...

— Peut-être. Ma mère morte, des questions d'intérêt se sont soulevées; je ne suis pas seulement vif, je suis fier... bête comme tu dirais. Je repousse l'appui d'un oncle de qui je devais désormais tout attendre, et qu'il m'offre sur un ton où je croyais voir percer de la protection, je le repousse en termes... durs...

— Oh! le grand diplomate!

— J'étais irrité, agacé, assombri par notre malheur, que veux-tu?... Enfin, me drapant dans ma dignité, je l'envoie se promener, lui et sa proposition, mais d'une façon telle qu'à moins que je ne fasse moi-même tout le chemin que j'ai mis entre nous deux...

— Et que tu ne feras pas?

— Et que je ne ferai pas...

— Tu as eu tort...

— Tu le penses? Si tu m'avais donné raison, cela m'aurait contrarié; c'est que j'aurais agi comme toi, comme tout le monde.

— Et que tu veux avoir le plaisir de te singulariser?...

— La belle affaire, sous prétexte de sacrifier au bon sens, que de ne jamais écouter ce qu'il y a d'énergique et de puissant dans le cœur! La protestation instinctive et spontanée contre ce qui blesse et meurtrit, c'est un cas de légitime défense. Il ne me plaît pas à moi de me laisser souffleter sur une joue et de tendre l'autre; on me frappe, je riposte; on m'abaisse, on se courbera devant moi : voilà!

— Et tu attends que ton oncle vienne baiser la poussière de tes pieds!... Qu'est devenue ta sœur?...

— Ma sœur... Elle n'a pas été de ton avis, elle m'a donné raison. Comme moi, elle cherche sa voie dans le monde, ne recourant qu'à ses propres efforts et à sa volonté.

— Je ne comprendrai jamais qu'ayant des relations nombreuses, des amis, pouvant choisir une

carrière... Car enfin il est des conditions que des gens comme toi n'acceptent pas et ne sont pas tenus d'accepter. Il y a là quelque chose qui me peine, et, je le répète, que je ne comprends pas...

— Je n'en suis point du tout étonné, répliqua simplement Frédéric avec un petit sourire plein d'ironie et un haussement d'épaules qui soulignait le sourire. Tu crois donc qu'il ne s'attache pas de jouissance à ne tout devoir qu'à soi-même? S'il m'avait fallu... demander — traite, si tu le veux, ces idées de folies — j'aurais trouvé n'importe quelle position misérable et abjecte... Fi! la lâcheté! pour un homme de crier à l'aide, quand le ciel l'a fait valide d'âme et de corps!

— Mais se faire soldat?...

— Je n'ai pas abdiqué toute ambition, Dieu merci!... La carrière que j'ai choisie offre à celui qui y entre, avec toutes les qualités que je crois y apporter, les chances d'arriver et je vise haut. Tu le vois, je n'ai pas même le mérite de la modestie... Nous voici à la gare. Il ne me reste que juste le temps de prendre mon coupon et de me mettre en voiture...

— Ne puis-je t'être utile en rien?

— Si...

— Comment?

— En te taisant sur tout ce que je viens de te confier...

— Mais Mlle Alida Van Sterblein, ta sœur?...

— Ma sœur?... Et Frédéric réfléchit comme s'il avait hésité à parler;... puis, sortant de son mutisme : Eh bien! si le sort veut que tu la rencontres et que tu penses pouvoir lui venir en aide, avise-toi de le lui dire et tu verras de quelle façon elle te recevra! Adieu!...

Le hussard avait sauté dans le train; la locomotive avait jeté un sifflement aigu, toutes les voitures avaient été entraînées : on entendait encore le bruit de la machine et le roulement du convoi; on voyait au loin la vapeur s'élever poussée puissamment dans l'air, et Malvoisin était encore à la même place.

Il se demandait comment il était possible d'avoir des lubies semblables à celles dont on venait de lui donner un échantillon. L'histoire de Frédéric lui fit l'effet d'un roman, d'un mauvais roman : c'était un tissu d'invraisemblances. Il y avait de l'exagération et du ridicule; le côté héroïque, il avait beau le chercher : « On ne se

sacrifie pas aussi bêtement pour une parole blessante, » se dit-il.

Il s'en revint vers la ville, pensant à tout cela, et comme il était cinq heures, et qu'il était attendu, il se jeta dans une voiture, se fit conduire à son hôtel, situé au Lange Voorhout, quartier aristocratique par excellence, s'attabla avec des amis joyeux, et mangea un excellent dîner. Il comprenait de moins en moins que l'on se fît soldat.

II

U L'ON VOIT LES PERSONNAGES ET LA SCÈNE PRINCIPALE DE CETTE VÉRIDIQUE HISTOIRE.

Mme Pétronille Ankers se flattait d'être une
aie huisvrouw, c'est-à-dire une ménagère
complie, titre auquel on tient encore dans ce
n et excellent petit pays de Néerlande, qui n'a
s que cela à invoquer en sa faveur pour mériter
stime et la sympathie des honnêtes gens. La
énagère est le type de l'ordre, de l'économie;
st la règle incarnée. Tout à son heure, en son
nps, en son lieu : telle est sa devise. Prenez
mporte quel conquérant, parmi les plus heu-
ıx, il n'en est pas un qui ait jamais réuni

autant de clefs, offertes sur des plateaux, que Mme Ankers en portait à son trousseau. Il fallait voir les innombrables armoires où s'enfermait le linge, le linge qui constitue un luxe de famille, les titres d'hérédité et de noblesse; et l'argenterie et la vaisselle, et les cristaux!...

Une ligne de description sera bien permise : nous aurons à vivre quelque peu dans cette maison du Veerkade, et il importe que chacun la connaisse.

Partons du vestibule, parce que c'est ordinairement par là que l'on entre dans une maison. Ne vous imaginez pas que c'était un vestibule comme il s'en trouve partout : peut-être en avez-vous déjà une certaine idée, s'il vous est arrivé de voir ou un Gérard Dow, ou un Adrien Van Ostade, ou un Pieter De Hoog, ou tout autre de ces bons peintres d'intérieurs de l'école hollandaise. Un encadrement en bois sculpté entoure deux ouvertures, deux portiques en plein cintre, l'un donnant immédiatement accès à l'escalier, l'autre menant vers le jardin. Au fond d'un long couloir une porte, à vitres couleur d'ambre, laisse, s'il fait plein jour, accourir au devant de vous et se refléter dans les dalles de marbre luisantes de

sol, une lumière douce et chaude. De petits Bacchus joufflus, des guirlandes de fruits très minutieusement fouillés, couvrent l'encadrement de bois, que l'on a, je ne sais par quel sacrifice à la propreté et au luisant, peint, d'une couche jaunâtre, vernie comme de la faïence. Toujours est-il que ce vestibule, avec ses dalles noires et blanches alternant, ses lambris de petit carrelage à figurines bleues, son escalier à large tapis, retenu, à chaque marche par une baguette de cuivre, cette penderie couleur poussière, tombant avec une certaine lourdeur, et cependant une certaine grâce, dans l'ouverture de l'escalier, que tout cela, enfin, n'était pas sans avoir un certain attrait.

A droite et à gauche du vestibule, s'ouvraient de vastes chambres. L'une des chambres du rez-de-chaussée, dont les murs étaient couverts d'anciennes tapisseries d'Audenaerde, un peu effacées, mais si vaillantes encore d'harmonie ! était le cabinet de travail, le séjour, le refuge de...

Pardon, jusqu'à présent, nous n'avons encore présenté que la dame du logis, sans dire un mot du mari, tout comme s'il n'existait pas ou s'il ne comptait point. C'est que M. Ankers, en effet,

régnait mais ne gouvernait pas; une sorte d'époux constitutionnel à pouvoirs limités et dont les actes ne valaient qu'avec le contre-seing de l'épouse.

On allait voir Mevrouw Ankers, on recevait Mevrouw Ankers, on faisait des affaires avec le mari de Mevrouw Ankers; mais jamais personne n'avait parlé de Mijnher Ankers, sans avoir recours à une périphrase, à une circonlocution. Dans la raison sociale du ménage, il faisait partie de ce que l'on désignerait par « et compagnie » ; et, pourtant, c'est lui qui avait fait le principal apport de la fortune et qui continuait à travailler pour la conserver et l'arrondir. Mais son activité n'était que très relative auprès de l'activité toute physique, encombrante, omnipotente et incessante de mevrouw. Personne au monde n'avait, au même point qu'elle, la science de faire beaucoup de bruit pour rien, de mettre tout sens dessus dessous, pour les choses les plus futiles...

La chambre à tapisseries était donc réservée au mari. Là, il était chez lui, il se sentait quelque chose, il avait conscience de son individualité propre.

Au premier étage de la maison, étaient les

salons de réception ; à l'étage supérieur, les chambres à coucher...

Grand et spacieux était le bâtiment ; nombreux et bien divisés les appartements et les chambres. Partout, la même profusion de meubles d'acajou, incrustés ou rehaussés de cuivre ; de sophas moelleux, de fauteuils amples à y cacher un homme, de vases de Chine et du Japon, des bahuts, des écrans, des paravents, etc., etc. Puis, comme on savait faire jouer la lumière du jour sur tout cela, par une ingénieuse complication de rideaux de tulle ou de cachemire, par des systèmes de stores bien étudiés !... Larges foyers, épais tapis, étaient là pour garantir contre les froids de l'hiver.

La topographie faite, revenons aux personnages ..

Mme Ankers, qui était une Sevenpondecker — ce qui valait presque d'être une Rohan, en France — n'avait point d'enfants, mais deux nièces orphelines : portant son nom à elle, et que, dans la bonté de son cœur et dans l'orgueil de sa race, elle avait juré d'investir de toutes les grâces, de faire briller de toutes les séductions, d'orner de tout l'esprit, qui ont de tout temps distingué les

Sevepondecker, hélas à jamais éteints dans la lignée mâle!...

Au moment où s'ouvre cette histoire, les deux nièces étaient attendues pour venir s'installer dans la maison du Veerkade. Elles sortaient de pension. L'une avait seize ans, l'autre était en train d'en acquérir quinze. Leur éducation paraissait avoir été un peu négligée : depuis longtemps, elles n'avaient plus de mère, et le pensionnat, bien qu'institué dans un tout autre but, d'après les prospectus, n'avait développé chez les deux jeunes filles que des qualités de deuxième ordre. Mevrouw Ankers les voulait de premier choix. C'est pourquoi, en femme intelligente et bienveillante, elle avait demandé et cherché, dans la Hollande entière, une institutrice ou plutôt une dame de compagnie, capable de donner à ses deux nièces ce poli, ce fini qu'elle leur souhaitait. Musique, littérature, beaux-arts, il fallait qu'elles connussent tout. C'était son rêve, à elle, son idéal, sa toquade.

Le hasard la servit à souhait. L'oiseau rare se présenta sous les traits et le nom de Mlle Alida, chaudement recommandée par une baronne d'Overpoortere, de Groningue, et il n'est per-

sonne qui ne sache que les d'Overpoortere sont très considérables, même pour les Sevenpondecker, si bien que Juffer Alida fut admise immédiatement; mais, par une bizarrerie que l'on accepta, elle désira ne se faire connaître que sous son nom patronymique. Elle se recommandait, à première vue, par son maintien et ses manières; puis, elle avait été appelée à subir une sorte d'épreuve ou d'interrogatoire auquel M. Ankers avait été expressément requis de procéder, parce que la circonstance était solennelle, et M. Ankers avait déclaré que « Mlle Alida parlait la langue française dans la perfection, la langue anglaise comme l'eût fait une des filles de Milton, la langue allemande comme si elle était née sur le sol *qui avait donné le jour* à Gœthe et à Schiller ». M. Ankers avait émis ce petit jugement « dans la langue de Voltaire », comme il se plaisait à dire. Car, tel était M. Ankers, tels sont généralement les gens de la société, à La Haye surtout ; dès qu'ils sont amenés à exprimer une pensée qui s'écarte un peu du cours des idées ordinaires, c'est au français qu'ils ont recours « pour en revêtir l'expression ».

Une fois agréée, Mlle Alida devint bientôt Juffer

Daadje; et de plus la compagne, l'amie, la confidente de mevrouw, qui ne souffrait plus qu'elle la quittât, qui n'acceptait plus de service d'aucune autre personne, qui la traînait partout après elle dans la maison. C'était de l'intérêt : elle était son enfant, elle était sa fille. Nous avons vu l'institutrice réduite à lacer mevrouw : témoignage d'estime et de considération. Nous lui avons vu défendre de recevoir un militaire : preuve de sollicitude pour son maintien dans le bien et dans la vertu. Elle était tracassée, tourmentée, appelée à toute heure : signe irrécusable d'attachement et de confiance absolue.

Il est vrai que l'institutrice, belle et imposante personne, s'il en fut, avait, bien que son être semblât frémir et protester par moments, un rare sang-froid et une patience plus rare encore; amais un mot ne trahit l'espèce d'écœurement qu'elle dut ressentir les premiers jours.

Le ban et l'arrière-ban des fidèles de la maison avaient été convoqués pour le jour où les deux jeunes Sevenpondecker viendraient s'asseoir au foyer de mevrouw Ankers. Le ban se composait d'un M. Steen, référendaire au ministère de l'intérieur, qui n'eût pas demandé mieux que d'être le

plus spirituel et le plus dégourdi des fonctionnaires publics et qui, en attendant que cela vînt, était le plus insignifiant des hommes. Front haut, carré, au milieu duquel pendait une mèche, dernier échantillon d'une chevelure jadis abondante et soyeuse ; yeux gros, nez épais, joues plates, teint bilieux, cravate blanche, habit de mode ni ancienne ni moderne, de la mode de M. Steen, ruban bleu à lisérés oranges à la boutonnière, décoré enfin, tels étaient les caractéristiques du signalement du référendaire. Mais c'est dans ses saluts, dans sa manière, gauche et prétentieuse tout à la fois, d'aborder les gens, qu'il se dépeignait le mieux. En résumé, c'était un assez triste haut personnage, mais si assidu aux thés de Mme Ankers, de si bon appétit aux dîners de Mme Ankers, qu'on avait fini par s'habituer à lui, à tel point que, dans la maison du Veerkade, on se serait moins aperçu de l'absence des portes et fenêtres, si un jour un événement aussi invraisemblable s'était produit, que de l'absence de M. Steen. Ce qui était flatteur pour M. Steen.

Puis, du ban faisait encore partie « doktor » Van Craesbéek, un des plus savants naturalistes du pays, membre de toutes les sociétés scienti-

fiques de l'Europe, auteur d'un ouvrage colossal sur un point qui a longtemps ému le monde et qui continuera à l'émouvoir, espérons-le, pendant plus longtemps encore : *De la force d'appréhension, de tension et de locomotion d'un tarse de coléoptère du genre carnassier*. L'illustre doktor, d'ailleurs enguirlandé de tous les ordres imaginables pour ce travail cyclopéen, y avait usé ses yeux et semblait en avoir perdu jusqu'à la parole. Grand sujet de vénération parmi les hôtes de la maison, Van Craesbéek — on disait Van Craesbéek tout court, comme on dit Kepler, Newton ou Laplace — entrait, se cognait aux meubles, aux domestiques, s'asseyait, s'assoupissait, eût-on dit, si l'on n'avait su l'activité incessante et féconde de sa pensée ; se levait, s'en allait, et ne manquait presque jamais de se tromper de paletot, de chapeau ou de parapluie. Bonne fourchette comme son ami M. Steen : A bon estomac, esprit lucide.

L'arrière-ban était fourni par deux pimbêches, qui se détestaient à qui mieux mieux, tout en se traitant de chère amie, au point de dégoûter de deux mots aussi jolis et même de ce qu'ils devraient exprimer, et qui venaient bras dessus,

bras dessous, traîner, dans la maison du Veerkade, à de rares intervalles heureusement, leur tricot et leurs cancans.

Tel était le petit monde qui, jusque-là, avait occupé la scène dont le décor changeait si l'on changeait d'étage et de chambre, mais qui conservait son même cachet, sa même physionomie.

Deux personnes, outre Mlle Alida, allaient venir y jouer un rôle un peu plus accentué. On n'avait eu que la comédie, une comédie plate, sans intrigue et sans style : on touchait au drame...

L'une des deux nièces, l'aînée, avait nom Dorothée, l'autre Hélène.

Dorothée allait devenir, selon l'habitude hollandaise de caresser chaque nom par un tendre et charmant diminutif, Juffer Doortje.

L'autre serait tout bonnement Lena.

Mais Daadje et Doortje allaient enfin une bonne fois se trouver en présence...

III

OU L'ON VOIT MIEUX DAADJE ET OU SE MONTRE DOORTJE

Tout fut en émoi dans la maison ; on avait, dès la veille, brossé, lavé, frotté, épongé jusqu'au moindre meuble et jusqu'au moindre recoin. Il y aurait eu de quoi mettre en mouvement le moulin d'une usine, pendant toute une demi-journée, avec l'eau que l'on employa à ce nettoyage à fond pendant une heure. Vous eussiez dû entendre le clip-clap des petits sabots des servantes sur les dalles et les escaliers, et voir surtout le jeune Hein, chargé de monter des seaux pleins et qui, les choquant à chaque marche, arrivait invaria-

blement à destination avec des seaux vides ; ses souliers, ses bas et ses pantalons ayant tout reçu dans le trajet, on le grondait, il se fâchait ; on riait que c'était plaisir. Et par-dessus tout, veillant à tout, dirigeant tout, vraie mouche du coche, mevrouw Ankers trottait dans tous les sens, suivie sans relâche par juffer Daadje, qui portait le trousseau de clefs dans un petit panier, et dont, si l'on avait voulu s'en rapporter à certains signes, la patience n'était pas bien loin par moments d'être épuisée.

Enfin, tout étant en ordre, un fiacre — il y en a encore à La Haye — amena les deux jeunes filles attendues. Jamais baisers plus nombreux ne furent plus tendrement appliqués sur deux visages aussi étrangement jolis, par une tante aussi grosse et aussi contente. Mme Ankers étouffait de caresses ses nièces, qui s'étaient jetées à son cou, et qui en auraient fait autant à M. Ankers, si M. Ankers n'avait tenu à la bouche une de ces longues pipes en terre cuite, qu'un Hollandais ne dépose dans aucune circonstance, si solennelle qu'elle soit. Le mari de mevrouw Pétronille se contenta de leur souhaiter la bienvenue dans les termes les plus affectueux et les plus

doux, et de les entourer d'un nuage de fumée.

Puis, elles se mirent à regarder tout le monde, à rire, et à se communiquer leurs impressions en se parlant à l'oreille...

Juffer Alida, qui avait attendu leur arrivée avec impatience, parce qu'elle espérait être rendue à ses véritables fonctions, se flattait de se faire des amies de ses élèves, de commencer l'exercice du devoir tel qu'elle l'avait compris et accepté en entrant dans la maison; mais elle s'aperçut bientôt qu'elle s'était trompée et qu'il ne serait pas facile de venir à bout de ces diablesses de petites filles. Dorothée et Lena, qui avaient rêvé l'indépendance, les jupons longs, la vie de demoiselle, les chiffons, les bals, une lecture exclusive de romans émouvants, voyaient en Alida le travail, la contrainte, l'esclavage. Elles avaient juré d'avance et sans connaître leur nouvelle maîtresse, de lui rendre la vie impossible. Furent-elles assez froides et assez méprisantes pour elle, dès le premier jour !

Il serait difficile d'empêcher que deux jeunes filles ne s'imaginent qu'il suffit à une personne d'être dans une condition modeste pour qu'on puisse l'humilier aisément. N'avons-nous pas

affaire ici à des Sevenpondecker? Leur institutrice leur devait partout et en tout de la déférence. Cela n'est pas si rare qu'on voudrait le supposer, et nombreux sont ceux qui, sans être des Sevenpondecker, se croient au-dessus de tout le monde.

On se ferait une idée excessivement fausse du caractère de notre principale héroïne, si on se la figurait éprise de sa personne et infatuée de sa supériorité intellectuelle. Elle avait conscience de sa valeur, voilà tout. C'est pourquoi, elle avait accepté sans trop de répugnance le poste que mevrouw Ankers lui avait octroyé tout d'abord et qui la ravalait un peu au rang de femme de chambre. Il n'y a que les petits esprits qui répugnent aux petits emplois. Mais elle avait de la sensibilité, et plus qu'à aucune autre, les procédés blessants lui faisaient impression. Seulement, elle avait avec cela une volonté de fer, contre laquelle s'useraient toutes les entreprises. Que Mlle Dorothée la toisàt fièrement et qu'Hélène lui rît au nez comme une petite folle, comme une petite folle mal élevée, cela ne parut nullement l'affecter.

En homme de sens qu'il était, bien qu'il fût généralement peu compté dans la maison et que

tout le monde lui manquât d'égards, le mari de mevrouw s'était aperçu de ces petites nuances et crut de son devoir de placer à tout hasard un discours bien senti sur la nécessité, pour ses nièces, pour ses enfants maintenant (il se croyait en droit et était même fier de les appeler ainsi), de suivre avec déférence les conseils de celle qu'on leur avait choisie pour guide vers la conquête de ce qui leur manquait pour être parfaites; de mettre à profit le temps qui les séparait du jour où, par leur âge et les qualités de leur esprit, elles prendraient dans le monde le rang distingué auquel leur nom leur donnait droit... le monde qui ne les accueillerait avec faveur qu'autant qu'elles s'en montreraient dignes, le monde qui, le monde que... et cela pendant dix bonnes minutes, jusqu'à ce que mevrouw Ankers, impatientée, l'eut mis en fuite.

Juffer Daadje eut bien vite reconnu un esprit futile et un caractère fruste, chez la plus jeune de ses élèves, faite pour s'embarquer sur le fleuve de la vie, comme eût dit le mari de mevrouw, et laisser courir l'embarcation au gré du flot et de la brise; mais elle avait constaté que juffer Doortje, au contraire, avait, pour nous

servir toujours du même procédé de style, un pilote à son bord. Seulement, juffer Doortje avait aussi la tempête dans ses agrès, ce qui était fâcheux et dangereux. Or, c'est un précepte hollandais que : Qui embarque le vent doit craindre pour ses voiles ; qu'est-ce donc quand c'est la tempête qu'on emmène? Pour parler un langage moins dans le goût du chef de la maison à laquelle appartenait Daadje, langage figuré que Daadje elle-même avait, sans le savoir, adopté par une sorte d'imitation involontaire, pour nous servir d'une forme moins imagée enfin, la belle Doortje avait un caractère altier et des passions vives.

On passa un certain temps à monter les malles, les cartons, les boîtes, les châles, les parapluies, les parasols, et à installer les jeunes filles. Puis on les laissa changer de toilette, et Dieu sait si elles s'entendaient à en faire une occupation, Lena surtout! C'était, d'ailleurs, le premier et incontestable essai de leur indépendance. On les entendait rire, faire craquer le plancher sous leurs allées et venues, appeler les servantes, qui, pour attacher une agrafe, qui, pour coudre un ruban, pour placer une fleur, refaire une natte ou un bandeau. Et mevrouw Ankers allait de l'une à

l'autre, leur demandant si elles avaient le nécessaire, regardant de près leurs colifichets et leurs robes qui furent bientôt étalées sur toutes les chaises; mêlant sa voix à celles des jeunes filles, lorsqu'il fallait demander le secours de quelque femme de chambre, et mettant toute la maison en émoi par ses impatiences et sa propre émotion. Du rez-de-chaussée, la pipe à la bouche, clignant de l'œil, souriant d'aise, M. Ankers écoutait tout ce bruit par la maison; il semblait heureux d'avoir les deux fraîches petites tourterelles dans sa cage, d'entendre retentir leurs voix claires et jeunes. Il paraissait au brave homme qu'il avait ouvert la porte à une bouffée d'air printanier, tout imprégné du parfum des lilas, et il humait ces effluves avec ravissement.

Ce que l'on monta de fois l'escalier dans ce jour mémorable, ce qu'eut à faire de courses le jeune Hein, chargé tantôt d'aller chercher un pot de cosmétique, ou un flacon d'odeur, tantôt de le reporter comme ne convenant pas, puis d'aller le reprendre comme convenant mieux; ce qu'il eut d'occasions d'essayer de grimaces, en s'en allant, et de se donner l'air d'un petit saint, en revenant

rendre compte de sa mission, est au-dessus de tout calcul.

Le même soir, M. Steen et doktor Craesbéek *s'empressèrent* de venir rendre hommage aux deux nouvelles arrivées, et l'on tint soirée dans le salon. Il n'est pas inutile de rappeler que tout ceci se passait dans les derniers jours du mois de septembre, et personne n'ignore que les soirées de fin de septembre sont déjà froides et bien longues en Hollande; mais il paraît que la soirée où nous sommes arrivés était plus froide que les autres, car on alluma le poêle de faïence et chacun s'accorda à dire que cela faisait du bien. C'est que le premier feu d'hiver, le retour aux réunions intimes dans une chambre close, à la lueur des lampes, est chose toujours agréable, et que l'on ne peut s'empêcher d'y trouver du plaisir, quelque malédiction qu'on ait donnée, aux chambres closes, aux lampes fumeuses (elles paraissent telles alors), au poêle malpropre, quand est venue la saison des promenades au grand air, des fleurs épanouies et des fenêtres ouvertes.

M. Ankers, en l'honneur des deux nièces, avait bieu voulu, d'aucuns prétendent qu'il y avait été autorisé, venir prendre sa part de lumière, de

feu et de conversation au salon, où il devait avoir plus tard sa part de thé, de kransjes, de randjes et autres menus bonbons délicats dont les Hollandais ont raison d'être friands et dont ils ont le secret.

Mais, ce soir-là comme on était désireux de savoir tout ce que les deux petites pensionnaires pensaient, disaient et savaient, elles eurent « le dé de la conversation ». Or, s'il est vrai que la femme est en général l'être le mieux doué pour parler longtemps et beaucoup sans rien dire, juffer Lena, la plus jeune des deux sœurs, sut en particulier confirmer cette vérité. Tout le monde la trouva charmante. Puis, elle courut au piano et joua avec le moins de goût et le plus de prétention possible, une quantité de valses, polkas et mazurkas, à faire danser la ville entière de La Haye jusqu'à la fin des siècles. Son succès engagea Mlle Dorothée à essayer quelques bribes de morceaux et à chanter deux ou trois petites romances de pensionnat pour lesquelles on ne lui marchanda pas plus qu'à sa sœur les compliments. Si bien que, étant parfaites, il semblait peu nécessaire qu'elles prissent encore des leçons quelconques; elles avaient tout ce qu'il fallait

pour être bien venues et applaudies partout. C'est ce qu'elles pensèrent tout bas, c'est ce qu'on leur dit tout haut et c'est enfin ce qui explique la froideur et l'air hautain qu'elles continuèrent d'affecter envers Mlle Alida, assise à l'écart, brodant et ne disant mot. Seulement, les succès de ses chères élèves ne la touchèrent nullement : elle n'en parut confondue ni émerveillée. Heer Ankers était d'un enthousiasme modéré, quoique ne se faisant pas faute de trouver tout « adorable », donnant à ce vocable français, adopté par lui comme l'interprétation la plus fidèle de sa pensée, une expression grasseyante et onctueuse. Mais c'est l'admiration du grave et sentencieux M. Steen qui se manifestait surtout. Il se levait d'une pièce, venait demander aux jeunes filles « la permission de leur donner des applaudissements et de fêter leur beauté et leur délicieux talent », puis, s'en retournait à sa place, ce qui arrivait à toutes les quatre ou cinq mesures de musique, et au moindre mot de la conversation. Mme Ankers, les deux mains sur son petit, mais proéminent abdomen, jouissait de tout cela, et racontait qu'elle aussi, lorsqu'elle était jeune, chantait avec charme et était douée d'une organisation

d'élite. Elle en profita pour faire à ses deux amies, les pimbêches, un récit pathétique des succès et des nombreuses aventures que sa grâce et sa beauté lui avaient attirés, ce qui amena les pimbêches à se lancer des clins d'œil, à se donner ou des coups de coude ou des coups de pied, discrets et dissimulés, tandis qu'elles riaient *de bon cœur* ou approuvaient d'un mot le récit de mevrouw. Il est vrai qu'aussitôt chacune d'elles trouva le moyen de placer, au moins, une histoire où elles avaient joué un rôle de belles et de gracieuses personnes. Seulement alors les clins d'œil, les coups de pied et les coups de coude, s'échangeaient entre Mme Ankers et celle des deux pimbêches réduite à la condition d'auditrices. Cela aurait duré ainsi longtemps encore, si le thé, servi avec le luxe d'assiettes, de soucoupes, de boîtes en laque, de pots en argent, de bonbons de mille espèces, etc., n'était venu convier la société à une occupation d'un autre genre. Mais on ne laissa point languir pour cela l'échange des compliments et des fadeurs qui se débitent d'ordinaire, en ces circonstances, dans toute maison où l'on sait vivre.

Le docteur Craesbéek était tombé dans une

des profondes méditations qui lui étaient chères; commodément assis dans un large fauteuil, il était resté la bouche entr'ouverte et les yeux clos, les mains pendantes, le corps légèrement affaissé, son immense foulard étendu sur ses genoux, sans que le bruit du piano, les éclats de rire, les récits de Mme Ankers ou de ses amies, les exclamations, les allées et venues de M. Steen, ni même le bruit que fit Hein en laissant tomber et cassant une demi-douzaine de tasses, ce qui amena un bien autre bruit de la part de mevrouw, l'eussent rappelé aux réalités de ce monde. Je ne sais comment ses pensées l'avaient amené à croire qu'il était dans une ruche d'abeilles d'un genre nouveau, bourdonnant autour de lui d'une façon très inquiétante, mais lorsque M. Steen alla charitablement le tirer de ses réflexions, le pauvre savant poussa un cri, s'accrocha avec force au poignet du fonctionnaire, le prit à la cravate, en appelant au secours, tremblant de tous ses membres, ce dont il fut longtemps à se remettre, ne parvenant pas à se rendre compte de la situation. Et quand il fut enfin conduit à la table, il resta, les yeux écarquillés, à promener ses regards de tous les côtés et sur chaque personne, comme

s'il n'avait pas été bien sûr de ne pas dormir encore.

« Je connais cela, dit de sa voix la plus grave et la plus sérieuse. M. Steen. Nous autres hommes de travail et d'étude, nous nous laissons ainsi emporter vers des régions élevées et nous avons de la peine à reprendre pied sur la terre. »

M. Steen, en parlant de la sorte, avait la charitable intention d'excuser son ami et il en profitait un peu pour s'excuser lui-même pour le cas où pareille aventure lui arriverait, ce dont il se sentait bien capable.

Bref, cette première soirée fut excellente : pour les deux petites filles qui avaient été louées et applaudies; pour M. Ankers que l'on n'avait pas trop rebuté; pour sa femme qui avait eu occasion de parler de sa jeunesse et de son brillant passé; pour M. Steen qui ne s'était jamais connu ni si galant, ni si plein d'esprit; pour le docteur, qui s'avoua en s'en allant et en se pourléchant les lèvres, n'avoir jamais eu une méditation aussi profonde ni aussi réparatrice; pour Hein, qui avait cassé non seulement la demi-douzaine de tasses, mais bien d'autres objets encore, sans qu'on l'eût trop grondé, et qui avait bourré ses

poches de gâteaux sans qu'on s'en fût aperçu; pour Alida qui, oubliée dans ce brouhaha, avait pu songer à autrefois, et espérer un avenir moins sombre... Sous l'influence du premier feu d'hiver, du bruit de la bouilloire qui chante, elle aussi s'était sentie plus confiante et plus heureuse.

Le veilleur de nuit faisait rouler sa crécelle et criait : « Minuit sonne à l'horloge! » au moment où les lumières allaient s'éteignant dans la maison du Veerkade.

Deux femmes maigres et encapuchonnées trottaient le long des murs et riaient d'un rire aussi aigre que le son de la crécelle du veilleur, au souvenir des airs et des prétentions de tous ceux qui avaient assisté à la mémorable réunion. Personne ne fut excepté. Puis, les deux femmes, maigres et encapuchonnées s'arrêtèrent à une maison de modeste apparence; y sonnèrent discrètement, entrèrent; l'une resta au rez-de-chaussée, l'autre monta à l'étage, après des embrassements et des tendresses sans fin. Mais il eût été émerveillé celui qui, aussitôt qu'elles furent rendues à leur solitude, eût été à même d'entendre avec quelle verve caustique et quel ton,

plus aigre encore que la crécelle, elles se traitaient mutuellement de chipie et de mijaurée, deux termes assez durs en français, mais beaucoup plus doux dans la langue néerlandaise.

Et voilà pourtant de petites vilenies que l'on accuse le bon Dieu d'avoir mis dans le cœur des gens, pour les exciter, les occuper et les émouvoir. N'a-t-il pas donné, en même temps que de nobles rugissements au lion, à peine un sifflement aux vipères?

IV

OU L'ON PÉNÈTRE UN PEU PLUS AVANT DANS LA CONNAISSANCE DE TOUT LE MONDE

Malvoisin, que nous avons vu se mettre à table, gaiement, avec des amis, après les explications que lui avait fournies le hussard Van Sterblein, ne put chasser si bien de son esprit le souvenir de ce qu'il avait appris, qu'il n'en causât et que, sous l'influence d'un dîner succulent et d'un vin généreux, il ne fût sur le point de tout raconter, aventure, noms et situation des héros. Il se sentit retenu par la pensée qu'il y avait au fond de tout cela une femme charmante, dont la beauté et les ma-

nières l'avaient autrefois impressionné; qu'il s'y agissait aussi d'un ancien camarade pas commode. Mais il en avait dit trop et pas assez. Ses demi-mots, une sorte de mélancolie qui le saisit et qui était son ivresse à lui, lui attirèrent des plaisanteries. Il se fâcha, et le repas qui avait commencé au milieu de la joie, de cette joie de la jeunesse et de l'insouciance qui a tant de bouquet, faillit se terminer par une provocation en duel...

Le sommeil passant par-dessus tout lava la trace des mots un peu vifs et des plaisanteries un peu crues. Malvoisin au fond, le meilleur enfant du monde, pensa à ce qui s'était dit, s'en souvint à peu près; il en rit, et n'eut plus ombre de colère. Seulement, il s'était fait si bien le champion de la belle fille, dont il avait su taire le nom et la condition, il s'était à ce point identifié avec les données de ce roman que la veille il traitait d'invraisemblable et de sot, qu'il finit par y prendre de l'intérêt.

Notons que M. Malvoisin, Dominique Malvoisin, riche, désœuvré, avait vingt-deux ans tout au plus, l'âge des illusions; qu'il y a plus d'un quart de siècle que tout cela s'est passé et que, à mesure qu'on recule dans le temps, on a

plus de chances de trouver encore des jeunes gens de vingt-deux ans ayant des sentiments généreux et chevaleresques. Cela s'est vu autrefois, je vous assure. Si bien que notre ami, malgré son vernis d'homme du monde, c'est-à-dire d'homme blasé, n'était pas encore mort à la jeunesse, à ce qui en fait le charme et le parfum, l'enthousiasme.

Puis, il s'était piqué d'un certain amour-propre : ce que Frédéric lui avait caché, il le découvrirait. Il aurait ainsi un moyen fort agréable de tuer le temps, ce grand ennemi auquel il lui fallait par moment livrer de terribles batailles.

Il avait fini par se persuader que la sœur du jeune hussard était à La Haye.

« J'ai rencontré Frédéric ici, se dit-il, alors qu'il est en garnison à Leyde. Il avait hâte de rentrer à heure fixe ; donc il venait d'arriver dans la capitale. Pourquoi y être venu, si ce n'est pour voir quelqu'un ? » Evidemment, Mlle Van Sterblein habitait cette même ville qu'habitait Malvoisin lui-même. La conclusion n'était pas nécessaire, mais elle n'était pas précisément dénuée de bon sens.

Ce jour-là, il eut beau monter à cheval, parcourir les promenades et le bois, avoir vingt fois

de suite l'occasion d'ôter son chapeau à des personnes de connaissance, qu'il était bien aise de saluer ou de voir le saluer, selon leur situation dans le monde ; il eut beau regarder tous les jolis minois, chercher sous les chapeaux à plume, ou sous les frais et coquets bonnets de tulle, celle qu'il eût voulu rencontrer n'apparaissait pas. Il en fut de même les jours suivants, bien qu'il allât visiter les théâtres, assister au plus grand nombre de soirées possible, jusqu'à ce qu'il se lassât et se relâchât de son zèle, et qu'il ne pensât plus ni à Frédéric, en son uniforme de hussard, ni à la jeune personne, autrefois si élégante et aujourd'hui obligée de chercher sa voie, comme avait dit le militaire.

Cependant, à la maison du Veerkade, lorsqu'il fallut travailler, M[lles] Doortje et Lena se convainquirent que le moment de leur indépendance était considérablement retardé et que les choses étaient encore plus sérieuses qu'elles ne se l'étaient imaginé. Elles firent ce que font les enfants quand ils croient rendre le temps complice de leur impatience et que, pour hâter l'instant désiré, ils donnent un bon petit coup de pouce à la pendule. Elles tentèrent d'avancer l'heure de

leur délivrance, et trouvèrent heureusement leur bonne tante, qui, sans le vouloir, les aida dans cette perpétration d'un crime de lèse-horlogerie.

Mlle Daadje, aimable, douce, modérée dans la forme, était rigide dans le fond. Les petites filles qui avaient comploté une insurrection, mieux que cela, une révolte, mais une révolte opiniâtre, se heurtaient à cette froide et ferme volonté comme à un granit. Alors, elles songèrent à miner le roc et à le briser. L'une se plaignit de battements de cœur, l'autre d'insomnies ; elles allaient devenir malades, il ne fallait pas en douter, et ce serait Mlle Alida qui en serait la cause, elle qui ne se montrait si difficile, qui n'exigeait tant, qui ne trouvait à reprendre à leur éducation que pour justifier sa présence dans la maison. Et il allait falloir que, pour servir les intérêts d'une étrangère prétentieuse et vaniteuse, elles sacrifiassent leur santé. Insensiblement, la manœuvre réussit ; nos petites folles pesaient avec tant d'insistance sur ce levier, que le bloc remua, et que mevrouw Ankers se mit à être mécontente et indignée, et à faire à Mlle Alida des remontrances qui, à l'encontre de la méthode adoptée par la gouvernante,

étaient moins aigres dans le fond que dans la forme.

« Daadje, malheureuse enfant, lui disait-elle, comprenez que vous n'êtes ici que pour nos deux chères créatures, que c'est elles qu'il faut contenter et que c'est mal débuter que de les tourmenter... En vérité, avez-vous le caractère si mal fait que vous ne puissiez que leur déplaire ?...

Tout cela, au moment où elle parlait de faire des confitures à la saison prochaine, de mettre des légumes à la daube, et où elle expliquait les moyens les plus convenables de réussir dans cette opération difficile, retombant, on n'aurait su dire par quelle transition habile, mais fatale, dans une recrudescence de reproches.

— Les conserves sont une ressource et une économie pour un ménage, vous saurez tout cela, ma douce enfant ; je vous apprendrai comment une vraie huisvrouw doit s'y prendre. Il ne faut pas seulement faire bien, mais faire au meilleur compte... Je vous initierai aux vrais secrets du problème... Si vous continuez à tourmenter Doortje et Lena, par exemple, vous ne saurez rien ; vous n'êtes ni compatissante, ni adroite, et

je ne comprends pas que l'on pousse à un tel point l'obstination et le mauvais vouloir, quand tout le monde ici ne demanderait pas mieux que de vous aimer, et quand, de mon côté, je me mets en quatre pour vous être agréable... Vous prenez trente livres de fruits de premier choix, bien charnus, quinze livres de sucre; vous laissez bouillir... »

Et notre brave huisvrouw revenait sans cesse à sa mercuriale. Juffer Daadje savait que chercher à placer un mot d'explication était peine inutile.

Mais peine inutile aussi la mercuriale de mevrouw Pétronille Ankers, qui finit même par se trouver si petite à côté de l'institutrice que, ne sachant plus si elle devait s'incliner ou se fâcher tout à fait, elle prit le parti, en attendant mieux, de la laisser agir à son gré.

Doortje et Lena avaient perdu leur principal allié; il fallait chercher ailleurs.

Cependant, il s'était produit quelque chose qui, au point de vue des événements dont nous donnons le récit, avait son importance.

Le hasard, ce grand machiniste, si fertile en étrangetés, qui surgit toujours, vous savez, comme

un Dieu, au moment le plus critique, et que des gens, d'une autre trempe qu'un humble romancier, ont mis si souvent et si prudemment à profit pour leur gloire et leur grandeur, le hasard donc venait de donner à Malvoisin le seul moyen qui pût le mettre sur les traces de la personne qu'il cherchait et à laquelle, ma foi, il ne pensait plus guère, pour le moment.

Après tout, la chose n'était pas aussi extraordinaire qu'on pourrait se l'imaginer à première vue, si l'on considère : D'une part, que le mari de mevrouw Ankers-Sevenpondecker était homme d'affaires, receveur des biens de quelques grandes familles ; qu'il était tenu d'entrer en relations avec toutes les personnes qui se trouvaient avoir des intérêts engagés dans l'administration dont il était chargé ;

D'autre part, que M. Dominique Malvoisin était acquéreur récent d'une propriété ; qu'il devait, en cette qualité, prendre certains arrangements ; que la propriété était une partie des biens confiés naguère à la tutelle du premier, ci-dessus dénommé, comme eût dit l'intrépide petit homme d'affaires lui-même ; que ce premier ci-dessus dénommé, à savoir le mari de mevrouw, avait prié

monsieur l'acquéreur de vouloir bien profiter du premier moment de loisir pour venir causer des arrangements à prendre ; qu'à moins d'un hasard bien plus étrange que celui que nous avons invoqué, il ne se pouvait pas que Malvoisin, pour se rendre chez M. Ankers, n'allât pas à la maison du Veerkade, et qu'une fois dans cette maison, il n'y vît pas les gens qui l'habitaient. Mais encore fallait-il qu'un autre hasard ne vînt pas contrarier les combinaisons du premier.

Malvoisin se présenta entre sept et huit heures du soir, un jour qu'il avait dîné en tête à tête avec son père, homme rigide et peu communicatif qui, avec le respect et la considération la plus vive, avait le secret de jeter dans l'âme du jeune homme un sentiment que le jeune homme estimait être de l'ennui... Il avait donc eu hâte de mettre à profit « le premier moment de loisir » ; il n'y avait pas de spectacle et on ne rencontrait d'amis au *Cercle* que fort tard dans la soirée.

Il fut reçu dans la chambre aux tapisseries ; on parla échéances, enregistrement, coupes de bois, meules de foin, baux et fermages, quand, ravi des façons de son jeune interlocuteur et acquéreur, sachant ce qu'il valait comme fortune et position,

l'homme d'affaires le pria « d'avoir la bonté de vouloir bien lui permettre de le présenter à mevrouw Ankers et à ses deux nièces, les deux descendantes de l'illustre maison des Sevenpondecker, juffer Dorothée et juffer Hélène, qui seraient heureuses et honorées, etc., etc. »

L'offre fut agréée de bonne grâce, d'autant que Malvoisin venait de s'assurer par un coup d'œil à la pendule, qu'il lui restait une heure tout entière dont il devait encore avoir raison ; et l'on passa du rez-de-chaussée dans le vestibule à dallage de marbre, on monta l'escalier à tapis, on entra au salon tout éclairé : c'était jour de thé chez mevrouw Ankers.

« Ma chère, lui dit son mari, la bouche en cœur, et dans son style de prédilection, je vous présente monsieur *de* Malvoisin, qui, indépendamment de toutes les faveurs physiques que la nature a daigné lui départir et dont vous pouvez vous rendre compte, possède des qualités moins périssables, et dont je puis certifier l'importance. »

Mevrouw fit une révérence tellement compliquée que Malvoisin eut peur qu'en se baissant elle ne finît de se relever ; elle eut en même

temps un sourire si enchanteur que le jeune homme dut faire quelques efforts pour ne pas éclater de rire.

Quand Dorothée et Hélène entendirent à qui elles avaient affaire, elles rougirent d'aise : elles trouvaient enfin quelqu'un qui fût digne des attentions de deux héritières d'un grand nom. Avec quel soin elles s'étudièrent à faire ressortir tout aussitôt la distinction de leurs manières, les qualités de leur esprit, les charmes de leur personne; elles se firent enjouées, causantes, un tantinet bavardes, cela s'entend. M. Malvoisin ne laissa pas de leur en savoir gré, car il y avait dans leurs façons un désir évident de plaire et d'être jolies, et un homme, si raisonnable qu'il se dise, à moins qu'il soit dépourvu d'amour-propre, attribue toujours un peu ces choses-là à son mérite personnel. Il fut aimable, on le trouva tel et tout marcha si bien d'abord que, de part et d'autre, on se congratula à l'envi. Mevrouw enflait d'orgueil; Ankers s'empressa de descendre pour ruminer à la forme d'un contrat de mariage qui, dans sa pensée, pourrait bien être la conclusion de cette première et heureuse entrevue.

Précisément à ce moment, une jeune personne

apparut dans le salon par une porte située en face de Malvoisin, attentif au babil de Mlles Doortje et Lena. La jeune personne arrivait d'un air indifférent, le pas tranquille, les yeux baissés sur une tapisserie à laquelle elle travaillait tout en marchant.

Malvoisin, dès qu'il la vit, poussa un cri involontaire ; le monde leva le nez.

« Vous connaissez mademoiselle? lui demanda précipitamment juffer Doortje, debout et frémissante...

— Je... en effet... il m'avait semblé... Je n'ai pas l'honneur de connaître mademoiselle, dit-il, tandis qu'Alida le regardait avec surprise, de ses grands yeux, calmes, clairs et purs; superbe ainsi, la tête relevée, dédaigneuse, la main arrêtée sur son ouvrage au moment même où, de ses petits doigts fins et aristocratiques, elle allait tirer l'aiguille...

— J'ai été trompé par une étrange ressemblance, continua-t il, avec émotion.

— Ah! fit Dorothée, « qui ne les perdait pas de vue l'un et l'autre, » et qui finit par se convaincre, tant Alida montra de naturel et de sincérité dans

son attitude, que M. Malvoisin s'était réellement mépris.

Mais le malheureux jeune homme, trop sincère, lui, ne calculant pas l'effet de ses paroles, ne put s'empêcher, en voyant Mlle Alida se diriger paisiblement vers un coin du salon, de s'écrier : « Quelle est belle ! »

— C'est une personne attachée au service de la maison, monsieur, lui dit hautainement Dorothée.

— Viens-tu jouer un morceau à quatre mains ? demanda Lena à sa sœur. » Et, se levant, elle l'entraîna, laissant Malvoisin seul.

Celui-ci, comprenant qu'il avait commis une faute, la répara en ne causant qu'avec les deux petites filles, ne s'occupant que d'elles.

Dès que les amis ordinaires de la maison furent arrivés, l'on organisa un whist entre mevrouw, M. Steen et les deux pimbêches, qui ne finirent pas d'accuser de bévues le partenaire que le sort leur avait donné. La jeunesse, c'est-à-dire Dorothée, Lena et Malvoisin, rit, fit de la musique. Ankers, un instant, essaya d'entamer une conversation avec doktor Craesbéek, mais doktor Craesbéek étant tombé dans une de ses méditations pro-

fondes, l'homme d'affaires trouva trop belle l'occasion, pour ne pas s'esquiver de nouveau sur la pointe des pieds, et aller réfléchir en compagnie de sa pipe, la pipe qui est en Hollande, plus qu'ailleurs, peut-être, la souveraine consolatrice des affligés, la souveraine inspiratrice, l'excitateur puissant du cerveau rebelle : on en tire, en même temps que des bouffées âcres, des songes doux et et des pensers réconfortants.

Pendant ce temps-là, Mlle Alida n'aurait pas demandé mieux que de rester isolée, dans son coin, oubliée, si mevrouw ne l'avait appelée vingt fois auprès d'elle, pour lui faire voir son jeu, pour la rendre témoin de sa mauvaise chance, ou la charger de veiller à ce que l'on servît le thé. C'était « Daadje mon enfant, par ci, et Daadje ma bien-aimée, par là ! » Onctueuses câlineries dont elle couvrait sa fatigante humeur.

A la fin de la soirée, Malvoisin sut, à n'en pas douter, que Mlle Alida était peu aimée de ses élèves, que de plus, elle se trouvait dans un milieu qui devait à plus d'un titre la froisser et la faire souffrir. Mais il ne constata pas une seule fois de sa part ni dépit, ni découragement, ni même de résignation. De la force de volonté

qui donnait du cœur à Malvoisin lui-même.

L'avait-elle reconnu ? Il était impossible qu'elle ne se fût pas rappelé l'avoir rencontré déjà... « Quel sang-froid, » se dit le jeune homme, qui se promit bien de revenir au Veerkade et de chercher à interroger, à faire parler tout au moins l'intrépide gouvernante.

V

OU JUFFER DAADJE A DES RAISONS DE TROUVER, COMME LE TROUVERA LE LECTEUR LUI-MÊME, QUE JUFFER DOORTJE A UN BIEN SINGULIER CARACTÈRE.

Malvoisin se représenta, en effet, mais avec un auxiliaire capable de jeter un peu de diversion dans la place et d'occuper l'ennemi... Il amena un allié, un Français, M. Edouard Delericourt, mince, blond, très occupé de sa personne, mais parfait dans un salon, où nul n'avait, au plus haut point que lui, le talent de parler avec esprit et d'avoir du succès ; il était excellent valseur,

conduisait les cotillons avec art, savait rire de tout et souffrait même qu'on rît de lui. Sa réputation était déjà arrivée aux oreilles de nos deux jeunes filles, si friandes des plaisirs du monde, et qui en faisaient l'objet de leurs préoccupations en attendant une occupation réelle. Je vous laisse à penser si M. Delericourt fut reçu avec joie et si l'on fêta son introducteur.

Mais ce jour-là, Juffer Daadje resta si obstinément à l'écart, et si ostensiblement étrangère à tout ce qui se disait et faisait, que mevrouw Ankers lui en fit l'observation, et cela en présence de ses nièces, de Malvoisin, de Délericourt et des autres personnes du petit cercle ordinaire. Malheureusement, mevrouw était, en fait de tact, de la force d'un étourneau. Elle prétendait que c'était de la sincérité et que ce qu'elle avait sur le cœur, il lui était impossible de le mâcher...

« Daadje, ma fille, vous semblez n'avoir qu'un médiocre goût à vous associer à nous... Si c'est du dédain, vous êtes mal venue à nous le faire sentir ; vous oubliez où vous êtes et ce que vous y êtes. Tâchez de comprendre et d'accepter votre rôle. »

Daadje eut un tremblement dans la lèvre, de la

pâleur aux joues, un éclair dans le regard, rapide, mais dénotant une émotion si profonde, quoique si promptement maîtrisée, que Malvoisin, qui s'en aperçut, pâlit lui aussi et eut peur. M. Steen resta un instant, les yeux largement ouverts, à regarder la gouvernante, comme curieux de voir ce qui allait sortir de signes aussi terribles. Quant aux deux petites filles, dont le cœur battait bien fort, elles s'approchèrent, convaincues qu'une scène fâcheuse allait éclater.

Alida sourit alors, et, naturellement, de cette voix claire et vibrante qui impressionnait chaque fois qu'on l'entendait :

« Merci, madame, de vos sages et maternels avis, je m'y conformerai exactement à l'avenir. »

Ces mots si simples furent accueillis par un murmure d'approbation générale et ce fut mevrouw qui eut tort. Et comme mevrouw, qui n'était point méchante du tout, sentit qu'elle avait blessé sa compagne ordinaire, elle courut l'embrasser en l'appelant sa Daadje bien-aimée.

Et tout fut dit...

Seulement, Malvoisin avait éprouvé comme un vertige; il demanda la permission de se retirer. Une fois dans la rue, il marcha vite, puis il

s'arrêta et se remit à marcher plus vite encore. Il aurait voulu arracher, ce soir-là, même, Juffer Daadje de cette maison : il pensait au moyen de lui venir en aide. « Il faut absolument que je lui parle, » se dit-il.

Pendant un ou deux jours, son monde ordinaire et sa famille l'avaient réclamé et empêché de retourner au Veerkade. Une après-midi, le temps était brumeux et froid, le bois impraticable, même en calèche. Malvoisin avait fumé une demi-douzaine de cigares, découpé des pages d'un livre nouveau; il lisait sans rien comprendre : son attention était ailleurs. Il sortit et se trouva, et n'aurait su dire comment, devant la maison de mevrouw Ankers. Résolûment, il sonna ; les dames étaient à leur toilette ; on le pria d'attendre quelques instants au salon. Déjà, en montant l'escalier, il avait entendu le piano que faisait retentir une main habile, égrenant des notes rapides, autour d'une mélodie admirablement rythmée. Il connaissait le jeu des deux Sevenpondecker; ce n'était pas elles qui avaient à la fois cette habileté, cette fermeté, ce sentiment exquis. On le fit entrer dans un cabinet attenant au salon, dont la porte entr'ouverte se trouvait

réfléchie par la glace du cabinet. Sans être aperçu, il put voir, non seulement une partie du salon, mais le piano et la pianiste. Malvoisin hésitait, il restait silencieux, retenait son souffle, lorsqu'un trait exécuté avec plus de perfection encore, lui arracha un bravo involontaire. Soudain le piano se tut et la pianiste se leva, attendant et regardant avec une impression de physionomie où il y avait du dépit et de la majesté. Malvoisin voyait la jeune fille telle qu'il l'avait connue autrefois, dans une attitude de reine. Il fit quelques pas et se présenta à elle.

« Je vous demande mille fois pardon, mademoiselle, de n'avoir pas su réprimer un mouvement de sincère admiration. Je m'en veux de cette indiscrétion... Continuez, je vous prie.

— Je cessais précisément, monsieur, répondit-elle en faisant un pas pour s'éloigner.

— Mademoiselle Van Sterblein, dit-il en la retenant d'un geste, je voudrais vous parler... ».

Alida s'arrêta.

« Pourquoi m'appelez-vous d'un nom qui n'est pas le mien, demanda-t-elle, en lui jetant un regard étonné, qui l'intimida tout d'abord.

— Je vous ai reconnue, dès le premier jour où

je suis entré ici... Votre frère Frédéric m'avait confié...

— Vous vous trompez, vous dis-je, insista-t-elle avec force, d'un ton qui embarrassa davantage encore son interlocuteur, puis elle se dirigea vers la porte que barrait précisément Malvoisin.

— Je vous l'affirme, mademoiselle, je suis un ami, un ami véritable, je veux vous être utile; je sais vos malheurs et il m'est pénible de vous voir exposée à des humiliations, à des outrages...

— Je ne suis point à plaindre et ne me plains pas, monsieur. Je ne demande la protection ni l'appui de personne... Je vous prie, dit-elle du même air que si elle avait dit: j'ordonne, je vous prie de ne pas me retenir davantage.

— Mais avouez au moins, que je ne me suis point trompé et que vous êtes...

— Je suis l'institutrice des nièces de Mme Ankers, monsieur. Je ne suis pas autre chose. Veuillez avoir la bonté de le croire et de le laisser croire à la famille que je sers en ce moment.... Vous m'avez offert, je ne sais à quel titre, vos services : je vous en remercie. Vous savez maintenant com-

ment vous pourrez exercer votre bienveillance. »

Et Malvoisin allait insister encore, quand Hélène et Dorothée apparurent précipitamment dans la chambre. Le jeune homme n'avait pas été maître de reprendre son sang-froid aussitôt qu'il l'aurait voulu, et un certain trouble se remarquait encore dans son attitude comme dans sa voix ; de plus, juffer Daadje, tout à fait calme, elle, venait évidemment de quitter le jeune homme, et se disposait à s'en aller.

« Nous vous dérangions? demanda traîtreusement la petite Hélène.

— Restez, donc, mademoiselle Alida, fit Dorothée, il ne faut point vous cacher. Ce qui arrêta court la jeune institutrice.

— De quoi aurais-je à me cacher ? se borna-t-elle à demander sévèrement.

— Vous causiez ensemble, monsieur et vous, fit remarquer la jeune Hélène d'un air narquois, et nous ne voulons pas vous priver du plaisir de continuer votre conversation.

— C'est moi qui suis cause de tout, dit Malvoisin en s'avançant vivement. Mademoiselle jouait du piano ; je suis entré, je me suis surpris à l'applaudir ; mais, à mon grand regret, elle s'est tue

subitement ; loin de la décider, par ma prière, à se remettre au piano, je ne suis parvenu qu'à la mettre en fuite. »

Les deux jeunes filles firent semblant d'être parfaitement dupes de cette histoire, à laquelle Doortje surtout ne croyait guère ; on laissa juffer Daadje se retirer ; on parla de la pluie et du beau temps, jusqu'à ce que mevrouw Ankers elle-même, étant venue prendre à part la conversation, y apporta des éléments nouveaux et permit de la prolonger.

Malvoisin fut assez content de lui : il sut être, ce jour-là encore, empressé, galant même pour mevrouw, à tel point que celle-ci le proclama, dès qu'il fut parti, le plus charmant des cavaliers. Et, comme le matin même, il avait été question de l'excellent mari que ferait M. Malvoisin, de la fortune qu'il possédait, selon M. Ankers, l'incident n'eut point d'autres suites aux yeux d'Hélène.

Elle se promit, pour le cas où M. Delericourt, qui dans sa pensée n'était pas à dédaigner, ne la remarquerait pas, de n'être point indifférente à M. Malvoisin.

Juffer Doortje avait l'âme moins débonnaire.

Elle se rappelait le premier cri d'admiration du jeune homme à la vue d'Alida.

« Oui, elle est belle, se dit-elle... Mais il dépend de moi de la faire chasser, et à la moindre apparence d'une entente quelconque entre elle et ce... fat, je trouverai bien le moyen de la couvrir de honte et de mépris... Mais qui peut faire supposer que jamais un riche héritier s'éprenne d'une... servante. Non, non, cela ne se peut et cela ne sera pas ! » Et il serait difficile de traduire l'expression rien moins que tendre, en ce moment, des traits de la jeune fille.

L'hommage que Doortje rendait à la beauté de Daadje était des plus sincères. Elle subissait l'influence de cette supériorité physique, comme elle avait déjà subi l'influence de la supériorité morale. Insensiblement, elle se prit à la considérer et, tout en protestant intérieurement, elle l'admirait; elle l'imita dans sa démarche, étudiait le tour de sa coiffure, dont la simplicité lui plaisait.

Un matin qu'elle avait rêvé d'elle la nuit entière, la retrouvant dans tout ce qui était noble, bien et beau, elle se demandait avec dépit quel pouvait bien être le caractère de cette émotion étrange dont elle était saisie, elle, Dorothée, si fière, si

orgueilleuse de son rang et de son origine, devant cette femme incompréhensible, impénétrable et toujours superbe.

« Est-ce de la jalousie... est-ce de l'envie?... Moi être jalouse, moi porter envie, à une gouvernante !... »

Et de honte elle cacha sa tête dans ses deux mains. Oh ! il faut que cette femme s'en aille d'ici, il le faut, s'écriait-elle, en mordillant son mouchoir.

Cela n'empêchait qu'elle ne mît plus de réserve dans son maintien. Elle avait remarqué que juffer Daadje avait les lèvres petites, charnues et purpurines, qu'au milieu de son visage peu coloré l'éclat de ses yeux noirs était plus intense. Elle se pinçait les lèvres pour y appeler le sang et maudissait la nature qui lui avait donné des joues roses et des yeux bleus. Juffer Daadje parlait peu, juffer Doortje devint moins communicative. Une fois elle était à s'habiller et, devant la glace, elle cherchait à saisir dans sa pose, dans son regard ce je ne sais quoi qui donnait tant de charme à son modèle ; elle croyait triompher ; mais le modèle lui-même apparut tout à coup, et l'auteur de la copie trouva son œuvre si inférieure, qu'elle

eût voulu la mettre en pièces... Doortje se contenta d'être plus sèche, plus mordante.

Elle se sentait un besoin démesuré de plaire, d'être aimée ; et l'excès même de ce besoin ternissait tout ce qu'elle avait d'aimable. Elle aurait voulu lutter de grâce, d'esprit, d'ascendant, avec cette femme qui vivait à côté d'elle, et si elle espérait parfois réussir, tant elle en avait la volonté, elle désespérait plus souvent encore, tant elle avait de clairvoyance et d'envie tout à la fois. Sans être aperçue, elle avait une après-dînée écouté Daadje pendant plus d'une heure, jouant du Mozart ou du Chopin. Quelle âme dans son jeu !... Quelle adorable harmonie dans sa personne !... Elle comprit que Malvoisin eût été ému en l'entendant l'autre jour et que... Elle s'enfuit dans sa chambre, pour y sangloter.

Un soir de cercle, le cercle ordinaire, elle avait d'abord refusé de paraître. Elle se dit indisposée, et resta sans parler, dans un coin, trouvant sa sœur insipide, sa tante ridicule, M. Malvoisin, un fat, Delericourt, un sot, M. Steen... l'aperçut-elle seulement ? Elle ne voyait plus que son institutrice qui, seule, à ses yeux, occupait le salon, et écrasait tout le monde. « Si j'étais homme,

comme j'aimerais cette femme-là, se prit à dire Doortje... »

On s'inquiéta de son état : elle semblait fiévreuse, tant ses yeux étaient animés. Mevrouw Ankers l'interrogea avec sollicitude, puis ce furent Hélène et les autres personnes. Elle les rassura. Mais au moment où juffer Daadje s'approchait à son tour, Doortje changea subitement de visage. Quelque chose de sauvage venait de passer dans ses traits... Elle se leva : « Laissez-moi, lui dit-elle, et elle ajouta d'une voix sourde et de façon à n'être entendue que de celle à qui elle s'adressait : Je vous hais ! »

Et elle s'enfuit.

Daadje resta un moment atterrée. Elle pouvait n'être pas aimée ; mais haïe ! Cette idée lui avait subitement brisé le cœur. C'est au moment où nous nous croyons le plus fort qu'un rien nous abat. Elle ne pouvait rester sous cette impression qui la rendait malheureuse, pour la première fois, sérieusement. Elle s'élança sur les pas de la jeune fille, et la trouva au haut de l'escalier, suffoquant, se prenant la gorge, râlant, tombée sur le palier, comme une masse. Avec l'aide d'une servante, Alida parvint à la transporter dans sa

chambre, à l'étendre sur son lit, à défaire les cordons, les agrafes de sa robe, de ses jupons, de son corset. On l'eût crue morte.

« Juffer Doortje, dit avec douceur l'institutrice agenouillée en lui pressant les mains, en lui baignant avec de l'eau les poignets et les tempes tour à tour, juffer Doortje, revenez à vous... »

Doortje fit un premier mouvement et poussa un soupir. Ses paupières se soulevèrent lentement ; elle laissa sa main dans celle de Daadje, et considéra celle-ci, inconsciente... Tout à coup, elle poussa un cri et se jetant au cou de l'institutrice et l'embrassant, elle se mit à pleurer, disant : « Pardonnez-moi, ah ! pardonnez-moi, je suis si malheureuse ! »

Daadje lui adressa alors de ces paroles de sereine bonté qui, trouvant une âme mal gardée cette fois et déjà envahie par l'attendrissement, rendirent les larmes plus abondantes et aussi plus douces...

On était venu s'assurer du motif de la disparition de Doortje ; elle se dit prise d'une migraine et demanda elle-même que juffer Daadje ne la quittât pas tout de suite. Ce ne serait rien ; un peu de fatigue, dont une nuit de calme et de repos

aurait facilement raison. Que si juffer Daadje voulait bien l'aider, elle se déshabillerait et se coucherait...

La bonne petite Mme Ankers, au comble de la joie de les voir en si bonne intelligence, les en félicita de tout son cœur.

Alors Doortje se coucha, en effet; elle s'excusa de ses extravagances, avouant qu'elle ne s'était pas rendu compte jusque-là du sentiment qui l'animait contre son institutrice; elle voyait bien maintenant que c'était son amie bonne et compatissante et, la tête posée sur l'oreiller, regardant juffer Daadje, la retenant de ses deux mains: « Que vous êtes belle ! » se prit-elle à dire.

Daadje ne répondit pas, lui sourit et, la calmant du geste, comme elle eût fait à un enfant, la laissa doucement s'endormir, sous l'influence de sa présence.

Lorsque, le lendemain, les deux femmes se revirent, Doortje rougit, se montra embarrassée, mais cela ne dura guère. Elle tendit la main à son ancienne ennemie. « Qu'avez-vous dû penser de moi, hier ?... J'ai été un peu folle, j'avais les nerfs malades. »

Elle n'ajouta pas un mot, et ne reprit plus

ce sujet. Seulement, plus elle se montra confiante, plus communicative. Cette amélioration se maintint ; bien plus, elle s'accentua les jours suivants. Juffer Doortje ne fuyait plus Juffer Daadje ; elle l'écoutait volontiers : elle restait à la considérer des heures entières, avec une vraie admiration.

Juffer Lena n'y comprit rien d'abord ; mais, comme elle n'avait de volonté que celle de sa sœur, elle finit par se laisser aller aux mêmes sentiments, lentement, sans résistance...

Et si, à cette époque, quelqu'un avait émis l'opinion que les deux descendantes des Sevenpondecker étaient filles à se passer d'une institutrice, il n'est pas bien sûr que juffer Doortje eût été encore de cet avis. Elle eût dit alors à juffer Daadje : Ma chère amie, avec sincérité.

De son côté, juffer Lena n'eût pas manqué de chercher sa réponse dans les yeux de juffer Doortje... Ce qui fait que tout le monde était heureux et que l'on passa deux ou trois semaines sans ennui, sans trouble et sans haine.

Malvoisin regrettait presque de voir les choses aller de ce pas tranquille et paisible. Il avait un peu compté sur l'occasion de se faire le chevalier,

le protecteur, le sauveur de juffer Daadje...

Ce qui est certain, c'est qu'il l'aimait et qu'il l'aimait sérieusement.

Tout cela bouillait dans ces bons petits cœurs et n'empêchait pas de laisser La Haye et la Hollande entière dans leur air de quiétude et de tranquillité. Mevrouw Ankers continuait bien de mettre son personnel domestique sur les dents, trouvant que personne ne s'acquittait suffisamment de son devoir, déclarant la guerre au moindre grain de poussière, appelant cent fois Hein, le malheureux Hein, qu'elle obligeait à monter du fond des cuisines jusqu'au grenier, le faisant descendre des étages supérieurs, pour le gronder dans la cuisine; et Hein se prêtait à ce fatigant exercice, toujours en grimaçant et en cabriolant. Le mari de Mevrouw subissait bien parfois la mauvaise humeur de sa chère moitié, qui l'excitait à se remuer un peu, à prendre intérêt aux grandes questions dont elle était occupée, le rabrouait sitôt qu'il faisait mine de mettre la main à quelque chose. Steen, doktor Craesbéek, les deux excellentes amies de la maison, venaient à jour fixe, à heure fixe, se mettre à place fixe, chercher éternellement les mêmes distractions,

remuer les mêmes idées ; mais dans la ville, les gens allaient d'un pas mesuré et discret ; si quelque tête se montrait à une fenêtre ou dans l'entre-bâillement d'une porte, elle était souriante et jolie, ce qui est une des manifestations du bonheur ; les marchands ambulants poussaient lentement leur haquet en annonçant de leur cri guttural les *gurkjes* appétissants ; les mariniers mouvaient ou lavaient leurs bateaux, interpellant, par moments, d'une voix dolente, les amis de la berge, ou hêlaient, sur un mode plaintif et prolongé, les gens chargés de lever ou d'ouvrir les ponts, quand il y avait des ponts à lever ou à ouvrir.

Et si quelque étranger, témoin de tous ces signes extérieurs, avait conclu qu'il n'y a là ni vie, ni passion, sa conclusion eût été fausse. Tant il est vrai qu'il faut bien voir les choses avant que d'en parler.

VI

OU LA GUERRE SE RALLUME A PROPOS D'UNE THÉORIE AMOUREUSE DE JUFFER DOORTJE ET D'UNE RÉFUTATION DE JUFFER DAADJE

C'est une bien agréable promenade que celle de La Haye à Scheveningen, par le Zee-straat, une route bordée de cottages enfouis sous les arbres, tout ombreuse, au sortir de laquelle on arrive tout à coup et presque sans transition à la mer, la mer qui se présente lumineuse, immense, imposante, avec ses variations d'aspect, de couleur, d'humeur, avec sa mobilité, ses bruits, ses clameurs, sa voix harmonieuse et forte. Tout au plus a-t-on vu le village si original dans ses mœurs, et qui conserve avec tant de religion et

de persévérance ses costumes en même temps que ses coutumes. Car on dirait que les habitants y affectent pour la civilisation qui les coudoie, qui les hante, qui les fait vivre, une sorte de mépris philosophique inspiré par la manifestation incessante des réalités plus sérieuses de la nature. Quels haussements d'épaules suscitent un maigre vaudeville et ses ridicules ariettes, chez qui voit chaque jour le drame ou la tragédie se dérouler avec ses effrois sinistres ou ses élans divins ! De cette façon aussi semblent agir ces spectacteurs constants de la mer, graves et tristes, qui sont de pauvres pêcheurs...

Profitant d'une belle journée d'automne, une de ces journées trompeuses qui font déjà croire au printemps quand l'hiver n'a pas encore commencé, mevrouw avait voulu faire la promenade du Zee-straat à la mer. Les trois jeunes filles étaient de la partie : la paix n'était-elle pas dans la maison, et tout le monde ne s'y trouvait-il pas content, à cette heure ? Il fallait fêter tant de prospères circonstances. Nous n'oserions pas jurer que mevrouw éprouvât une bien vive émotion devant la nappe liquide, pour nous servir d'une expression de poête sinon d'une expression

poétique. Il pouvait y avoir deux motifs à cette indifférence ; le premier, c'est que mevrouw Ankers, qui venait assez fréquemment à Scheveningen, avait fini par triompher de son enthousiasme ; le second, c'est que l'excellente petite femme n'avait jamais compris que l'on vît dans la mer autre chose qu'une grande masse d'eau salée, élément où se pêche du poisson parfois très délicat, et où à certaines saisons, les gens se trempent pour se rafraîchir. Sans vouloir le moins du monde lui nuire dans l'esprit de personne, nous sommes obligé d'avouer que ce dernier motif était le véritable. Elle convenait pourtant que l'air de la plage est vif, et que marcher sur le sable fin et détrempé n'a de désagrément que quand une vague inattendue vient traîtreusement vous mouiller les pieds.

Ce qui est certain, c'est que ce jour-là elle était dans d'excellentes dispositions ; que ses compagnes avaient précisément de la gaieté plein l'esprit et le cœur, et que, si de cette excursion sur la grève devait sortir un événement sinistre ou grave, on n'aurait pu s'en douter à ces signes, non plus qu'on ne pourrait se douter, comme nous l'avons dit en finissant le chapitre précé-

dent, que dans les bonnes et paisibles villes de la Hollande, il y ait parfois des éclats de tonnerre.

Hélène ne s'efforçait plus d'avoir seize ans, d'être une demoiselle; elle n'était qu'une enfant, courant au devant de la brise qui soulevait autour de sa tête ses jolies boucles blondes; ramassant des coquillages, venant montrer et faire admirer ses petites trouvailles, et, ma foi, plus avenante dans ce charmant laisser-aller que dans son rôle étudié de jeune fille.

Doortje marchait gravement, mais subissait, elle aussi, cette enivrante et folâtre influence que subissait sa sœur. Juffer Daadje écoutait les observations et les histoires de Mevrouw, en même temps qu'elle répondait au babil d'Hélène, tandis que Juffer Doortje cherchait à l'accaparer de son côté par des réflexions de toute nature.

Doortje venait de laisser prendre les devants par sa tante et par Lena, lorsque s'arrêtant tout à coup, singulière, insaisissable, comme d'habitude, elle se mit à parler une langue dont on ne lui eût pas supposé la connaissance et qui étonna fort sa compagne. Elle restait le regard fixé sur l'horizon. Ces vagues de la mer se succédant, s'élevant, précipitant leur cours, roulant

sur elles-mêmes, cherchant à se devancer, et se brisant après tant d'efforts pour venir expirer en minces lames d'eau ; ce quelque chose d'incessant, d'infini, de *toujours*, ce flot qui naît sans cesse formidable, pour s'émietter ensuite, avait sans nul doute frappé son imagination. Elle avait entrevu, dans ce phénomène, une loi éternelle qui règle tout ici-bas.

« Tout à l'heure, dit-elle d'un air méditatif et en posant sa main sur le bras de juffer Daadje, comme pour mieux convaincre celle-ci et appeler toute son attention sur cette pensée, tout à l'heure cette patiente uniformité de mouvement, ce calme grandiose va peut-être disparaître, pour faire place à l'agitation profonde... D'un point de l'horizon le vent aura soufflé, l'eau perdra sa transparence, le flot deviendra colère, la lutte sera furieuse, le flot ne retombera plus en égrenant son onde en perles, mais il se déchirera avec de longs cris et des plaintes terribles. A cette quiétude superbe dont nous sommes témoins en ce moment, succédera le désordre, la rage, la folie... D'où vient ce souffle qui subitement change ainsi l'aspect et les allures de l'océan? Le sait-on? Est-ce Dieu qu'il faut accuser

alors des catastrophes que cause la tempête?... Notre âme est comme cette eau, mademoiselle Alida, elle est sereine et tranquille, quand soudain un souffle l'agite, la soulève, la déchire... »

Alida la regarda étonnée. Elle était pâle et frissonnante : ce n'était plus la Doortje d'un instant auparavant, c'était une Doortje transfigurée, embellie et bouleversée. Sa poitrine était haletante, ses yeux humides et effrayés, mais largement ouverts, comme pour mieux embrasser le spectacle qu'elle-même venait de décrire et qu'elle semblait voir.

« Oui, continua-t-elle d'une voix concentrée, stridente, oui, nous sommes les jouets de quelque chose au dehors de nous, de supérieur, de plus fort, d'implacable, qui nous pousse et nous torture...

— Juffer Doortje, revenez à vous!...

— Pourriez-vous, dit-elle, en se tournant brusquement vers son institutrice, et comme si les idées qu'elle exprimait alors eussent été subitement engendrées, sans transition, par cette description qu'elle venait de faire, pourriez-vous supporter d'être trompée, trahie, par quelqu'un que vous aimez? Songez donc, on donne toute

son âme, toutes ses pensées, sa vie à un être : on croit éveiller en lui cette même ardeur qui vous brûle ; il reste froid, indifférent, il se joue de votre crédulité, de cet élan généreux auquel il ne vous a pas été libre de résister. Vous voilà une victime, une victime meurtrie, sacrifiée... Non, cela n'est pas supportable, ce sont des douleurs terribles... Vous sentez comme une houle en vous-même... C'est une mer en furie qui ramasse, secoue et engloutit tout dans ses abîmes...

— Mais c'est de la démence, s'écria juffer Daadje, presque terrifiée de cette exaltation; voyons, chère demoiselle, reprenez votre sang-froid, revenez à vous...

— Revenir à moi? — demanda Doortje soudain, froide et dédaigneuse comme naguère, — revenir à moi?... Ah! je vous croyais capable de comprendre toutes ces choses... Oui vous avez raison! C'était de l'aberration, comme vous auriez pu dire... Nous aurons de la pluie ce soir, jufvrouw Alida; voyez-vous les mouettes tremper le bout de leurs ailes dans l'eau qu'elles effleurent... Allons ramasser des coquillages comme ma petite sœur... »

Désormais, juffer Daadje connaissait cette âme

volcanique, en ébullition constante. Elle eut pitié de la malheureuse enfant en proie à de pareils sentiments, à de pareilles secousses. Elle se rapprocha, lui prit les deux mains, l'assura de ses sympathies, de son attachement; elle adopta presque le même thème d'abord, mais on eût dit que chez juffer Doortje il y avait eu comme une déception cruelle, poignante : en moins d'une minute, tout le chemin que Daadje avait fait dans l'affection de la jeune fille fut perdu. Daadje chercha à démontrer au moins, comme c'était sa conviction, que nous ne sommes point le jouet d'une force extérieure et aveugle. Il n'y a d'aveugles que nous, disait-elle, nous qui laissons inertes nos facultés. Notre devoir est de discerner les impulsions de notre âme, de les régler. Quand une grande tourmente fait frémir la nature, ravage et détruit, il y a là une succession de phénomènes physiques, nécessaires, qui sont les résultats des lois universelles; mais rien de fatal. Chaque phénomène est la manifestation d'une volonté... Il se peut que cette volonté frappe et blesse d'un côté... Mais combien de fois ne console-t-elle et ne guérit-elle pas de l'autre? Et la raison...

— La raison nous défend-elle aussi d'aimer? demanda la jeune fille, préoccupée seulement d'une pensée.

— La raison nous le commande, au contraire. Aimer est le fond même de toutes les actions humaines; nous ne vivons que par cela... Mais n'allons pas follement rejeter sur un seul objet et tendre vers un même et unique but nos forces et nos facultés à cet égard. Ce n'est plus aimer que d'exclure de son âme le culte du bien et du vrai, sous prétexte que quelque autre chose nous sollicite tout entier. Pour bien aimer, il faut commencer par savoir se sacrifier soi-même; l'amour n'a de grandeur, il n'est saint, il n'est sacré qu'à ce prix. Quiconque aime et appelle ainsi au partage de sa vie un autre être, doit tout d'abord épurer son cœur et rendre sans tache sa vie. C'est le premier des hommages qu'on doive à la personne aimée elle-même... Dans le mot aimer se confond donc tout ce qui est amour dans l'acceptation la plus élevée, la plus large : l'attachement au devoir, le respect de soi-même, comme le respect d'autrui, enfin, tout ce qui nous fait dignes d'être aimés à notre tour. Ce n'est pas aimer que de se prêter toutes les qualités que je

viens de dire, de se les supposer; ce n'est pas même être aimable. L'amour vrai s'inspire de droiture et de sincérité, c'est-à-dire, vouloir être telle que l'on est, et n'être que ce que l'on sait pouvoir être sans s'abaisser...

— Mais cependant, si ce que l'on éprouve nous bouleverse, nous pousse, nous enlève à nous-mêmes?...

— Je rougirais, pour ma part, de subir une pareille loi, ou je craindrais pour mon bon sens...

— Eh! vous ne savez pas aimer!

— De cette façon étrange, non... »

Juffer Daadje aurait cherché encore à convaincre juffer Doortje; mais il paraît que l'idée de venir à la mer n'avait point germé seulement ce jour-là dans le cerveau de mevrouw Ankers; parmi les promeneurs, tout à coup, on rencontra Malvoisin et Delericourt. Était-ce bien tout à fait le hasard? la veille, n'avait-il pas pu être un peu question de cette excursion? En cherchant bien, peut-être, juffer Lena se rappellerait avoir dit quelque chose. Nous sommes amené à le supposer, en voyant Lena ne point trop s'étonner de la rencontre, et remercier même M. Delericourt d'un sourire... Seulement, comme si juffer Doortje

avait deviné les intentions de sa sœur et son jeu, ou qu'elle eut besoin de quelqu'un sur qui déverser ses contrariétés, à peine les jeunes gens eurent salué, qu'elle s'empara de celui qu'on semblait attendre surtout... Elle l'accabla de gentillesses, le pria de lui offrir le bras, fut pétillante d'esprit, mordante. Elle ressemblait à ces cavaliers expérimentés qui ne lancent leur cheval à fond de train que pour le retenir et le faire reculer à coups de cravache et d'éperons. Delericourt perdit la tête : il répliqua comme un étourdi. Et quand il eut été réduit à cet état, elle le lâcha et l'envoya à sa sœur qui s'en allait toute triste, toute décontenancée, et qui, n'en demandant pas davantage, fut heureuse de se voir rendre le jeune homme, presque inerte et essoufflé. Doortje se sentait mieux : Delericourt lui avait servi de tête de Turc, elle avait déchargé sur lui l'excitation de ses nerfs. Ça l'avait même animée : elle chercha une autre victime. C'est alors que ses yeux tombèrent sur Malvoisin et sur Alida. Elle remarqua l'air empressé, respectueux du premier. Un mot — lequel ? nous ne saurions le dire — frappa son oreille et mit sa tête en feu : ses soupçons d'autrefois venaient de renaître irrésistibles. Malvoisin

était un impudent, Alida, une hypocrite. Elle vint insidieusement leur demander si elle ne les dérangeait pas en se joignant à eux. Le non qu'on prononça, avec l'accent de la sincérité cependant, lui fit l'effet d'un non contraint et déçu. Qu'avait-elle, la malheureuse enfant, à tout prendre à contre-sens, à tout exagérer ainsi? Elle n'eut pas de peine à embarrasser le jeune homme, à le faire balbutier; il n'était pas de force. Alida, il est vrai, resta maîtresse d'elle-même; toutes les attaques, toutes les insinuations, les détours, les insultes même, la trouvèrent impassible... Doortje sentit sourdre en elle cette ancienne animosité, cette fièvre qui déjà l'avait tenue et qui lui faisait voir sa gouvernante sous un aspect fâcheux.

Décidément son premier instinct l'avait bien guidée, pensa-t-elle; elle haïssait cette femme; elle la haïssait du fond de l'âme. Toutes les qualités qu'elle avait un moment admirées et applaudies étaient mensongères... L'hommage qu'elle avait rendu à tout ce que la nature avait mis de perfection dans juffer Daadje, n'était que l'expression d'un sentiment mal défini, incompris...

On rentra à La Haye, quand déjà le crépuscule s'étendait sur la mer et la nuit dans les rues. Les

réverbères étaient allumés, mais un brouillard, d'abord inaperçu, s'épaississait et dansait en flots diffus autour de la lumière, qui semblait fumeuse.

Chacun tira de son côté; c'est-à-dire que la famille Ankers rentra seule à la maison du Veerkade. Doortje s'enferma dans sa chambre. Elle se nourrissait de son animosité, elle boudait enfin. Ce soir-là même, il lui vint une idée qui devait une bonne fois confondre cette femme qu'on lui avait donnée pour guide et pour compagne... Elle chercha autour d'elle, dans le cercle ordinaire de ses relations, quelque appui pour l'exécution du plan qu'elle méditait. Au souvenir de M. Steen, il lui était venu un haussement d'épaules, mais peu après comme un soubresaut de joie. Eureka! elle avait trouvé?...

VII

OU UN COMPLOT S'OURDIT

Les Hollandais ont la réputation d'être lents et flegmatiques ; réfléchis tout au moins ou tout au plus, selon qu'on le voudra. Ce sont les étrangers, et plus particulièrement les Français, qui leur ont donné cette réputation. Ceux-ci, avec leur parler rapide, leur esprit primesautier et prompt, ont été frappés de ce qu'on cherchait à les comprendre et à les suivre, et que l'on y mettait parfois un peu de lenteur. On parlait aux braves Néerlandais une langue qui n'était pas la leur, et ils avaient tout le désavantage de leur

côté. Sans vouloir médire des compatriotes de Voltaire, lui qui, par amour d'un bon mot et d'une consonnance, allait jusqu'à insulter le peuple de Hollande, vous savez s'ils se trompent jamais. Le flegme des Hollandais est donc purement apparent, extérieur. Il y a chez eux de la passion là comme ailleurs, Dieu merci ! de la spontanéité, de la verve, de l'emportement. L'homme est toujours homme, et quand l'observateur s'attache à découvrir ce qui peut distinguer un habitant de La Haye ou d'Amsterdam ou de Groningue, d'un Parisien, d'un Hawain ou d'un Cafre, il faut nécessairement qu'il arrive à cette conclusion : différence dans les costumes, dans le langage, dans la conformation physique, parfois ; identité dans ce petit monde interne qu'on nomme le moi. Les mêmes besoins, les mêmes instincts, la même âpreté à poursuivre ses intérêts, en somme, partout. Et s'il existe des nuances, ce ne sont point des nuances de peuple à peuple, mais d'individu à individu. Dieu a créé un certain nombre de types et les a répandus sur le monde. Ils se sont mêlés, confondus, mais malgré tout, on les retrouve en tous lieux, sous toutes les latitudes, sous la peau fine et satinée d'une jeune miss londonienne, comme

sous la peau tatouée d'un indigène des îles Radak... Que si l'on contestait cette vérité et qu'on la traitât de paradoxe, nous laisserions dire...

Toujours est-il que, pour être hollandaise, juffer Doortje sentait vivement; elle mettait au service de ses sensations toutes ses facultés, et comptait bien marcher dans le monde, comme si elle était elle-même un petit monde, pour le service duquel l'autre, le grand, eût été créé tout exprès.

Nous l'avons vue avoir un mouvement de joie à l'idée de s'associer M. Steen, le grave M. Steen, dans ce qu'elle avait résolu d'entreprendre. Nous aurions pu, à cette occasion, exprimer quelque étonnement de ce que son choix tombât sur ce personnage officiel... Mlle Dorothée Van Sevenpondecker montrait ainsi une logique plus ferme que la nôtre, et cela n'est pas peu dire, nous l'affirmons...

Que voulait-elle? Avoir une arme quelconque contre cette créature fière et majestueuse qui l'irritait et dont décidément elle était jalouse... Oh! elle ne se donnait même plus la peine de se le cacher, qui l'avait humiliée, et cette humiliation elle ne l'oublierait jamais... N'avait-elle pas cherché à entrer en communauté d'idées avec elle; ne

lui avait-elle pas ouvert et livré le secret de son âme? Et quand les pensées qui l'agitent, qui la font vivre, qui sont les éléments incessants de la combustion de son être, sont connues, on les traite de folie !... Folie, cette ardeur qu'elle ne peut combattre; folie, ce besoin d'expansion et d'amour; folie, ce trop plein de son cœur !... Cette grandeur à elle, cet idéal vers lequel elle se sentait attirée, folie !

Et fallait-il qu'elle continuât à conserver éternellement à ses côtés une femme dont elle entendait faire partout l'éloge, qui avait toutes les qualités et tous les talents? Et que venait faire dans la maison ce Malvoisin? Se déclarait-il pour elle, Doortje, ou pour Lena? L'insolent avait quelque secrète relation avec... Non, non, il n'était plus possible de le souffrir; il fallait une bonne fois que cela finît et que quelqu'un fût sacrifié... — Juffer Doortje ne faisait que suivre la première des lois, celle de la conservation personnelle, en rêvant et en jurant tout bas une perte qui n'était pas la sienne propre. Malvoisin, lui, à la rigueur, lui était indifférent.

Vous voyez combien facilement la guerre était devenue plus vive. Doortje avait fait un progrès :

elle sut dissimuler. Elle éteignit ses feux. Ni dans son air, ni dans ses manières, on ne pouvait trop deviner ce qu'elle méditait. Mais elle évitait autant que possible le contact de Daadje, sans la fuir.

Un soir, M. Steen était entré tout d'abord dans la chambre aux tapisseries. Doortje l'avait vu venir ; elle alla le rejoindre. C'était la meilleure place de la maison, en ce moment : la plus inaccessible. Doortje savait que son oncle, une fois chez lui, la pipe aux lèvres, ne demandait pas mieux, si on ne l'interrogeait pas, que de rester étranger à toutes choses, excepté à ses propres préoccupations : il savait même gré à qui venait ainsi le débarrasser d'un tiers fâcheux. Elle eut bientôt fait d'entrer en conversation avec le grand homme, dont elle voulait le concours ; et le grand homme flatté du ton qu'on affectait avec lui, très enorgueilli de la faveur dont il était l'objet, admirant les charmes de la jeune fille, calculant mentalement tout ce qu'un mariage avec elle lui rapporterait de relief, se trouvait dans les dispositions les plus favorables. D'ailleurs, le ton de la conversation était tout amical, tout intime. On glissa, comme si le hasard l'avait amené ainsi,

d'un objet à un autre ; de la pluie au beau temps, du beau temps au théâtre, du théâtre à la musique, de la musique à ce qui constitue une femme du monde. M. Steen n'était là que pour approuver tout ce que pensait son interlocutrice. Doortje trouva à placer cette phrase, visiblement étudiée, au-dessus et en dehors de son style ordinaire :

N'êtes-vous pas d'avis que la femme doit recevoir une éducation qui la mette à même de tout comprendre au moins, si on ne veut pas qu'elle approfondisse rien. Vous voulez seuls, vous, messieurs, avoir le monopole de la science et nous en défendre l'accès, nous accusant d'impuissance. C'est bientôt dit. Je tiens pour vrai que la femme n'est pas inférieure à l'homme sous le rapport de l'intelligence des grandes choses : dès notre enfance, on nous a jetées dans un moule plus étroit, en prétendant que nous ne pouvons recevoir aucun développement, ce qui est injuste et ridicule...

— Injuste et ridicule tout à fait...

— Je prends pour exemple juffer Alida. Je la crois apte à étudier les sciences les plus difficiles et les plus abstraites... Certes, je ne suis pas

aussi compétente que vous, M. Steen, lorsqu'il s'agit d'apprécier la portée intellectuelle d'une personne, et vous serez peut-être d'un autre sentiment que le mien à ce sujet... Je trouve Mlle Alida une femme accomplie.

— Accomplie, oui.

— Accomplie; c'est-à-dire, une vraie enfant gâtée de la nature, qui l'a faite belle, gracieuse, spirituelle, savante, artiste. Si vous saviez combien je l'aime!

— Oui, mademoiselle...

— Et à quel point je m'intéresse à tout ce qui la concerne; à sa famille, à ses relations. Mais elle est d'une discrétion très grande à cet égard, et quant à moi, je suis bien résolue à respecter cette discrétion-là. Tout ce que nous avons pu apprendre, c'est ce que nous voyons, et à la rigueur on peut s'en contenter, n'est-ce pas, M. Steen?

— On peut s'en contenter.

— Cependant, si sa famille était malheureuse!... N'avez-vous pas remarqué parfois, quand elle croit n'être vue de personne, combien elle a l'air triste... Pauvre Alida! elle pense à sa mère peut-être, à son frère, que sais-je, à leur

misère... Oh! tenez, M. Steen, il semble qu'il y a là quelque chose qui doit fendre le cœur; savoir dans la détresse ceux que l'on aime et que l'on respecte... c'est affreux!

— C'est affreux, répéta M. Steen qui, voulant imiter, sans y parvenir et par condescendance, l'air d'abattement de Dorothée, laissa tomber son menton dans sa cravate et ses bras le long du corps, ce qui le faisait ressembler à polichinelle.

— Aimez-vous les bonnes actions?

— Hein! dit le fonctionnaire en relevant la tête, mais en laissant encore ses bras ballants. Et il paraissait aussi abasourdi devant cette question que si on lui avait demandé tout à coup s'il ne désirait pas être pendu.

— Vous devez les aimer, M. Steen, tel que je vous connais... Eh bien! voulons-nous, à nous deux, sans jamais en rien révéler à personne, rechercher ce qui pourrait être fait en faveur de notre amie?... »

M. Steen, cette fois, se bornant à ouvrir de grands yeux, ne changea pas d'une ligne son attitude, ce qui commençait à impatienter passablement M[lle] Dorothée. Elle semblait craindre que le

référendaire ne fût d'une pâte bien moins résistante encore que celle dont elle l'avait cru fait.

« Vos hautes fonctions — Mlle Dorothée appuya sur ces deux derniers vocables, et M. Steen eut un mouvement — vos hautes fonctions, vos nombreuses relations *administratives* — et le mot que nous soulignons, comme le souligna la gente nièce de Mme Ankers, ce mot qui remettait notre homme dans une sphère d'idées qui lui étaient familières, le ranima un peu plus — nous permettront, acheva-t-elle, de nous entourer de renseignements précieux...

— Oui, mais...

— Comment nous y prendre? voulez-vous dire. Nous savons que Mme la baronne d'Overpoorte a recommandé Alida; qu'elle est de ses parentes. Elle demeure à Groningue. A Groningue, on doit savoir tout ce qui concerne ladite dame... Mon Dieu, M. Steen, je croyais, moi, qu'au gouvernement vous étiez initiés à tout ce qui se passe, ou que vos pouvoirs étaient tels que vous pouviez tout savoir. Vous êtes une des lumières de l'État, et vous ne sauriez rien trouver, quand il s'agit d'une bonne œuvre?...

- Je saurai tout, s'exclama M. Steen, qui,

cette fois, se dressa d'une pièce et reprit son air empesé, digne et emphatique de tous les jours. Je saurai tout, répéta-t-il, dans l'attitude d'un Mirabeau prêtant le serment du Jeu de Paume. »

Il était superbe.

« Vous saurez quoi, Steen? demanda M. Ankers du fond de son fauteuil et sans même lever la tête.

— Rien, mon oncle... une gageure, dit Dorothée.

— Oh!... »

Et M. Steen, qui avait trouvé la marche administrative de l'information qu'il s'agissait de faire, qui voyait déjà apparaître avec leurs paraphes, leurs signatures, leurs numéros, leurs timbres, leur style, les apostilles, les dépêches qui allaient constituer les pièces du dossier de cette affaire; et Mlle Dorothée, qui savait enfin tenir son homme, sûre de sa discrétion ou toute prête à le désavouer si les circonstances l'exigeaient, continuèrent à comploter, jusqu'à ce que, tout étant convenu, elle et lui montèrent au salon.



VIII

OU M. STEEN APPREND, S'IL NE LE SAVAIT DÉJA, QU'ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE, IL NE FAUT JAMAIS METTRE LE DOIGT.

Nous avons certainement dit ou laissé entendre déjà que les charmes de juffer Daadje exerçaient un empire réel sur notre ami Dominique Malvoisin.

Le jeune homme avait commencé par prendre aussi au sérieux que possible son rôle d'ami, de tuteur, de providence invisible et désintéressée. Mais c'est là un rôle qui a des dangers, quand celui qui l'accepte n'a pas de beaucoup dépassé sa vingtième année, et que c'est sur une femme

adorable que la tutelle ou l'amitié doit s'étendre... Tout d'abord il s'était laissé aller aux impulsions de son cœur, puis il avait raisonné, ce qui était naturel, et la raison lui avait dit une foule de choses justes sur l'impossibilité de voir jamais aboutir ses penchants : toute Van Sterblein qu'elle était, Alida n'en était pas moins réduite à une situation assez triste... elle était gouvernante précisément chez son homme d'affaires. Son orgueil s'en mêlait : il se voyait deux fois déchoir. Il décidait, à ces moments solennels, que, fils d'un ancien gouverneur des Indes, il avait droit d'aspirer à des destinées plus hautes... Mais il revenait néanmoins au Veerkade, et ne cherchait nullement à échapper au secret plaisir de rencontrer, d'entendre, de savoir présente, là à quelques pas de lui, cette femme qui, dans son geste, dans son attitude, dans sa démarche, qu'elle se tût, qu'elle parlât, qu'elle sourît ou fût sérieuse, respirait la grâce, la beauté et tout à la fois la puissance... oui, une puissance étrange, magnétique... Bref, l'amour entra tout jeune, tout guilleret dans le cœur de Malvoisin. Il en sortait bien à certains jours, avec facilité, sous la pression de cette conclusion décevante de la fraternité

avec un soldat et l'obligation du respect envers mevrouw Ankers ; mais il revenait et, comme on le croyait capable de s'en aller encore, quand on voudrait, quand on le jugerait nécessaire, on le laissa au logis, s'engraisser et s'arrondir, jusqu'à ce que, semblable à ce mollusque étrange qui habite les galets, il fut emprisonné par son propre développement...

On touchait à la fin du mois de janvier ; jusque là l'hiver avait été d'une bénïgnité extrême ; à des semaines de pluie succédaient quelques journées sereines, même médiocrement froides, lorsque, tout à coup, arrivèrent la gelée et la neige; une gelée si intense qu'on n'osait presque plus sortir, et que, dans les appartements les mieux chauffés, elle venait dessiner des arabesques et des fleurs sur les vitres et forcer les gens à se grouper autour du poêle, fort fêté et entretenu alors; une neige si épaisse qu'on voyait ceux qui s'aventuraient dehors s'y enfoncer à mi-jambes et qu'ils devaient, en rentrant, se secouer pendant plusieurs minutes pour reprendre leur aspect ordinaire, et se débarrasser de l'air de bonshommes revêtus de cuirasses et coiffés de casques fantastiques. Les canaux étaient pris et les

bateaux y étaient retenus immobiles, enduits, eux aussi, dans leur mâture, dans leurs cordages de cette même enluminure rappelant un clair de lune exagéré; ils semblaient grelotter. Les passants qu'on n'entendait plus marcher, et qui pressaient le pas; puis les voitures qui roulaient sans bruit; et, dans l'air plus vif, plus sonore, les grelots des chevaux qui retentissaient clairement; puis la bise qui soufflait en hurlant et geignant, en poussant des plaintes par les moindres fissures des fenêtres, par dessous les portes; et Hein, qui rentrait, le nez rouge, la face congestionnée au point de l'empêcher de faire la moindre grimace volontaire, ce qui lui en faisait faire de très laides involontairement ; et la nécessité de rester enfermé, et cet ennui continuel, chaque fois qu'une porte s'ouvrait, de sentir entrer le froid; tout cela était fort triste. C'était l'hiver. Le soir cependant — un soir de réception, fixé d'avance — on vit arriver courageusement tous les amis de la maison Ankers. On les entendait faire brou! à leur arrivée, puis battre des pieds dans le corridor, puis agiter leur chapeau, leur paletot, leur cache-nez, puis renifler bruyamment pour appeler l'air chaud à entrer et tousser pour forcer l'air

froid à sortir, et tout cela. Doktor Craesbéek était venu le premier avec M. Steen; il poussait des hem! à faire trembler la maison; il apparut dans la chambre les mains toutes raides, sa docte perruque encore humide, et il riait comme quelqu'un qui avait fait une bonne plaisanterie ou à qui on en aurait fait une, bien reçue. M. Steen était tout rayonnant, malgré l'air blême d'un Gille que le froid lui avait donné. Il salua aussi cérémonieusement que de coutume, mais il eut pour Mlle Dorothée un regard plein de promesses, s'avisa même d'un petit sifflement qui sonnait mieux la victoire que la meilleure et la plus éclatante des trompettes. Enfin, Malvoisin et Delericourt succédèrent bientôt à MM. Craesbéek et Steen. Ankers parla de l'hiver et de ses frimas, rappela les années les plus froides des temps passés, et constata qu'en Hollande « *le climat a des rigueurs à nulles autres pareilles* », croyant reproduire un vers classique, qu'il prononçait avec emphase et incorrection. Mevrouw garantissait qu'elle ne bougerait pas de sa place pour un empire, parce qu'elle avait un bon *stoofje* sous elle; aussi, à tout instant, demandait-elle l'aide, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, pour ramasser une de ses ai-

guilles à tricoter ou sa boule de laine qu'elle n'était jamais parvenue à fixer sur ses genoux, tant elle avait le giron court et rebondi, et qui roulait dans tous les coins. Par moments on voyait jusqu'au grave M. Steen se mettre à quatre pattes, absolument comme s'il eût été une bête, et fureter sous les chaises, sous la table, et finir par ne rien découvrir, parce que, bien souvent, la boule se cachait traîtreusement derrière les jupons mêmes de la petite huisvrouw.

L'éminent fonctionnaire ne s'était pourtant pas livré si fréquemment, ni si absolument à cet humiliant exercice, qu'il n'eût eu l'occasion de causer avec juffer Dorothée, et de lui donner des renseignements sur ce qu'elle désirait savoir. Toujours est-il que, au moment où tout le monde s'amusait de ce plaisir tranquille des petites réunions, Mlle Dorothée trouva le moyen de parler tout haut d'intrigantes, d'aventurières, de personnes venues on ne sait d'où. On ne comprenait pas d'abord quelle mouche la piquait. Malvoisin, qui, depuis un petit quart d'heure, était parvenu à se rapprocher d'Alida, et qui paraissait fort heureux de cette bonne fortune, dont il profitait en regardant la jeune fille, en l'écoutant avec une

sorte d'ivresse, avait, en levant involontairement la tête, aperçu les regards de Dorothée obstinément attachés sur la gouvernante. Il fut troublé et dit rapidement, tout bas, à Alida : « On vous cherche querelle, ne répondez pas. » Il avait tout deviné. C'est alors aussi qu'Alida jetant les yeux du côté de Dorothée, fut surprise de son animation et de son air méchant.

« Mais, chercha à dire M. Steen, stupéfait de la tournure que cette sortie inattendue paraissait vouloir prendre, mais, ce n'est pas ainsi...

— On vient dans une honnête famille, sous le bénéfice de je ne sais quel incognito ; on surprend sa confiance et on l'exploite. »

Tout le monde commença à soupçonner ce qui se passait. L'effarement du référendaire, la colère parfaitement visible de Dorothée, la surprise indignée de Malvoisin et l'attitude d'Alida (semblable à quelqu'un qui, se sentant blessé, cherche encore où il est frappé, elle restait à observer avec fixité, mais inconscience, celle qui l'apostrophait) tout cela appela l'attention générale et l'on sut bientôt d'où partait l'attaque, et contre qui elle était dirigée.

« Pourquoi cacher son nom, son origine, sa

naissance, si l'on n'a pas à en rougir? continua impitoyablement Dorothée. Oh! regardez-moi tant que vous voudrez, mademoiselle Alida!... C'est de vous que je parle.

— Doortje! s'écria Mme Ankers qui, en s'élançant vers sa nièce, oublia les douceurs de son *stoofje* et faillit, dans sa précipitation, le renverser tout incandescent sur le parquet, Doortje, êtes-vous folle?

Alida s'était levée.

« Je me nomme Van Sterblein, dit-elle fièrement, la tête haute, une larme d'indignation dans les yeux. Mon père était membre de la seconde Chambre, où il n'a jamais rencontré que respect et considération; il n'y a pas une voix en Hollande qui s'avisera jamais de jeter un blâme sur son nom, car ce serait une lâcheté et un mensonge!

— Bien, s'écria Malvoisin, qui se mit chevaleresquement et résolûment à côté d'elle.

— M. Malvoisin, repartit froidement Dorothée, qui ne se possédait plus, vous auriez dû, par respect pour les convenances, ne pas venir dans la maison de vos amis prendre le parti de votre maîtresse...

— Mais je n'y comprends plus rien, vociférait

M. Steen, épouvanté d'être l'auteur involontaire de cette scène. »

M. Ankers, ne sachant que faire, allait jusqu'à la porte, l'ouvrait comme pour se précipiter dehors, la refermait et la rouvrait, prêt à exécuter définitivement sa manœuvre au moment voulu. Hélène, incertaine si elle devait se réjouir ou non de cette scène, semblait, en attendant, parfaitement calme comme s'il s'était agi de la chose la plus ordinaire et la moins inattendue. Delericourt sur un un tabouret, les genoux à la hauteur du menton, restait accroupi comme un gnome. L'heureux doktor Craesbéek croyant qu'on l'appelait pour le thé se rapprocha avec tant de précipitation de la table, qu'il faillit renverser la lampe et la briser, ce qui ne contribua pas peu à augmenter la confusion générale. Quant à mevrouw, elle allait de Dorothée à Alida, ne sachant à qui parler, ni comment parler. Nous pouvons assurer que Hein lui-même n'était pas resté étranger à ce qui se passait; frappée des premiers mots un peu élevés, prononcés par juffer Doortje, juste au moment où il se tenait devant la porte de la chambre, l'œil collé au trou de la serrure, sans boucher pour cela ses oreilles, il avait vu et entendu. Puis,

au moment où M. Ankers eut pour la première fois démontré d'une façon si courageuse sa résolution de s'enfuir, Hein, craignant d'être surpris, s'était précipité dans l'escalier, bondissant de marche en marche jusqu'à la cuisine où il vint jeter l'alarme, laissant croire par ses gestes, ses interjections, ses mouvements d'yeux, de nez et de lèvres qu'on se livrait aux choses les plus épouvantables. La cuisinière, la fille de quartier et la femme de chambre s'élancèrent aussitôt pour écouter, haletantes, se tenant les unes aux autres, dans l'ordre où nous venons de les mentionner.

A la dernière imputation qu'avait lancée Dorothée, Malvoisin avait poussé un oh! d'épouvante et de colère ; Alida, au contraire, avait souri comme on sourit à une basse insulte que l'on méprise.

Mme Ankers était parvenue à entraîner sa nièce et à la faire sortir, ce qui avait amené tout aussitôt le départ de M. Ankers, qui alla s'enfermer au rez-de-chaussée.

Puis, chacun était parti, tant bien que mal, singulièrement impressionné, mécontent, n'ayant pas même, pour braver la rigueur du froid et la neige,

le souvenir d'une agréable soirée, ou le lest d'un souper réconfortant.

Ce sont là de ces situations difficiles, dont des héros de roman se seraient tirés avec avantage : l'insultée n'aurait pas manqué de faire les grands bras et de protester, dans un fier et beau langage, ou bien encore l'*insulteuse* aurait triomphé de l'abattement de sa victime et se serait retirée rayonnante; l'amoureux, lui, aurait cherché querelle au premier qui n'aurait pas déclaré incontinent avec lui que celle qu'il aime est la plus chaste et la plus vertueuse des femmes. Ici tout se passa, comme nous venons de le dire, sans que personne pût être content, ni Dorothée, dont le succès n'avait pas été complet, ni Malvoisin, qui n'avait pas eu l'occasion de faire briller son courage, et qu'Alida avait assez froidement remercié d'une révérence silencieuse; ni les spectateurs de la scène, qui n'y avaient rien compris, ni le lecteur, pour qui nous écrivons ceci, et qui s'attendait peut-être à un autre dénouement. Mais telles sont les choses, telles il faut les rapporter.

Vous croiriez qu'après cela, juffer Doortje se sentit satisfaite et soulagée ? Non point. Elle s'était retirée l'âme troublée, toute éperdue. Elle au-

rait voulu, maintenant que les choses étaient faites, que rien de semblable ne se fût passé. Elle pleurait de remords, de regrets, et cependant rien au monde ne l'aurait amenée, instantanément, à courir auprès d'Alida et à implorer son pardon. C'était sa fierté à elle de laisser sa gouvernante sous le poids de l'insulte, alors même qu'une secrète voix lui reprochait sa conduite. Jamais personne ne fut aussi chagrine de la réussite d'un plan tracé depuis longtemps et exécuté avec une sorte d'ivresse... Elle pleurait, elle gémissait et demandait pardon, en répétant tout bas, au milieu de ses larmes et de son désespoir, le nom de Daadje. Ah ! si celle-ci s'était montrée en ce moment, grande et généreuse comme d'habitude, si elle était venue à cette folle enfant, éplorée, dire de sa voix qu'elle savait faire si douce et qui était si clémente : « Voilà ma main, vous êtes malheureuse ; je l'ai compris, aimons-nous, estimons-nous surtout », comme Dorothée aurait bondi sur cette main, de combien de caresses et de baisers elle l'aurait couverte, avec quelle promptitude et quel repentir sincère elle se serait jetée à genoux implorant le pardon, l'oubli !...

Oui, oui, il y avait dans la vie de la descen-

dante des Van Sevenpondecker une heure qu'elle eût voulu racheter au prix de ce qu'elle avait de plus cher... Tout lui faisait horreur dans cette action méchante et lâche ; elle l'envisageait ainsi. Steen surtout, qui ne l'avait point détournée, qui l'avait trop bien servie, lui faisait horreur. Quelle tempête, quel trouble dans ce petit cœur ulcéré !...

Elle admirait presque Malvoisin. Il avait bien fait, lui, de chercher à défendre Alida ; il était beau et noble, à cette heure-là... Pourquoi aussi aimait-il cette femme ?

Et de nouveau la colère lui remontait au cerveau. Mauvaise fut la nuit qu'elle passa, en proie à cette agitation, à ces idées, à son repentir.

Alida, de son côté, une fois seule dans sa chambre, resta debout, insensible, près de son lit, regardant la bougie brûler et fondre... Elle avait entendu marcher ; on avait frappé. C'était mevrouw Ankers, qui venait s'enquérir de son état, avec sollicitude. Mais Alida s'était dit couchée, avait remercié la grosse petite femme qui, après lui avoir souhaité à travers la porte une bonne « bonne nuit », était redescendue, faisant crier l'escalier sous le poids de son pas. Puis, les lourdes chaînes de la porte de la rue furent mises,

les servantes montèrent dans les combles, les lumières s'éteignirent, un silence morne succéda à l'agitation de la soirée. Au dehors, la bise était aiguë, la neige tombait. Plusieurs fois, le veilleur de nuit, passant avec sa crécelle, criait comme un homme pressé d'en finir ou préoccupé d'autre chose que de son devoir : telle heure, et telle heure... Alida, sans songer ni au veilleur, ni au froid, ni à la neige, ni à la marche du temps, ne quittait point sa posture...

Que faire? Fuir la maison? L'insulte avait été terrible. La guerre, un moment interrompue par une soudaine et capricieuse tendresse de Dorothée, venait de se rallumer. Elle serait incessante. Puis, d'ailleurs, la fougueuse nièce de l'homme d'affaires avait accablé Alida ; ce mot de « maîtresse » résonnait encore d'une façon étrange et cruelle aux oreilles de la gouvernante. Il y a de ces mots qui blessent autrement fort que les armes les plus meurtrières.

Alors tout son passé lui revint à l'esprit. Elle se rappela les caresses, les tendres soins, les gâteries de sa mère ; l'espèce d'adulation dont elle avait été l'objet ; l'estime et la considération qu'on lui avait toujours montrées... Pour la première

fois, elle accusa son frère de l'avoir associée à ses déraisonnables manies.

Elle eut des aspirations vers la quiétude, qui la détournèrent subitement du but que sa volonté lui avait assigné jusque-là ; et le besoin de quiétude est à certains jours si intense qu'il est impossible, en dépit de toute l'énergie morale, de n'y pas céder. Pourquoi, comment, de quel droit, pour quelle faute, était-elle ainsi condamnée au malheur? N'était-il pas légitime qu'elle se défendît, et lâche qu'elle se laissât tourmenter? Par moments, elle descendait dans les profondeurs du désespoir ; elle marchait alors vers ce sentiment d'étouffement moral qui fait recourir à un éclat, comme dans les étouffements physiques on recourt au bris d'une vitre : il faut de l'air. Telles sont les forces de l'instinct qu'on se sauve à tout prix.

La bougie avait brûlé jusque dans la bobèche, et Alida n'avait pas bougé de place ; elle se jeta sur son lit, transie, malheureuse, abîmée. Le sommeil lui-même ne vint pas l'arracher à ses pensées. Si, par moments, ses yeux se fermaient, si son esprit s'assoupissait, c'était pour lui faire entrevoir l'image de Dorothée, menaçante. Vai-

nement Alida cherchait-elle aide ou appui ; tout le monde la haïssait, l'insultait, se détournait d'elle...

Elle en voulait à Malvoisin, quand elle aurait dû lui savoir gré de son intervention. Non, cette intervention lui semblait ridicule, inutile. C'était presque une offense. Il avait donné corps à une supposition méchante et mauvaise. Mlle Alida n'admettait pas qu'on l'aimât dans sa situation de fortune. Elle était à ce point de déception qu'elle aurait nié qu'il y eût eu de la part de Malvoisin autre chose que l'intention de la compromettre.

Aux premières lueurs du jour, elle se leva et se mit à écrire deux lettres assez longues. Ce travail achevé, elle parut un peu remise, soulagée. Tout le personnel domestique était déjà debout : on sentait par la maison cette bonne odeur du feu nouvellement allumé et du café qui écume dans la bouilloire... Mais juffer Alida n'osait trop compter sur les services de personne. Elle descendit pourtant à la cuisine, où Hein, blotti littéralement dans la cheminée, tant le petit drôle était frileux et soigneux pour lui-même, passait et repassait des couteaux sur une planche, en cadence, avec rythme, balançant le corps et la

tête en mesure, et imitant, à lui seul, tout un orchestre, avec les cris de la trompette, les ronflements de la grosse caisse, le bruissement des cymbales.

« Hein, mon ami, lui dit Alida, voulez-vous me faire un plaisir ? »

Hein dressa la tête, mais sans arrêter sa symphonie, qu'il se borna à éteindre un peu par un double *piano* non prévu dans la partition imaginaire et fantaisiste dont il déchiffrait les secrets; il frotta par distraction sa planche du tranchant d'un couteau, qu'il aiguisait ainsi par des procédés non moins fantaisistes que sa musique.

Hein termina sa phrase par deux *forte,* deux accords auxquels tous les instruments participèrent à la fois, et, suivant sa louable habitude, prit aussitôt un air candide et doucereux comme lui seul savait le faire. Il déclara alors d'une voix mielleuse, mais péremptoire, que certes il ne le ferait pas, qu'il n'avait d'ordre à recevoir que de mevrouw, et il se mit à secouer la tête en signe de négation, si vite, si longtemps, d'une façon si persistante et si idiote, qu'Alida en eut comme un vertige.

La malheureuse jeune fille allait s'adresser à

la cuisinière, qui entrait précisément, et qui était bien la cuisinière la plus revêche et la plus bourrue qui se fût jamais mêlée de mettre un potage au feu ; mais l'air rechigné du Vatel féminin l'arrêta court. Elle désespéra de rien obtenir, d'autre part, de la femme de chambre, curieuse et peu serviable de sa nature, et se décida à se faire son propre messager, de toutes les manières d'être servie la plus prompte et la plus sûre, sans contredit. Elle partit à peine vêtue, n'ayant qu'un châle léger sur les épaules, de petites mules aux pieds, et la neige était haute. Elle courut du Veerkade vers le Plein et...

Et la famille Ankers ne la vit point revenir. Le trouble et la consternation furent dans la maison ; on envoya des exprès à tous les coins de la ville... La cuisinière se rappela soudain la pâleur, l'embarras de la jeune fille, le matin dans la cuisine, ses yeux rougis par les larmes. Et mevrouw constata qu'il devait être arrivé un malheur à la pauvre Daadje, car elle n'avait rien emporté de sa garde-robe. Hein lui-même avoua que la demoiselle était venue lui demander quelque chose, pendant qu'il aiguisait les couteaux ; il ne savait plus bien quoi. Ce qui amena

mevrouw Ankers à l'interroger, à lui tourmenter l'esprit, jusqu'à ce qu'il eut consenti à dire que c'était un couteau qu'Alida voulait avoir; un couteau pour s'en frapper, c'était sûr. Il y eut des reproches et des cris. Juffer Doortje était consternée, muette, tremblante.

L'homme d'affaires venait précisément d'allumer sa première pipe, quand sa vaillante épouse se précipita dans la chambre, pour lui annoncer la terrible nouvelle. Jamais pipe ne fut en plus grand danger de se briser et de répandre le contenu de son fourneau sur le parquet. On ne sait ce qui la sauva. Mais celui qui la tenait à la main resta si longtemps sans y mettre les lèvres, tant il avait l'esprit absorbé, que la pipe eut tout le temps de s'éteindre, ce qui était grave.

IX

OU L'ON RETROUVE QUELQU'UN QU'ON N'AVAIT FAIT ENCORE QU'ENTREVOIR.

C'est du hussard que nous voulons parler.

Depuis longtemps, il s'était aperçu et il était maintenant persuadé, que le plaisir de porter une veste à brandebourgs, de faire sonner ses éperons, de traîner son grand sabre, d'affecter une tournure guerrière, d'inspirer le respect aux trembleurs et d'attirer les œillades des jeunes filles, ne compense pas certains ennuis du métier. Frédéric était courageux jusqu'à la témérité, brave jusqu'à l'héroïsme, loyal jusqu'à... la loyauté. Mais de se lever à cinq heures du matin,

au son de la diane, de rôder dans les écuries, de punir de la salle de police les cavaliers indolents ou indisciplinés, d'être puni soi-même pour la moindre vétille par un maréchal-des-logis mal appris, grossier, ivrogne ou jaloux; de s'entendre dire du matin au soir : tête gauche... droite ; de n'avoir plus de volonté, d'être la chose de quiconque a un galon de plus que soi, et cela jusqu'au capitaine, au major, au colonel, au général, sans finir... cela n'exigeait pas précisément de la bravoure ou du courage, et Frédéric s'était senti vingt fois sur le point de sauter à la gorge de ceux qui l'ennuyaient; mais heureusement la réflexion et le code militaire l'avaient retenu à temps. Il avait pour supérieur immédiat l'être le plus brutal, le plus mauvais, que renfermât l'armée hollandaise. C'était ce que disaient tous les soldats de l'escadron. Mais il se trouvait que les soldats des autres escadrons prétendaient qu'au contraire le plus mauvais des chefs était le leur. D'où l'on serait amené à conclure que tous les maréchaux-des-logis sont mauvais et brutaux. Ce qui est inadmissible.

Frédéric rentrait d'une promenade-exercice, avec l'escadron ; on venait de commander pied à

terre dans la cour de la caserne, à deux pas des écuries; les hommes obéissaient avec une demi-promptitude, tant ils étaient raidis par le froid, quand on cria : brigadier Frédéric Van Sterblein, deux lettres! Passant la bride de son cheval à son coude, laissant son sabre bondir à terre avec un bruit amorti par la neige, notre jeune brigadier se mit aussitôt à arracher l'enveloppe de l'une des deux missives. Elle était de Malvoisin et finissait ainsi : « Votre sœur est malheureuse et vous aurez à regretter d'avoir enduré une situation dont vous êtes seul responsable. Venez sans tarder. »

L'autre, dont l'écriture n'avait pas frappé d'abord le destinataire, parce que l'agitation ou le froid avait fait trembler la main qui l'avait tracée, était d'Aïida : « Venez, disait-elle, je ne puis plus rester où je suis. »

Sans attendre, il accosta son maréchal-des-logis, et lui fit part de son intention de demander à s'absenter pendant vingt-quatre heures.

« Pas pendant une minute, c'est moi qui vous le dis, lui répliqua l'aimable gradé, la moustache hérissée, le nez rouge, l'œil humide et tremblotant. Pas une minute, et demi-tour à droite,

droite! plus vite que ça! » Puis les deux mains dans les poches un peu basses de son charivari, la tête haute, l'air méprisant, il regarda partir Frédéric, qui n'avait pas répliqué un mot.

« Plus souvent, murmura ensuite le maréchal-des-logis, plus souvent, petit intrigant et que si le capitaine te donne la permission, c'est moi qui te retournerai sur le gril. »

Et comme il sentait le froid lui pincer les bras et qu'il voulait en même temps raffermir sa résoution, il s'en alla d'un pas majestueux à la cantine, se fit verser deux petits verres de genièvre, coup sur coup, qui lui chatouillèrent si agréablement le gosier, qu'il en eut un frisson de bien-être. Et aussitôt après, il fit appeler le brigadier Frédéric, pour lui commander d'assister au pansement des chevaux, service pour lequel un autre brigadier avait été désigné, mais que le caprice du supérieur infligea au jeune intrigant comme il l'appelait. Il voulait tout bonnement empêcher le dit jeune intrigant d'aller trouver immédiatement le capitaine, ou tout au moins de le voir avant lui. Si bien que lorsque le pansement fut terminé, et que Frédéric s'en vint chez le capi-

taine, le capitaine lui fit répondre qu'il n'avait rien à entendre.

Voilà pourtant la vie. On désire, on doit, on ne peut. Par la faute de qui? D'un membre de cette même famille humaine à laquelle nous appartenons tous et cela d'une assez étroite parenté. Un de vos frères en société a la fantaisie de vous infliger un petit ennui, une contrariété quelconques, il profite immédiatement de la part d'autorité qu'il a sur vous. Il ne faut pas croire que ces faits se présentent seulement dans l'armée hollandaise, ni même dans l'armée à quelque nation qu'elle appartienne, ni même dans tel pays plutôt que dans tel autre. Le fait est universel, et la seule consolation que nous ayons contre cette injustice, c'est d'agir de même à notre tour; car il n'existe personne qui ne soit un peu maréchal-des-logis ou tout moins brigadier de quelque autre personne, jusqu'à ce que, ne trouvant plus d'homme à qui commander, on commande à son cheval ou à son chien... L'homme ne rencontre qu'un seul être sur la terre à qui il ne commande pas ou qui n'obéisse pas toujours, c'est lui-même. Donc notre jeune hussard Frédéric n'avait plus rien à faire qu'à patienter et à laisser sa sœur

l'appeler vainement ; à moins de s'absenter sans permission, ce qui était grave, ou de faire sauter la cervelle à son supérieur, pour le punir de sa mauvaise volonté, ce qui était plus grave encore. Il n'aurait pu répondre ainsi que sa sœur fût plus heureuse, ce qui le fit réfléchir à un autre moyen : aller voir le colonel qui, lui, bien sûrement, avait le droit de commander au capitaine et plus encore au maréchal des logis. C'était se mettre mal avec ces deux derniers pour le reste de son temps de service, mais le désagrément était relativement acceptable.

Le colonel était un vieux soldat, c'est-à-dire un soldat âgé, ce qui n'est peut-être pas tout à fait la même chose. Il avait eu la chance de n'avoir jamais eu à se montrer sur un champ de bataille, ce qui ne peut lui nuire ni dans votre esprit ni dans le nôtre ; il avait roulé sa vie de garnison en garnison, de café en café, de salle de billard en salle de billard. Sa bonne conduite, le temps, ses relations de famille, l'avaient poussé insensiblement jusqu'à la tête d'un régiment et, ma foi ! il s'en tirait tout comme un autre. Rien de militaire dans sa physionomie, une figure toute ronde, sans angles, sans apophyses. Un nez gros et plat que

dépassait une moustache très fournie, grise, taillée en brosse ; des yeux bleus à fleur de tête, des sourcils éparpillés un peu partout, un teint rougeaud; marque distinctive : des sillons laissés par la petite vérole. Il se nommait Van Sprong, et une fois en uniforme, il n'y avait pas dans l'armée de terre et de mer un soldat ou un marin qui sût jurer d'une voix plus retentissante. Il se faisait terrible... mais personne ne croyait à cette humeur.

Au moment où, malgré le planton, Frédéric se présenta dans la chambre du colonel, celui-ci, emmailloté dans sa robe de chambre, les oreilles et le front cachés sous une immense calotte grecque, dormait, les jambes étendues et écartées, les bras pendants, la tête renversée, la bouche entr'ouverte ; son journal venait de lui échapper et gisait à terre ; ses bésicles restaient encore sur la partie la plus avancée de son nez, comme témoignage tout au moins de la bonne volonté du brave militaire de s'initier aux nouvelles du jour, sans en perdre une ligne. Mais il y a certains moments dans la vie, surtout quand on est dans un bon fauteuil, près d'un bon feu, le corps enveloppé d'un vêtement ample et ouaté, la nuque enfoncée dans

un bonnet grec, où il n'y a pas de curiosité qui tienne, les yeux vous piquent, se ferment d'eux-mêmes, on croit lire encore, qu'on dort déjà. Si bien que la réalité et le rêve s'entremêlant, le journal ou le livre vous raconte des faits de la plus étonnante invraisemblance, que l'on finit, heureusement, par oublier, grâce à un sommeil profond et réparateur.

Bien que Frédéric eût toussé deux ou trois fois avec énergie et poussé des hem ! à faire crouler la maison, le colonel, habitué aux bruits de la mousqueterie et de la trompette, ne bougeait pas.

« Pardon, mon colonel, lui dit-il enfin, en le touchant légèrement au genou, vous avez laissé tomber votre journal... »

Mais quand on est un vieux militaire, il n'est rien qu'on avoue plus difficilement que de s'être endormi, en plein jour. Le brave colonel ouvrit un œil, puis l'autre, regarda, se redressa et, se voyant surpris en flagrant délit de ce qu'il considérait comme une faute, il s'en tira selon la tradition ; seulement un juron n'étant pas assez et le temps lui manquant pour le répéter le nombre de fois désirable, il groupa le tout en un seul chiffre : « Mille millions de gourmettes! que

viens-tu faire ici toi? Penses-tu donc que je ne t'avais pas vu entrer! Et le planton? Celui-là n'a qu'à bien se tenir. Allons, vingt-cinq pas en arrière, et ne t'arrête que quand tu seras de l'autre côté de la rue!

— Mon colonel, je suis fâché de devoir vous désobéir en ce moment, mais je viens faire appel à l'esprit de justice et d'équité d'un soldat dont la loyauté est connue. »

Le colonel enleva sa calotte, la jeta au loin et frotta alternativement de la paume de sa main droite et de la paume de sa main gauche les deux maigres mèches de cheveux qui lui croissaient sur les tempes.

« Qu'est-ce que tu veux?

— Je veux que vous ne me mettiez pas dans la nécessité de choisir entre deux devoirs. En d'autres termes, que, sous prétexte de nécessité de service au régiment, vous ne me fassiez pas manquer à ce que je dois à ma famille.

— Quel galimatias!

— Ma sœur habite La Haye; il faut que je la voie: elle me demande. Mon capitaine refuse de me recevoir; dès lors, je ne puis obtenir que de

vous la permission de m'absenter pendant vingt-quatre heures.

— Et tu crois que je vais te la donner?

— J'en suis sûr, colonel; vous n'obligerez pas un honnête garçon à s'en aller quand même, et je m'en irais...

— Oui? Et si pour t'en ôter l'envie je te campais à la salle de police...

— J'en sortirais mort ou vif.

Il arriva ce qui devait arriver; le hussard avait bravé son supérieur; le supérieur brava le hussard, ce qui était son droit. Frédéric fut mis tout simplement à la porte. Il ne délibéra pas longtemps sur ce qu'il avait à faire. Sans même entrer au quartier, il courut au chemin de fer...

Arpentant les rues de La Haye. Il alla directement à la demeure de Malvoisin. Mais quelle ne fut pas sa surprise, et jusqu'à un certain point sa douleur, quand il apprit par son ancien ami la subite et étrange disparition d'Alida...

Elle n'avait pas exprimé d'intention inquiétante ou funeste, dans la lettre qu'il avait reçue d'elle. Quelque chose s'était donc passé d'inexplicable?

De son côté, Malvoisin était autrement troublé. Il s'était imaginé que la sœur avait rejoint le

frère... Ce fut un moment cruel, une angoisse poignante, quand il constata sa méprise.

— Oh! Frédéric, je l'aimais tant, s'écria-t-il avec des larmes, et en se jetant dans les bras du jeune hussard...

— Qu'y a-t-il eu, pour Dieu! dit le militaire, plutôt menaçant qu'attendri, et peu disposé, en apparence du moins, à approuver son ancien compagnon d'études dans les sentiments où il le trouvait.

Il écouta fiévreusement le récit du jeune homme, récit un peu incohérent, trahissant l'état de son esprit et de son cœur; passant trop rapidement sur ce qui pouvait être l'essentiel pour l'auditeur, s'appesantissant sur ce qui était l'essentiel pour lui.

« Il faut, conclut Frédéric, qui en avait pris ce qui pouvait l'éclairer, il faut savoir tout d'abord dans quelles circonstances Alida a quitté la maison; je chercherai... »

Et comme Malvoisin avait exprimé la crainte que, dans un moment de désespoir, la jeune gouvernante n'eût mis fin à ses jours, que les eaux froides et sombres d'un *gracht* quelconque ne recouvrissent ses formes blanches : « Non, non!

s'écria le brigadier avec force, se tuer est une lâcheté, et ma sœur est incapable d'une lâcheté ! »

Il entraîna Malvoisin, à peine réconforté par cette parole convaincue. Ils allèrent au Veerkade. Frédéric procédait avec méthode. Son information serait complète.

Drelin ! Quelle agitation dans toute la maison, du bas en haut, quand Hein, après avoir quitté la porte de la rue, monta les escaliers et cria d'un air alarmé, comme étranglé par la crainte : « Mevrouw, mevrouw, il est là ! » Toutes les chambres s'ouvrirent sur son passage et, des cuisines au grenier, on voyait des têtes pâles et inquiètes se pencher sur la rampe ; on entendait des voix émues demander : « Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il ? »

Et toujours Hein de geindre et de répéter son appel, alors même qu'il se trouvait depuis longtemps en face de sa maîtresse et que, depuis longtemps, elle l'avait invité au silence. Elle se vit obligée, la bonne ménagère, de le prendre au collet et de le secouer d'un main vigoureuse jusqu'à ce qu'il reprit possession de lui-même et qu'il put lui dire de son ton calme qui contrastait

si comiquement avec ses allures précédentes, mais qui, cette fois, avait quelque chose de mystérieux et de confidentiel :

« Le militaire !...

— Quel militaire, quoi ?... Misérable petit démon ! tu m'as mise aux cent coups !... Parleras-tu ! »

Mais sans donner le temps de répondre à Hein, qui battit tout aussitôt en retraite et se mit à se tirer la langue à lui-même, comme pour se dire bien satisfait, mevrouw appela son mari...

« Si vous étiez un homme, si vous aviez quelque courage, vous ne laisseriez pas ainsi envahir votre maison par des soldats ; pour l'amour du ciel, allez donc voir !... Ne devrais-je pas encore y aller moi-même ?... »

Mais bousculant tout aussitôt le pauvre Ankers qui venait à peine d'arriver en haut du palier, elle descendit tout grondante, comme une petite tempête, rajustant pourtant sous son bonnet ses cheveux qui avaient participé au désordre et au trouble dans lequel était toute sa grosse et excellente personne. Puis, elle tomba nez à nez avec Malvoisin et le hussard.

Elle ne laissa pas le temps de faire une présen-

tation quelconque. Elle jeta de nouveau la consternation et l'effroi dans toutes les âmes, par la manière dont elle rappela Ankers, fort discrètement resté à l'étage. Si bien que toutes les têtes qui s'étaient penchées sur la rampe et que l'on comptait d'étage en étage, finirent par se trouver groupées au même endroit, le plus élevé de la maison; mais bientôt la petite bande se mit en branle, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'on pouvait la voir au bas de l'escalier, dans le vestibule, à deux pas de la chambre où étaient entrés le hussard, son ami, mevrouw et le placide époux. Il y avait de fort jolies têtes dans le nombre. C'était juffer Lena, avec sa chevelure blonde, sa figure espiègle et ses yeux curieux. — Juffer Lena était toute habillée de blanc et plus jeune et plus fraîche ainsi que jamais; — c'était la femme de chambre, une brune au nez retroussé, ayant toujours l'air de faire un signe du coin de l'œil à tout le monde; fort beau brin de fille; puis, la cuisinière, grosse et forte créature, dont la curiosité plus bête n'en était pas moins expressive; puis, un peu au-dessus, juffer Doortje, défaite, le regard aigu, la poitrine haletante, agitée, inquiète, et dont l'air à la fois sombre et attristé

tranchait sur le tout... Peut-être eût-on trouvé à redire à ce petit drôle qui, couché sur la rampe de l'escalier, les bras en avant, la tête tendue, avait l'air d'une gargouille vivante, s'amusant à loucher, à relever, à enfler ses narines, à ouvrir la bouche comme s'il avait voulu se la fendre jusqu'aux oreilles, pour la refermer aussitôt et ramener ses lèvres à ne former plus qu'une moue charnue.

Dans la chambre, mevrouw Ankers affirmait que jamais Alida ne lui avait dit qu'elle eût un frère, et que ce frère fût soldat... qu'elle l'avait aimée et chérie comme sa propre enfant. Elle mourrait de chagrin de l'avoir perdue. Certes, c'était cela, la pauvre jeune fille avait mis fin à ses jours... Pourquoi Ankers aussi ne s'était-il jamais aperçu de l'animosité qui régnait entre Dorothée et la gouvernante ? Ankers était la cause de tout; il devait empêcher ses nièces d'agir à leur tête. N'était-il pas le maître, le chef de famille ? Mais elle saurait bien, à l'avenir, éviter le retour de semblables faits.

Et comme elle sortit tout à coup, pour ordonner à juffer Doortje de venir s'expliquer une bonne fois, tout à coup aussi le groupe de l'escalier,

dans un mouvement d'indescriptible panique, se précipita à l'envi du rez-de-chaussée au premier palier, où il s'arrêta flottant et indécis, prêt à continuer son ascension rapide, tandis que Hein, qui, n'ayant pas été assez subtil pour se redresser à temps, avait perdu l'équilibre et était tombé, montait péniblement en se frottant les épaules et en pleurant à chaudes larmes.

A ce moment arriva M. le référendaire Steen. Il avait été chargé d'apporter des lumières dans cette ténébreuse affaire. Sa venue au Veerkade, en plein jour, à une autre heure que le dîner ou le thé, était significative. Évidemment, il savait quelque chose. On l'entoura, on le questionna. Mais M. le référendaire Steen avait marché du pas de Mme Pernelle, ce qui n'arrive pas d'ordinaire aux gens graves et sérieux. Et pour être grave et sérieux, M. le référendaire n'en était pas plus à l'abri d'un courant d'air froid sur un crâne en sueur : au moment de parler, il sentit des picotements très gênants dans les narines et il se mit à éternuer d'une façon si bruyante et à tant de reprises, que mevrouw Ankers, qui n'était pas douée par la nature d'une trop forte dose de patience, et qui l'avait

d'abord salué d'un « Dieu vous bénisse » ! bien charitable, finit par l'envoyer au diable, du meilleur de son cœur.

Enfin, Steen eut la force de parler; chacun se suspendit à ses lèvres; mais ce fut pour l'entendre dire qu'il ne savait rien.

Frédéric s'enfuit furieux, ne saluant personne, entraînant avec lui son introducteur muet et presque honteux. Que pouvaient-ils se dire en sortant d'une pareille scène? Ils eussent ri à cœur joie, si le moment avait été moins solennel.

De la pauvre disparue, point de nouvelles à espérer donc? Malvoisin émit pourtant l'idée qu'à sa première lettre à Frédéric, Alida en eût fait succéder une seconde disant que l'intention de quitter la famille Ankers était réalisée et que La Haye n'était plus la ville qu'elle habitait... Cela pouvait être, en effet. Les jeunes gens s'accrochèrent à cette pensée avec frénésie. On décida l'envoi immédiat d'un exprès à Leyde.

Il advint alors ce qu'il advient dans les circonstances pareilles : les esprits tombaient alternativement de l'espérance dans le doute, du doute dans une certitude poignante.

On leur dit d'abord que la fugitive avait été vue, la veille au matin, à l'heure de son départ, dans le Houtstraat, près du Plein. Elle marchait vite... c'était tout. Plus tard, quelqu'un affirma l'avoir aperçue, si la description qu'on donnait de sa toilette était exacte, vers le Princessegracht, au bout du Korten-Voorhout, à proximité du bois. Que pouvait-elle être allée faire de ce côté ?... Une autre personne déclara enfin, qu'elle *croyait* avoir rencontré une demoiselle sur la route de Scheveningen. Était-ce la demoiselle qu'on cherchait ? Elle n'aurait pu l'affirmer ; le fait l'avait frappée : le froid était grand, la neige haute et la promenade vers la mer, dans ces conditions, est chose rare et extraordinaire...

Malvoisin et Frédéric prirent une voiture et coururent vers l'endroit indiqué. Quel drame s'était donc passé ?

La nuit arriva et les deux jeunes gens arpentaient encore la plage déserte, sous un vent âpre et violent. On n'avait pu rien leur dire. Personne de la ville n'avait été vu à la mer.

Le hussard et son compagnon rentrèrent à La Haye, brisés et déçus.

Dans la nuit, l'exprès envoyé à Leyde revint avec une lettre. Mais Malvoisin ne sut point ce qu'elle contenait. Frédéric étant parti avant le jour, ne laissant que ce mot : *Tout va bien !...*

X

OU LE MARI DE MEVROUW FINIT PAR ENTRAINER M. LE RÉFÉRENDAIRE STEEN A UNE GRANDE RÉSOLUTION, ET PAR LUI CAUSER UNE GRANDE JOIE.

Juffer Doortje, fort malheureuse de ce qui s'était passé, s'en accusait mentalement. Son inquiétude sur le sort d'Alida était vive et tout à la fois impatiente. Toute changée, elle avait des moments de ferveur ; elle joignait les mains et demandait ardemment à Dieu le pardon de ses fautes. Les dimanches, elle écoutait avec humilité le sermon du pasteur évangélique et s'attribuait les leçons que du haut de la chaire il donnait à l'orgueil, à la colère.

« Je ne serai plus ni orgueilleuse, ni envieuse, ni colère, se disait-elle à elle-même, en se recueillant, pourvu qu'elle vive encore !... Mon Dieu, faites que mon cœur s'épure et s'améliore! que je sois digne d'être aimée, comme je me sens capable d'aimer moi-même !... »

Arrivée sur cette pente, malgré elle encore une fois, elle criait à l'injustice. Ah ! si on pouvait comprendre ce qui se passait au fond de son âme; si on savait de quelle ardeur, de quelle somme d'amour et de tendresse elle se sentait capable de payer toute tendresse, tout amour qui viendrait au-devant d'elle. Quelqu'un ferait-il pour elle ce que Malvoisin avait fait pour Alida !... Malvoisin! c'était lui la cause de tout. Sans lui, sans sa présence au Veerkade, elle n'aurait pas eu pour sa gouvernante cette répulsion involontaire, étrange, où un moment pourtant s'était mêlé quelque chose de doux et de bon.

Puis, qu'elle fût au sermon, qu'elle fût chez elle, seule ou avec sa tante, partout enfin où cette idée de Malvoisin, de sa conduite envers Alida, lui revenait à l'esprit, elle s'y absorbait.

Un matin, après une nuit fiévreuse, comme étaient presque toutes ses nuits, depuis quelques

semaines, elle s'arma d'une grande résolution. « Il ne se peut pas, s'était-elle dit, que Malvoisin continue à m'en vouloir; il viendra ici; je le verrai, il m'entendra! » Et, sans avoir consulté personne, sans calculer les conséquences d'un pareil acte, elle lui adressa, par la poste, un billet ainsi conçu:

« Vos amis du Veerkade sont bien désolés de votre persistance à ne plus paraître chez eux.... Mettez-les au moins à même de reconquérir votre estime, dont ils ne croient d'ailleurs avoir jamais démérité.

» Dorothée van Sevenpondecker. »

Pour toute réponse, Malvoisin se borna à venir pousser sa carte à la porte de mevrouw Ankers.

« Habillez-vous, Catje, dit Doortje, le lendemain, à la femme de chambre, vous sortez avec moi.

— Mevrouw m'a recommandé...

— Je le sais,... mais je prends tout sur moi... Dépêchez-vous; je vous attends ici dans ma chambre. »

Elles quittèrent toutes deux la maison, sans être aperçues. C'était Doortje qui conduisait l'ex-

pédition. Le temps était brumeux, mais sans pluie. A deux heures de l'après-midi à peu près, l'héritière des Van Sevenpondecker tira droit au Langen-Voorhout et sonna à une demeure élégante... « Attendez-moi là un instant, » commanda-t-elle à sa compagne, qui alla s'asseoir sur un des bancs de la promenade.

Ce que Dorothée tentait était non seulement hardi, mais, incompréhensible, fou, ridicule... Mais elle était bien capable de peser encore les conséquences de sa conduite, en vérité ! Elle marchait comme poussée par une force irrésistible : elle ne pouvait qu'obéir.

« Monsieur Dominique Malvoisin ? demanda-t-elle au domestique qui vint ouvrir... Dites-lui qu'on désire lui parler. Et elle remit sa carte que le domestique, ébahi, tournait et retournait dans ses doigts, sans bouger de place. — Mais allez donc, commanda-t-elle, de cet air impérieux qu'elle savait si bien prendre...

« Vous, mademoiselle, chez moi, s'écria Malvoisin, en descendant vivement au salon où Doortje était entrée... Est-il arrivé quelque accident à votre famille ?... »

— Avez-vous des nouvelles de Daadje ? dit-

elle, d'une voix tout à coup émue... C'est... pour en avoir... que je suis venue. »

Et elle tremblait de tous ses membres, ce qu'elle ne s'expliquait pas ; car elle était forte et résolue un instant auparavant...

« Non, mademoiselle, je n'ai rien appris... Nos premières appréhensions n'ont, grâce au ciel, eu rien de fondé... Mais je n'ai pu savoir même par Frédéric où est sa sœur, et ce qu'elle fait.

— J'étais inquiète, et... pardonnez-moi... Merci de votre renseignement ; il m'a un peu remise... »

Et Dorothée qui, soudain s'éveillait à la raison, troublée et confuse maintenant, se dirigea vers la porte, laissant Malvoisin, peu remis de sa première surprise, la regarder s'en aller sans qu'il bougeât de place...

La jeune fille se précipita dehors. Elle eut à peine la force de toucher du doigt sa femme de chambre au passage. Elle marcha d'un pas mécanique. Une sorte de hoquet lui étreignait la gorge, à l'étouffer, tandis que Catje lui parlait de choses indifférentes... Elle était persuadée en ce moment qu'elle allait tomber morte, tant elle souffrait ; elle l'espérait, tant elle avait de

honte... Elle atteignit ainsi le Plein, tout d'une traite, puis elle s'affaissa et, par un effort de volonté se releva, fit quelques pas et s'affaissa de nouveau.

En ce moment seulement, Catje, qui n'avait point cessé de parler d'une aventure dont elle avait été naguère ou victime ou héroïne, s'aperçut que sa maîtresse avait besoin d'aide.

« Qu'y a-t-il, juffer ? Dieu ! que vous voilà défaite ! »

Doortje ne répondit pas ; elle n'en eut pas la force. Mais Catje, effrayée, s'étant mise à crier, et deux ou trois bonnes âmes s'étant arrêtées, curieuses, la jeune demoiselle fit un dernier appel à son énergie. Elle se redressa et reprit sa route, automatiquement, d'un pas lourd et retentissant.

Dans quel état elle revint chez elle ! Ah ! si elle avait pu oublier sa faute tout au moins ! Oui, l'oubli, l'anéantissement, voilà ce qu'il lui fallait désormais... mais y arriverait-elle jamais ! Le remords ne resterait-il pas éternellement planté dans son cœur comme un fer aigu ?

Après deux ou trois jours de ces tortures morales, pendant lesquels elle songea vingt fois à

se précipiter par la fenêtre, à aller se briser la tête sur le pavé de la rue, sa douleur s'amortit un peu... Elle avait espéré que Dominique Malvoisin viendrait au Veerkade ; elle se serait excusée en termes nets ; elle lui aurait enlevé une bonne fois l'idée qu'elle pût jamais l'aimer : sa démarche dans ces conditions n'aurait plus rien eu de suspect. Elle désirait ce moment ; il lui semblait qu'après cette explication, elle aurait été plus tranquille ; mais l'ami de Frédéric persista à ne point reparaître.

Cependant, la jeune sœur de Doortje, qui n'avait aucun motif de se désoler et de vouloir se détruire, qui semblait même, depuis quelque temps, en avoir de se réjouir et d'ajouter encore à ses charmes et à ses grâces naturelles, s'occupait presque exclusivement de soigner sa petite personne maintenant qu'il n'y avait plus de leçon à apprendre, de travail intellectuel à faire. Elle passait des journées entières devant son miroir, se renvoyant de jolis sourires, que bien d'autres qu'elle eussent voulu dérober au passage. M. Malvoisin ne se donnait plus la peine de faire visite à la famille Ankers, mais celui qu'il avait introduit autrefois, M. Delericourt,

était plus assidu que par le passé. Il était surtout attentif pour Juffer Lena, et cela n'avait pas du tout l'air de contrarier la jeune fille, seulement cela rendait plus évident et plus cruel l'abandon, l'isolement de Dorothée qui, le cœur brisé, était témoin des joies et des triomphes de sa sœur.

« Cesse donc ces minauderies écœurantes, dit-elle un jour à la petite fille, qui essayait quels rubans iraient le mieux au teint de son visage et à la couleur de sa chevelure. Tu m'irrites et tu m'agaces avec cette préoccupation constante de ta personne. N'as-tu donc rien qui t'intéresse, qui te fasse battre le cœur ?

— Que t'importe, répliqua Lena, qui prenant un nouveau nœud, se le plaça sur l'oreille et recula dans la chambre pour mieux juger de l'ensemble de sa personne ainsi ornée, se reflétant dans une psyché.

— Mais ne vois-tu pas que je suis malheureuse, et que tu aiguises mes tourments par le spectacle incessant de ton insouciance ?... Ne peux-tu, égoïste et méchante enfant, avoir un peu de charité tout au moins pour ta sœur ?... Finis, te dis-je ajouta-t-elle d'un ton menaçant. — Lena ne parvenait pas, malgré tout, à ne pas se mirer

avec complaisance. — Finis ou je te bats!... Oh! peu m'importe! regarde-moi de tes yeux effarés tant que tu le voudras; il est temps que cela finisse; je suis à bout de patience et de force: je ne veux pas que tu sois là, constamment, à renouveler et à attiser mes douleurs, toi, ma sœur, qui devrais être une compagne, une consolatrice, une amie...

— Mais est-ce ma faute, à moi, si tu t'es attiré des douleurs et des peines?... Est-ce moi qui ai fait partir Daadje? Sais-je seulement, même à l'heure actuelle, ce que tu as eu à lui reprocher?... Est-ce ma faute, à moi, si tu ne parviens pas à plaire, et si Malvoisin...

— Malheureuse! s'écria Doortje en bondissant sur sa sœur, les poings levés, le regard terrible et la faisant reculer effrayée, — si jamais un pareil mot t'échappe encore, s'il t'arrive de faire une allusion semblable, tu n'auras qu'à t'en prendre à toi des conséquences de ta méchanceté...

— Mais, essaya de dire Lena, qui tremblait de tous ses membres et qui avait laissé tomber ses rubans et ses fleurs.

— La situation est intolérable, et j'entends qu'elle ne se prolonge pas, entendez-vous, ma-

demoiselle... Vous êtes fière de vos triomphes, vous ; mais je saurai vous rendre humble et misérable... Vous êtes jeune, gaie; vous plaisez; je saurai chasser à jamais le rire de vos lèvres et l'incarnat de vos joues... Oh ! ne sortez pas, cria-t-elle, en courant se jeter sur la porte que Lena voulait ouvrir...

— Dorothée ! dit la petite fille qui se mit à pleurer et à implorer, les mains jointes. Dorothée, je t'en prie, calme-toi. Je ne t'ai rien fait de mal. Puis-je t'avoir causé de la peine sans y songer? Je t'en demande pardon. Mais ne me regarde pas ainsi : j'ai peur... »

A ce moment, quelqu'un monta l'escalier.

« Silence ! » dit Dorothée d'un ton bref et impératif; et elle écouta.

— Mevrouw Ankers demande ces demoiselles, dit la femme de chambre restée au dehors.

—Nous descendons à l'instant répondit Doortje, presque avec calme.

Puis, se tournant vers Hélène : « Essuie tes yeux, reprends ton sourire et descends. Mais, jamais à âme qui vive un mot de ce qui vient de se passer, ou, je t'en préviens, un grand malheur sera à déplorer ! »

Il fallut du temps à Hélène pour se remettre; elle sanglotait, son visage était ruisselant de pleurs et son pauvre petit cœur agité.

La femme de chambre vint réitérer son appel: « Mesdemoiselles, c'est M. Delericourt, et mevrouw veut que vous veniez au salon immédiatement. »

Delericourt! par quelle puissance ce seul nom dérida-t-il tout à coup les traits de notre petite amie; comment ses larmes séchèrent-elles aussi vite? Comme elle eut bientôt repris et ses rubans et sa mine joyeuse; quel complaisant coup d'œil elle jeta de nouveau à son miroir et avec quelle légèreté elle descendit jusqu'au premier étage!

Dorothée soupira profondément, songeant que pour elle il n'y avait rien qui dût l'arracher ainsi à ses peines. Elle s'enferma dans sa chambre et n'en descendit point de toute la journée.

Delericourt venait — c'était son prétexte ordinaire — apporter des nouvelles de juffer Daadje. Il allait s'instruire chez Malvoisin; mais comme Malvoisin ne savait pas grand chose, ses nouvelles étaient rarement variées. Ce jour-là, cependant, il apprit à la famille Ankers que juffer Daadje

avait été recueillie chez une parente ; qu'elle était indisposée, malade même.

Mevrouw voulait à tout prix aller la soigner, garantissant que ses deux nièces l'accompagneraient, que ce n'était que leur devoir. Seulement, les renseignements n'étant pas suffisamment précis, quant à l'endroit où juffer Daadje s'était retirée, le jeune homme promit de chercher le plus tôt possible à mettre mevrouw à même d'accomplir son charitable dessein.

C'était parfait. Ce jour-là, dans cette bonne ville de La Haye, dans cette maison hospitalière du Veerkade, il y eut encore du contentement, de la quiétude...

Mais ce fut tout autre chose, quand deux ou trois jours plus tard, le messager ordinaire de ces dames arriva, chagrin, consterné, prononcer au milieu du cercle ordinaire des Steen, Craesbeek et compagnie, cette terrible parole : « Juffer Daadje est morte ! »

Morte ! morte !... Comme chacun exprima sa douleur ! Que de cris, que de larmes et quel abattement ! Mevrouw Ankers courait par la chambre, les bras levés, donnant tous les signes du plus profond désespoir. M. Steen avait fermé les yeux

et ouvert la bouche, comme s'il avait lui-même trépassé. La petite Lena était blanche comme un lys et regardait Dorothée avec une sorte d'épouvante. Quant à Dorothée même, debout à côté de doktor Craesbéek, elle l'avait saisi par le bras, comme pour se soutenir, et le serrait avec tant de force que le vieux savant se mit à pousser des cris épouvantables.

Ankers n'avait pu gagner assez précipitamment la porte pour s'enfuir, et savait d'avance à quelles scènes il se verrait obligé d'assister. Il s'était plongé la tête au fond d'un large fauteuil, attendant pour se relever que tout fût un peu calmé. Mais le calme se fit attendre et le brave homme d'affaires prit le parti héroïque de s'y arracher avec impétuosité. On n'avait jamais vu Ankers gagner sa chambre du rez-de-chaussée avec un air d'aussi réel soulagement que ce jour-là.

Seulement, il y entra en se demandant si cela devait durer longtemps encore, et en se faisant ce raisonnement, que tout eût peut-être été autrement s'il n'avait pas attiré au Veerkade ces deux chères nièces, que le ciel bénissait, ni de gouvernante, qui eût pu mourir tout à son aise, sans lui

remuer la bile, à lui Ankers... Il se dit à ce sujet ces paroles sages : Doortje et Lena sont ainsi faites que les scènes de l'hiver n'ont aucune raison de ne pas se reproduire. Je vais ne plus avoir un moment de repos ; ce seront ici, jusqu'à la fin de mes jours, des ennuis et des tracas... J'ai une femme — je prie Dieu qu'il me la conserve !... qui saupoudre mon existence d'assez de petits désagréments, sans que je cherche à en accroître la dose... Ma femme, il faut bien que je la garde ; mais mes nièces !... Pour celles-là, à tout prix, je m'en débarrasserai...

Il reconnut que leur petit caractère, surtout en ce qui regardait Doortje, n'était point précisément de nature à faire le bonheur d'un mari. Après tout, cela était l'affaire du mari, et Ankers savait, par expérience, que l'on pouvait à la rigueur subir bien des choses.

Pour Lena, les apparences étaient en faveur de l'exaucement des désirs du mari de mevrouw. Il n'était point aveugle, l'excellent oncle : s'il ne parlait trop, il observait suffisamment. Restait Doortje. Pour celle-là, il ne voyait pas qu'aucun parti se présentât... Les jeunes gens étaient venus essuyer leurs pieds aux tapis, boire du thé, faire

quelques visites le jour et rien de plus... Malvoisin avait brûlé la politesse, et Ankers avait dû brûler le superbe contrat de mariage qu'un jour, plein d'éspérances, il avait préparé. Tout à coup, il lui passa par l'esprit une idée qui faillit le faire bondir... M. Steen, notre bon ami Steen, avait conçu autrefois des espérances au sujet de Dorothée. Il continuait à se présenter aux mêmes jours, aux mêmes heures, avec l'exactitude d'un chronomètre, toujours coquet et soigné, trouvant le thé de mevrouw succulent, les randjes, les confitures, les sucreries exquises. Il donnait les qualificatifs les plus caressants à tout ce qui concernait Mlle Dorothée et Hélène et ne manquait pas une occasion de vanter leur grâce, leur fraîcheur, leur beauté... mais Steen était timide et craintif. Jamais il n'osa dire un mot des riantes idées qui avaient germé un matin sous son crâne. Il avait cinquante-trois ans ; il était relativement bien conservé. Il occupait dans l'État une position permettant à sa femme d'y faire figure. Tout le monde n'est pas madame la référendaire : madame la référendaire irait à la cour...

Un soir, au moment où Steen s'apprêtait à quitter la maison du Veerkade pour regagner la

sienne, l'homme d'affaires lui frappant sur l'épaule et lui faisant signe de la tête, l'entraîna dans la fameuse chambre aux tapisseries dont il ferma soigneusement la porte...

Quand le référendaire se retira, une heure plus tard, il avait l'air étrange. On aurait pu voir, à la lueur des réverbères, ses traits épanouis, son œil brillant ; il portait le chapeau sur l'oreille et tenait son poing sur la hanche. Dieu me pardonne ! on aurait cru même, par instants, entendre les bribes d'une chanson leste lui sortir des lèvres ; il éclatait de rire, seul et tout haut. Il lui passait par l'esprit de folles tentations de gamineries, et en voyant luire dans la nuit le cuivre des boutons de sonnette, il dut un moment se tenir à quatre pour ne pas céder à l'envie de les tirer les uns après les autres, et de carillonner son bonheur aux dépens du repos public... Couché à une heure du matin, M. Steen, cette nuit-là, ne rêva qu'hyménée...

XI

OU REVIENNENT LE PRINTEMPS ET LE BONHEUR

Le soleil donnait à la propre et coquette petite ville de La Haye une physionomie nouvelle Il en faisait ressortir et en accentuait le pittoresque. Les arbres du Lange et du Korte-Voorhout, ceux du Plein, comme ceux des quais, commençaient à prendre ces charmantes et premières teintes d'un vert tendre que l'on a tant de plaisir à voir ; déjà ils projetaient une ombre moins maigre sur le sol... L'eau des canaux semblait s'éveiller : le bleu pâle du ciel, les façades ensoleillées des maisons, aux petites briques rouges ou grises

bien accentuées par un encadrement de chaux blanche, les toitures à reflets de vermillon et d'ocre, les volets et les contrevents, les fenêtres souvent ornées de fleurs, tout cela venait se confondre, s'entremêler en teintes confuses serpentant et s'agitant dans l'onde comme de longues oriflammes multicolores. Près des ponts, la réverbération des arches sombres était plus intense, mais aussitôt, au delà, la clarté était plus vive. Les barques recouvertes pour la plupart d'une fraîche couche de goudron, couleur chaude, avaient l'air de s'être mises en toilette : les batelières nettoyant les cuivres du petit ménage du bord, ou faisant la soupe sur le tillac, au grand air, ou tricotant, poussaient de temps en temps du coude ou du bras, le gouvernail, tandis que le batelier, la casquette sur l'oreille, sifflotant, marchant l'épaule appuyée à la gaffe, les bras au dos, penché en avant, faisait mouvoir sous ses pieds le bateau, majestueusement.

Les quais étaient plus actifs, plus encombrés ; les rues plus fréquentées, les gens plus dispos, généralement. On apportait au dehors, pour en garnir les petits jardinets des trottoirs, selon les habitudes locales, les lauriers, les myrtes ou les

oléandres, un peu affadis par six mois de séjour dans des chambres closes, et destinés, pendant six mois, à braver toutes les variations d'un climat qui, avec celui de la Belgique, est le plus variable du monde.

Le sol du Voorhout, tout jonché de coquillages, reluisait blanc et lumineux. Du bois arrivaient des senteurs pénétrantes; et du West-Ende ne soufflait plus la bise âcre et dure de la mer. C'était la vie enfin.

Comme ce retour de la saison nouvelle ranime et réconforte! Salut, époque bien aimée de l'année qui fais pénétrer encore parfois jusque dans le cœur des vieillards, les souvenirs et les aspirations de la jeunesse, si ce n'est ses ardeurs et ses fougues!

Mais c'était aussi pour les ménagères la saison du nettoyage général, et mevrouw Ankers n'avait point manqué à la tradition. Pendant huit jours, on battit les tapis, on secoua les housses, les rideaux, on brossa les meubles. A chaque étage, se voyait au moins une servante suspendue à l'extérieur des fenêtres et frottant les carreaux de vitre. L'eau coulait des chambres sur les escaliers, des escaliers dans le vestibule, du vesti-

bule dans la rue, qu'on épongeait à son tour. On semblait vouloir laver et balayer le souvenir de l'hiver.

La belle Lena avait évidemment des motifs autres que le soleil luisant au ciel, pour chanter ainsi, comme un oiseau, toute la journée maintenant. Son plaisir était de descendre au jardin de la maison, fort gracieux et très soigné, parce qu'elle avait remarqué que Doortje n'y venait jamais, et aussi parce qu'elle aimait à voir son joli petit pied cambré se poser sur le sable du chemin, et à contempler la silhouette de sa gente personne se dessiner sur la muraille blanche; enfin, puisqu'il faut tout dire, parce qu'elle savait qu'il était quelqu'un qui venait admirer, lui aussi, le joli petit pied, même les deux petits pieds, et la personne à qui les petits pieds appartenaient, et l'image sur le mur, mais de préférence encore le modèle vivant, ce qui prouvait le bon goût du quelqu'un et son bon sens. Avons-nous besoin d'ajouter que c'est de M. Delericourt que nous voulons parler? M. Delericourt devenait de jour en jour plus assidu et plus tendre. Il mettait toute son étude à plaire, et appelait même à son secours les attraits d'une

toilette irréprochable, de gants frais, de cravates sans cesse nouvelles et plus voyantes. La collection de cannes et de badines de toutes les grosseurs, de tous les goûts, y compris le mauvais, qui apprirent le chemin du Veerkade et dont le jeune homme faisait étalage, tout en se battant le bas de la jambe de l'air le plus timidement embarrassé, est innombrable. Et ses yeux donc, comme ils étaient devenus éloquents, tandis que sa bouche était de plus en plus muette!...

Mevrouw, elle, prenait des airs de belle-mère, avant le mariage ; c'est-à-dire qu'elle était pleine de coquetterie, et qu'elle soignait sa mise presque autant que sa nièce soignait la sienne. Quant à Dorothée, elle était de plus en plus sombre ; ou bien encore elle était d'une gaieté terrible, ce qui était cent fois plus redouté par Hélène surtout, qui tremblait chaque fois que sa sœur venait la rejoindre. Il semblait à la jeune fille qu'une grande ombre se projetait soudain sur son bonheur et que l'atmosphère devenait glaciale... Delericourt, Dorothée présente, perdait le peu d'assurance qui lui restait, et bien souvent, il abrégeait ses visites, au grand dam de celle qu'il aimait.

Un jour, Doortje devança Lena auprès du jeune homme.

« Vous aimez Hélène ? lui demanda-t-elle, à brûle-pourpoint, les yeux flamboyants, tandis qu'elle faisait pourtant d'insurmontables efforts pour rester calme et douce.

— Oui, murmura Delericourt, qui cherchait déjà de quel côté était la porte, pour opérer une retraite en cas de besoin, tant il était convaincu qu'en le regardant ainsi son interlocutrice finirait par se jeter sur lui et par le mordre.

— Ah! dit-elle, avec un sourire ironique et insultant, et... elle, vous aime-t-elle donc ?

— Je... j'ose... je l'espère...

— Eh ! non ! s'écria-t-elle en faisant reculer tout à coup Delericourt d'épouvante, eh ! non, elle ne vous aime pas... C'est une enfant. Sait-elle seulement ce que c'est qu'aimer ?... Vous perdez ici vos peines et votre temps...

— Mademoiselle !...

— Vous la voyez jolie, jeune, rieuse. Vous vous dites : son âme s'échauffera au contact de mon amour... Je serai pour elle si dévoué, si affectueux, si soumis, qu'elle finira par éprouver de l'affection à son tour. Erreur, c'est un cœur

de glace, froid et égoïste. Jamais elle n'aimera, elle ; jamais elle ne sera votre femme. Allez-vous en !... »

Delericourt reculait toujours, sentant des sanglots lui étreindre la gorge. On venait d'un coup d'éteindre je ne sais quelle flamme sainte et sacrée en son âme ; jamais homme n'éprouva de plus rapide et de plus profonde douleur.

Mais Hélène arriva ; alors avec le courage du désespoir :

« Hélène, Hélène, cria-t-il, je vous aime de toute la force de mon être... Est-il vrai que, de votre côté, vous ne me payeriez que d'indifférence ?

— Je ne sais, répondit la jeune fille, qui a pu se faire ici l'interprète aussi faux de ma pensée... Je vous aime, entendez-vous, dit-elle, en regardant sa sœur, et cette fois avec une expression de volonté bien arrêtée, indiscutable. Je vous aime de tout mon cœur ! C'est la première fois que j'ai l'occasion de vous en faire l'aveu, et je suis charmée que Doortje en soit témoin... »

Doortje partit d'un éclat de rire strident, vrai cri de rage, et rentra précipitamment.

Le soir même, Delericourt eut avec M. An-

kers un long entretien : le lendemain se présenta à la maison du Veerkade, un monsieur très cérémonieux, très solennel et très respectable. Le mari de mevrouw et mevrouw elle-même devaient être avertis de sa visite, car ils avaient, l'un et l'autre, fait toilette; de plus, un nouvel époussetage de toute la maison avait eu lieu dès le matin.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que le monsieur cérémonieux se retira, solennel comme il était venu. M. Yves Bénédict Delericourt avait demandé et obtenu pour son fils unique la main de Mlle Hélène Ankers-Van Sevenpondecker.

« Et d'une ! » soupira l'homme d'affaires du Veerkade, dès qu'il se trouva seul. Il se promena ensuite pendant un certain temps dans sa chambre, l'air méditatif, les mains au dos, en faisant claquer ses doigts ; puis, tout à coup, il sonna avec résolution. Hein apparut après un moment de station à la porte, avant d'entrer, tout comme s'il avait mis un soin extrême à se frotter les pieds au paillasson, ce qui n'était pas.

« Priez juffer Doortje de venir causer avec moi, » dit le maître.

Le maître étant de toute la maison celui qui

avait le moins à dire, Hein fit d'abord semblant de ne pas comprendre ; mais comme on le menaça sérieusement de lui allonger les oreilles, il fut tout à coup d'une intelligence sans pareille.

Mlle Dorothée se présenta.

Ankers redoutait un peu cette entrevue : il aimait sa tranquillité. Précédemment déjà il avait entretenu Doortje de ses vues sur Steen, de ses projets, des avances qu'il avait faites à Steen même. Il se souvenait de quelle façon il avait été traité. Doortje s'était montrée irritée et terrible. Cette fois, elle paraissait digne et calme ; seulement, elle resta pendant tout l'entretien les yeux fixés à terre.

« Doortje, ma chère enfant, vous n'allez pas, vous l'aînée, persister à refuser une position, un parti, quand votre sœur se marie... La voilà fiancée, vous le savez déjà sans doute ?... Voyons, vous ne serez pas moins heureuse avec Steen, qu'elle avec ce petit Delericourt. Vous ne serez pas moins riche que votre sœur, et votre mari sera quelque chose, tandis que l'autre n'est rien... Je vous ai donné huit jours pour réfléchir ; les huit jours sont depuis longtemps écoulés. La chose est-elle décidée ? »

Dorothée ne bougea pas.

« Je vous ai recueillie à la mort de vos parents, j'ai pris soin de votre instruction, j'ai géré votre petite fortune, en bon tuteur, je vous ai ouvert ma maison et mes bras ; de plus, je vous dote... En retour, je croyais avoir droit à une certaine déférence de votre part, sinon à de l'affection...

— Mon oncle !

— Y a-t-il quelque chose? Une personne autre que Steen aurait-elle fixé votre attention?... Non? Eh bien, alors... Voudriez-voir célébrer les noces de Lena avant les vôtres ? Steen est un galant homme qui vous aime, autant qu'on pourra jamais aimer. Il mettra tous ses soins à vous plaire, à vous rendre heureuse. C'est un ami, un confident que je vous offre. Eh parbleu ! prenez l'homme que je vous donne, puisqu'il ne s'en présente pas d'autre. »

M. Ankers avait prononcé ces sept derniers mots d'un ton très naturel, très convaincu et sans la moindre malice... Comment entrèrent-ils si avant dans le cœur de la pauvre Dorothée ? Comment y firent-ils de si cruels déchirements.

Elle resta un instant à comprimer son émotion ; sa figure était devenue livide ; ses paupières

s'étaient fermées. Il semblait que la pauvre fille allait mourir suffoquée. Elle s'arracha violemment à cet état, assez pour dire d'une voix étranglée ces mots, les seuls qu'elle eut la force de prononcer : J'obéirai...

« C'est bien ! » répondit Ankers ; mais au moment où il se retournait vers Dorothée pour lui tendre la main en signe de satisfaction, Dorothée tomba sur le plancher.

En moins de rien, toute la maison fut de nouveau en émoi, depuis les fondations jusqu'au faîte. Chacun se mit à crier, à courir. On cherchait des essences dans le garde-manger, de l'eau dans l'armoire à linge, on montait vingt fois de la cuisine et on y retournait sans savoir pourquoi. Enfin, la demoiselle reprit connaissance, grâce au temps, plutôt qu'aux soins dont elle avait été l'objet, non que ces soins n'eussent été empressés, bien au contraire. Et, le soir venu, tout semblait être si bien rentré dans l'ordre que M. Ankers put pousser un *enfin !* triomphant. Ses deux nièces étaient pourvues !...

Tout fut bientôt réglé ; les deux noces auraient lieu en même temps. Les fiancés arrivaient chaque jour ; mais chaque jour Dorothée s'abstenait de

descendre au salon; elle était un peu souffrante et se faisait excuser en termes polis. Hélène n'avait garde de manquer, elle, de se trouver auprès de Delericourt.. Oh! charme puissant de l'amour qui ferme les esprits pour laisser parler les cœurs avec puissance, tu opérais sur le beau jeune homme! Et combien le gracieux couple avait de bonheur à se trouver des heures entières côte à côte sans rien dire; et, après avoir manqué cette longue occasion de se communiquer tout ce qu'ils éprouvaient, comme les jeunes gens désiraient ardemment le moment passé, de le voir reparaître, pour n'en pas profiter davantage! C'est qu'en vérité il n'y a point dans la langue humaine de mots assez puissants pour exprimer alors ce qui se passe en nous...

Avec l'odeur des lilas, que la brise du printemps répandait dans l'air, quelque chose de jeune et de réjouissant embaumait la maison du Veerkade. Jolie saison des fleurs et des amours, que n'êtes-vous éternelle!

Le brave Steen se mettait, trois fois sur quatre, inutilement en frais de soins et de bouquets: le plus galant des prétendus, s'il n'en était le plus beau ou le moins âgé, que de boîtes de confitures,

de dragées, que de sacs de bonbons il apporta durant quatre fois trente jours, sans qu'on eût l'air de lui en savoir gré! Toujours est-il que, quand Dorothée descendait au salon, il semblait que la vue de sa sœur et de Delericourt lui causât des tremblements et des vertiges. Elle leur tournait le dos impatiemment, et cependant tout en ayant l'air d'écouter Steen, lui débitant quelque compliment éventé, c'était vers ce petit coin où la jeunesse s'était réfugiée qu'elle tendait l'oreille.

Elle avait beaucoup maigri. Un soir, on la vit apparaître avec un bonnet de sa tante, affublée comme une petite vieille. Elle était de bonne humeur. On rit, elle rit, et comme on lui demandait le mot de l'énigme : C'est de mon âge, dit-elle simplement. Il faut des époux assortis.

Cette petite scène avait jeté un peu de gaieté dans la maison. Allons, Dorothée commençait à se transformer... Tout irait bien.

Un autre soir, on évoqua le passé. Quelqu'un prononça le nom de Malvoisin : elle blêmit, et ses traits se couvrirent d'une expression étrange ; elle regarda sa sœur, Delericourt, et de grosses larmes jaillirent de ses yeux, malgré elle.

Si l'on parlait d'Alida: Elle est bien heureuse,

elle ! se bornait-elle à dire, elle ne souffre plus.

Il faut savoir qu'elle s'était emparée depuis longtemps de quelques petits objets qu'Alida avait abandonnés dans sa fuite. Ils ne la quittaient plus ; il y avait surtout un petit médaillon, joli ouvrage d'orfèvrerie, mais sans bien grande valeur. On la trouvait parfois dans sa chambre agenouillée, comme en extase, et portant ce médaillon avec ivresse à ses lèvres. Mais si elle était surprise ainsi, elle se levait bien vite, confuse.

Le moment du double mariage approchait ; les bans furent publiés, les témoins choisis, les corbeilles achetées, les lettres de faire-part apprêtées... Que d'affaires, que de besogne pour mevrouw Ankers Van Sevenpondecker, et comme elle sut mettre tous ses domestiques sur les dents. Laissons luire ce grand jour ; laissons le ciel bénir cette double union, joignons nos vœux de félicité et de bonheur à tous ceux que l'on vient exprimer, laissons la ville de La Haye tout entière se placer, curieuse, sur le passage des deux noces allant à l'église, à l'hôtel de ville. M. Ankers, Mme Ankers sont superbes et rayonnants ; Lena, toute fière, a les yeux brillants comme des escarboucles sous son voile de dentelle ; Delericourt

rit, joyeux et ému, content, fier, lui aussi, mais de sa future, de sa femme surtout. Le docteur Craesbéek qui, en sa qualité de témoin, veut entrer le premier dans toutes les voitures, manque de rester à la porte du Veerkade, oublié et tout agité.

M. Steen? Il est d'une tenue irréprochable, avec une brochette à laquelle se balancent l'ordre du Lion néerlandais et deux ou trois autres petites croix très jolies. Mais quelle est donc, au fond d'une voiture, cette masse blanche, si couverte de voiles, si raide, si immobile en partant et encore si immobile au retour, qu'on dirait un cadavre dans son linceul?. . . . .

Malvoisin n'habitait plus La Haye. Depuis le retour de la belle saison, il était allé séjourner à la campagne, dans cet adorable pays de Haarlem, vraie pépinière où l'Europe entière vient se fleurir... Il montait à cheval; il allait en visite chez les horticulteurs, faisait des efforts pour partager leur passion, courait à la ville, revenait, lisait un peu et, finalement, s'ennuyait d'une façon mortelle...

Un dimanche, la Hollande était ce jour-là sous le ciel le plus serein qu'on lui eût vu depuis de

longues années, Malvoisin, au lieu de diriger ses pas vers les bois et les prairies, alla à Haarlem même. Il était sur la place devant la grande église, dont les portes ouvertes laissaient venir à lui les magnifiques accords de l'orgue : le service divin touchait à sa fin ; bientôt les fidèles sortirent du temple en groupes serrés. Déjà une grande quantité de monde, dames en toilettes voyantes et prétentieuses, jolies filles, jolies paysannes en bonnets blancs, en jaquette claire, coquettes et agaçantes, quand soudain Malvoisin eut comme un éblouissement; il se frotta les yeux ; il les porta sur la grande tour, sur la place, à droite, à gauche, pour s'assurer que son regard conservait la même lucidité ; puis, il le dirigea de nouveau vers le portail, béant, tout sombre au milieu de son encadrement de pierres blanches, baignées de lumière. Cette fois, il n'en pouvait douter, ou bien il aurait fallu un prodige, un fait sans précédent, là, devant lui, venait bien de lui apparaître, et s'approchait lentement, au bras d'une vieille dame, elle, Alida, Alida en personne, toujours la même, toujours belle, plus belle même qu'autrefois.

Comme elle passait à deux pas de lui et qu'il la

regardait avec des yeux ébahis, stupéfaits, celle qu'il croyait perdue à tout jamais et qu'il retrouvait ainsi, d'une façon si miraculeuse, eut un mouvement involontaire, presque imperceptible, mais qui ne put échapper à Malvoisin; celui-ci se crut confirmé dans sa pensée et, mettant le chapeau à la main, heureux et empressé, il courut la saluer...

« Vous, Mlle Alida! » s'écria-t-il.

Mais la demoiselle parut si surprise, si étonnée, et lui rendit son salut d'un air si cérémonieux et avec un sourire si naturel, qu'il s'arrêta court et la laissa passer, tandis que la vieille dame demandait : « Qu'y a-t-il, ma chère Élise?... »

Ce nom d'Élise, cet étonnement, ce ton le dérouterent.

« J'aurais juré que c'était elle; quelle prodigieuse ressemblance!... Et là encore en la voyant marcher... »

Une voiture armoriée, un superbe landau, approchait en ce moment; un valet de pied s'élança à terre, ouvrit la portière, baissa le marchepied et les deux femmes entrèrent dans la voiture qui partit au grand trot, laissant Malvoisin pétrifié, sans que sa belle inconnue se fût

retournée et eût fait mine de se soucier de lui.

Il resta toute cette journée errant dans les rues ; il n'avait qu'imparfaitement vu les armes peintes sur le landau; la livrée était simple, point de cocarde. Il eut beau s'informer, on ne reconnaissait personne aux signalements qu'il donnait des deux dames; et quant aux valets, aux chevaux et à la voiture, on citait dix maisons de la ville qui en avaient de pareils.

Il commençait à croire qu'il avait été sous l'empire d'une hallucination et allait quitter Haarlem pour rejoindre le château de son parent. Il venait de monter à cheval et s'en allait au pas, regardant partout autour de lui avec un reste d'espoir. Un brigadier de hussards passait à vingt-cinq pas, une cravache sous le bras. Pas de doute possible, c'était Frédéric ; il ne se pouvait pas que deux fois en un jour il eût des visions aussi exactes, à moins qu'il ne fût devenu fou Il pensait ainsi en poussant son cheval vers le militaire, l'appelant par son nom, mais loin de s'arrêter à cet appel, celui-ci pressa le pas et disparut dans une petite allée où le bruit de ses éperons résonnait encore, quand Malvoisin, après avoir mis pied à terre, allait l'y suivre. Mais le suivre avec

un cheval, dans une maison, personne n'étant là pour lui tenir sa bête ! Il attendit.

Seulement, quand il fut à même de se mettre sur les traces du hussard, un certain temps s'était écoulé. Au bout de l'allée était une petite cour, et dans la cour il y avait deux portes. Il frappa à chacune d'elles, et à chacune d'elles on lui répondit qu'il n'y était venu ni hussard, ni militaire quelconque; qu'il y avait à l'angle du mur une sortie dans une rue voisine, et que, si quelqu'un était entré, c'est par là que ce quelqu'un serait sorti. Et, en effet, les choses avaient dû se passer ainsi.

Il eut beau, le lendemain, revenir à Haarlem, arpenter les rues dans tous les sens, rester des heures entières sur la grande place, jusqu'à oublier le boire et le manger. Peines inutiles. Plus d'Alida, plus de Frédéric.

« Je suis bien bon, dit-il, enfin : j'ai l'esprit renversé par cette vision, et il n'y a pas plus de probabilité que Frédéric soit ici qu'Alida, hélas! soit encore en vie. »

A ce moment, il vit deux ou trois hussards, en bonnet de police, des conscrits, tout raides dans leurs charivaris. Il eut beau leur parler du

brigadier Frédéric Van Sterblein, ils n'avaient jamais entendu ce nom, ni connu de brigadier semblable à celui qu'on leur dépeignait.

Malvoisin remonta à cheval, partit au triple galop, furieux de sa bêtise, déçu dans son espoir. Mais comme le soir la même idée le poursuivait avec persistance et qu'il revenait à la conviction d'avoir vu et bien vu la personne aimée et son frère, et que cela le jetait dans une grande agitation, il fut obligé de se mettre au lit. Il se persuada qu'il avait la fièvre depuis la veille et le délire...

Cependant, au Veerkade, il y avait noce et festin. Mme Steen, toujours pâle et glacée, semblait étrangère à tout ce qui se passait. Elle s'était laissé habiller, mettre en voiture, avait répondu d'une voix éteinte, mais d'une manière affirmative devant l'officier de l'État civil ; on avait vu s'agiter son corps sous l'épaisseur de son voile, comme prise de frissons; puis, elle s'était mise à table, les traits décomposés, les yeux abattus, presque hagards... On finit par s'inquiéter, et alors seulement, elle se plaignit, pour la première fois, et demanda, presque humble et soumise, la permission d'aller prendre quelque

repos. Tout le monde s'empressa autour d'elle. Il n'y avait pas de doute possible, elle était réellement et sérieusement souffrante.

Steen la suivit inquiet et malheureux : « Excusez-moi, monsieur, dit-elle, sans hauteur, presque avec humilité... Demain, je serai mieux... L'émotion, je crois, m'a fortement fatiguée et la tête me fait bien mal. » Deux fois, elle faiblit pendant qu'on la déshabillait. Le pauvre référendaire passa sa première nuit de noces au chevet du lit de sa femme malade, bien malade...

Et le médecin hocha la tête et ne dit autre chose que ceci : « Je reviendrai à ma première visite ; » il était deux heures du matin. A la suite de sa première visite, il annonça qu'il reviendrait dans la journée, et comme Steen l'interrogeait et lui demandait ce qu'il en était, il haussa légèrement les épaules comme un homme qui ne sait que répondre.

« Vous ne devez pas rester ici... s'il s'agit de la maladie que je pense... il est prudent de ne pas s'exposer à la contagion... »

Heureusement, Delericourt et Lena étaient partis pour la Belgique et de de là pour la France, pour Paris, comme il est d'usage. Mme Ankers

était là aussi dans la chambre encore à moitié en grande toilette, et c'est elle qu'il aurait fallu voir anxieuse, triste et contrariée !

Vraiment, vraiment, la pauvre maison du Veerkade n'avait pas de chance depuis un certain temps ; à l'heure où l'on croyait y voir revenir la tranquillité et la quiétude, c'était la maladie qui se présentait.

Que dire encore ?... Les choses vont ainsi, et il ne dépend pas de nous, ni de vous, ni de personne de les changer. L'orgueilleuse, un peu trop orgueilleuse, mais belle Dorothée, la Doortje des premiers jours de son arrivée, était menacée de se voir défigurée, enlaidie à tout jamais. Le médecin le savait bien, mais n'en disait rien à Steen, qui restait là des heures entières, immobile, comme hébété... Ankers quittait rarement le rez-de chaussée ; il perçait force pipes et, s'il avait été égoïste ou simplement amoureux de son repos, fût-ce aux dépens du repos de tout le monde, on aurait pu le croire heureux de ce qui arrivait, tant il reprenait bonne mine depuis quelque temps.

La huisvrouw ne le grondait presque plus ; elle était sans cesse occupée de Doortje ; elle perdait

de sa rotondité et de ses belles roses que la santé avait de tout temps fait épanouir sur ses deux bonnes petites joues... Hein, par recommandation du médecin, avait été éloigné de la maison, et la femme de chambre, aussitôt qu'elle sut de quel mal on disait atteinte Mlle Dorothée, tout à coup rappelée prétenduement par sa mère à l'agonie, planta là Mme Ankers et tous les siens...

. Tel est le monde, chacun y soigne un peu pour soi.

Enfin, ces tristes jours de douleur, ces plus tristes nuits d'insomnie touchèrent à leur terme. Celle pour qui on avait tremblé était sauvée; elle reviendrait à la santé.

Un matin, qu'elle se sentait beaucoup mieux, elle demanda une glace : elle voulait se voir. Aussitôt qu'elle s'aperçut sous le masque dont la variole l'avait couverte — car c'était là son mal, et pas un autre, — elle poussa un cri déchirant, jeta le miroir qui se brisa, et se mit à pleurer, à chaudes larmes, sa beauté et sa jeunesse perdues.... Steen lui persuadait qu'elle était mieux qu'autrefois ; qu'il l'aimerait tout autant...

Tout son passé venait de lui apparaître, en un instant : elle se rappelait ses jeunes années, et le

soin qu'elle mettait, même étant encore toute petite, à vouloir être belle ; elle voyait encore ses bras ronds et blancs, ses joues fraîches et vermeilles, sa lèvre rouge qu'elle mordait parfois pour lui donner un incarnat plus vif, et ses yeux qui brillaient d'un air si malicieux quand elle se regardait et qu'elle voulait prendre cet air-là (elle ne les avait jamais vus farouches et méchants !)... Elle pensa, en ce moment aussi, à son ancienne gouvernante et il lui passa dans l'esprit je ne sais quoi d'infernal dont elle se défendit et se repentit presque aussitôt avec sincérité ; c'est qu'elle aussi, elle la belle Alida, aurait pu être atteinte de cette façon horrible ; et elle conclut en se laissant tomber sur son oreiller, toute baignée de larmes : « A quoi nous sert d'être si vaines de nos vingt ans et de notre beauté !... Steen pour mari... »

A ce moment même, dans l'escalier, s'entendit un bruit de voix, et au milieu des voix, il en était une qui fit dresser l'oreille à Dorothée ; et on montait d'une façon précipitée, et par la porte qu'on avait ouverte, une jeune femme se précipita, tomba à genoux près du lit, éplorée, et prenant la main de la malade, la couvrit de baisers ardents...

Dorothée s'était soulevée, effrayée, stupé-

faite;... mais dès qu'elle eut conscience de la réalité, elle se cacha le visage sous ses draps, en criant : « Vous, vous!... non, non! » et elle regardait cette arrivée inopinée comme une vengeance du ciel...

« Allons! pauvre cœur, tu souffres, mais tu t'épures et tu te renouvelles par cette épreuve. Vois comme ta poitrine se soulève, comme tes pleurs coulent avec abondance sans que tu songes à les retenir, à les refouler au fond de toi-même et à te faire un masque hypocrite. Puis! écoute ces paroles si tendres, goûte ces caresses que te prodigue celle que tu as offensée et haïe autrefois. Y a-t-il encore quelque fiel dans ton âme, qu'il s'épuise aujourd'hui pour jamais. Le malheur tient bien quand il tient quelqu'un dans ses serres, surtout si ce quelqu'un s'impatiente et veut fuir avec colère. Bien, la fierté est une belle chose... mais comprise comme elle doit l'être, sans ostentation, sans rancune; c'est une barrière, mais non une lourde porte, toute hérissée de clous qu'on jette au nez de tout venant. On parlemente gracieusement et avec fermeté, sans céder; mais on ne tire point de coups de fusil quand même. Elle est bien là, elle, l'insultée d'au-

trefois, elle est à genoux, navrée de te voir si changée et si triste !... Un bon mouvement, vite dans ses bras et tu verras qu'il n'y a pas que la beauté qui donne des joies sur la terre... l'amour pur, avec ses élans de générosité et de sacrifice.
— Bravo, te voilà deux fois sauvée ! »

C'était une voix discrète qui parlait ainsi à l'oreille de Dorothée, et si doucement, si doucement qu'il n'y eut qu'elle qui pût l'entendre.

Que de baisers s'échangèrent entre les deux femmes et comme le pardon fut accordé sans restrictions !

Puisque vous voulez tout savoir par ses détails, Alida partit avec Frédéric pour les Indes, un mois plus tard ; mais elle était venue chaque jour auprès de Dorothée qui se sentait tout à fait revivre. Pourquoi elle avait fait courir le bruit de sa mort ? Parce qu'elle ne voulait point survivre aux affronts qu'elle avait subis, et qu'elle ne prétendait point que Malvoisin la retrouvât et lui reparlât jamais. Elle n'était donc pas non plus sans défauts ; elle pensait ainsi parce qu'elle était pauvre et qu'elle ne voulait pas que l'amour de Malvoisin, qui était riche, eût l'air d'être

agréé par calcul... Vous savez si déjà ces manies avaient valu à elle et à son frère des ennuis nombreux et pénibles. Excès de susceptibilité. Il y a des gens ainsi : ridicules pour vouloir être trop raisonnables. Certes, il vaut mieux ne donner dans aucun travers; mais sous prétexte de bon sens n'accepter que ce qui peut convenir le mieux à notre repos et à notre tranquillité, est d'une humanité si facile et si indolente que je préfère cette pointe d'irascibilité au bout de chaque caractère et je pense humblement que si, tout en défendant avec énergie et un peu de vivacité ses propres droits, on respectait au même point les droits d'autrui, nous verrions bien changer la face des choses.

D'ailleurs, Malvoisin rejoindra un jour la jeune fille et la trouvera plus clémente.

Delericourt fut un mari satisfait. Sa femme, une charmante femme du monde, où elle continua d'avoir tous les succès. Mais Dieu ne voulut pas qu'elle fût mère.

Le grave M. Steen devint plus grave. Sa compagne accomplissait avec régularité ses fonctions d'épouse; nul reproche à lui faire. Mais dans sa vie, si ce n'est à certains sourds frémissements

qui passaient presque aussitôt sans laisser de trace, on n'apercevait plus ce feu dont elle était autrefois possédée. Elle avait tout éteint sous la cendre du sacrifice. Dans son âme et conscience, elle marchait ici-bas au martyre, et le seul sourire qui vînt encore contracter sa lèvre, par instants, portait la marque de ce sentiment-là.

M. et Mme Ankers Van Sevenpondecker vécurent assez vieux. Ce qui était étonnant de la part de Mevrouw Prétonille, toujours active, en ébullition, toujours en mouvement. Calme, impassible, compassé, ennemi des émotions fut et resta toujours l'homme d'affaires du Veerkade.

Doktor Craesbéek ne changea pas, ni d'âge, ni de manières. Pendant les quatre-vingt-dix ans qu'il foula plus ou moins de ses pieds le sol de la Hollande, dont il était une gloire, une illustration, on eût dit qu'ils avaient, lui et ses idées, toujours porté perruque...

Non, Hein ne conserva pas éternellement sa petite livrée à la hussarde et son chapeau à cocarde de cuir. Il grandit et se fortifia, et un beau jour, il devint possesseur d'une femme et d'une *slijterij*, ce qui est pour un domestique la retraite la plus enviée. Il eut des rentes au grand livre et

devint électeur, mais de tous le plus hypocrite, assurément.

Et maintenant que, sauf deux ou trois exceptions, vous savez ce qu'est devenu tout ce petit monde où nous avons vécu pendant un certain nombre d'heures, qu'il soit permis à l'auteur d'aller employer pour quelque chose de mieux, il l'espère, son encre et sa plume.

AUTRE CONTE

FAAS SCHONCK

I

Si la barre de fer, qui servait de rampe à l'escalier extérieur, perdait tout à coup, vers son extrémité, le ton violacé que la rouille et le temps y avaient imprimé, et si elle brillait presque comme le pommeau d'acier d'une brette du dernier siècle, c'est la main de Faas Schonck qui en était cause. Il aurait fallu voir avec quelle vivacité cette main saisissait la bienheureuse rampe, chaque jour, au même endroit, à l'heure où Faas Schonck rentrait de la besogne. Il s'élançait alors

au delà des quatre marches de pierre et gagnait les degrés de chêne du lourd et massif escalier intérieur ! Il montait, l'œil brillant, le sourire sur les lèvres et l'allégresse dans le cœur. Mais ce qui était le plus curieux, c'était sa façon de tourner la clef, de pousser la porte, de montrer sa tête par l'entre-bâillement et de dire invariablement sur le même ton nasillard, comme s'il l'eût fait exprès :

« Qui est-ce qui accourt embrasser sa petite femme chérie ? Qui est-ce qui vient la retrouver pour ne plus la quitter jusqu'à demain ?

— C'est ce polisson de Faas, j'imagine, répliquait une voix douce. »

Et aussitôt une femme, jeune, gentille, au teint un peu pâlot, aux formes un peu grêles, aux allures un peu lentes, se levait, déposait le linge qu'elle était occupée à coudre, et venait au devant de Faas Schonck, qui la dédommageait de sa peine en lui couvrant les lèvres et le front de quelques baisers retentissants, et qui l'appelait sa Kaatje chérie, ou sa toute tendre Ka.

Depuis quelque temps, toutefois, une circonstance des plus importantes avait nécessité une modification à cette petite scène journalière. Ka

ne déposait plus ce qu'elle était en train de coudre, car elle ne cousait plus aussi souvent : elle avait, Dieu merci! bien autre chose à faire. Elle se levait, mais les bras occupés; un joli bébé tout rose, qui, par l'effet du contraste, semblait rendre sa mère plus blanche, y dormait emmailloté, ou s'y laissait bercer, attaché gloutonnement, et l'œil grand ouvert, à un sein qui ne se lassait pas d'être à sa disposition.

D'où il résulte que Faas, à partir du moment où il entre-bâillait la porte, demandait maintenant qui venait embrasser et sa Ka et son Lukas.

Puis Lukas passait des mains de Ka dans les mains de Faas; et Faas se mettait tout aussitôt à arpenter la chambre, serrant Lukas sur son cœur, chantant, sautant, souriant, lui faisant mille questions. Puis, si Lukas, qui semblait avoir de bonnes raisons pour rester où il était d'abord, pleurait de chagrin ou criait de dépit, Faas s'ingéniait à le retenir, à le consoler, jaloux de l'avoir à lui et de mériter la préférence.

Faas, alors seulement préoccupé de son fils, ne s'apercevait pas que sa femme avait l'air abattu, et restait sur sa chaise, les bras sur ses genoux, comme quelqu'un qui succombe à la las-

situde. Il ne voyait pas cela; car s'il regardait sa Ka, elle lui souriait d'une façon si tendre, si aimante, qu'il en était tout réjoui. Bientôt, d'ailleurs, elle se levait, toujours traînant son pas, comme elle traînait sa parole, ce qui était dans son tempérament et dans ses habitudes, et elle se mettait à apprêter le dîner. Peu de chose, la plupart du temps : Faas n'était ni gourmand ni gourmet. Un bon plat d'orge perlée avec de la mélasse, ou quelque poisson; les grands jours, un morceau de viande rôtie. Oh! ils ne connaissaient pas, sa femme et lui, ces mille bonnes choses qui couvrent la table des riches; ils ne les connaissaient pas.

La nappe levée, tout ayant été proprement servi, parce que la propreté est le fond de tout ménage hollandais, comme aussi le principe, selon Horace, les époux se mettaient à causer. De quoi?... Aujourd'hui, c'était de l'enfant, de ce cher Lukas, de ce diable de Lukas, qui en remontrerait à tout le monde. Naguère, c'était de ce rejeton impatiemment attendu; avant cela, c'était de leur amour à eux. Il n'y avait pas plus de deux ans qu'ils étaient mariés, quand Lukas était venu. Il en résultait qu'ils n'avaient pu s'en-

tretenir de ce qui les avait rapprochés et unis, pendant aussi longtemps qu'ils auraient l'occasion de s'occuper du nouvel objet de leur amour... ils l'espéraient du moins.

Mais ils ne restaient pas seuls : ils s'aimaient, ils étaient aimés aussi. Presque chaque soir, vers six ou sept heures, quand Kaatje avait repris l'enfant et que Faas avait tout rangé, placé la chandelle sur la table et à côté de la chandelle, sur un petit plateau de cuivre bien poli, une paire de mouchettes du même métal non moins bien poli, on entendait faire toc toc et on voyait la porte donner passage à une longue figure d'homme, si longue qu'elle touchait presque au chambranle supérieur, mais si maigre d'autre part, qu'il ne lui fallait pas pour entrer une bien large ouverture. Cette grande figure était coiffée d'une casquette en cuir vert, avec deux visières se rabattant et se relevant à volonté, devant et derrière; l'homme était vêtu d'une longue redingote, si longue et si adhérente qu'on eût dit un fourreau de parapluie. Il disait un bonsoir timide, grimaçait d'un air aimable, clignait de l'œil alternativement à droite vers Faàs, à gauche vers Kaatje, ou vice-versâ s'ils occupaient une autre

position eu égard à lui, et on l'accueillait par un : « Ah! bonsoir, Jan Clip », bien franc, bien réjoui.

Alors Jan Clip s'asseyait, reprenait confiance, faisait un instant l'éloge de Lukas, qu'il trouvait toujours grandi et fortifié depuis la veille; s'extasiait devant la fermeté de ses chairs, son air espiègle, sa mine éveillée, l'intelligence qui pétillait dans ses yeux : et pendant une demi-heure, on examinait Lukas sous toutes ses faces, on le laissait s'ébattre, le maillot défait, et lancer dans l'espace de terribles coups de pied bien intentionnés, qu'on était si heureux de recevoir au passage...

Puis, vers huit heures, un autre toc toc retentissait et, cette fois, donnant à son ouverture un angle qui comptait un certain nombre de degrés de plus, la porte laissait entrer deux femmes, l'une assez corpulente, une forte femme, l'autre, petite et exiguë, mais en tout si semblable dans sa manière de s'habiller, de se coiffer, de se tenir, de marcher, de parler, qu'on l'eût crue l'ombre diminuée et l'écho affaibli de la première. Elles se présentaient la tête en avant, se suivant de près, s'approchaient, disaient bonsoir, avaient un petit rire complaisant, donnaient un baiser à

Lukas, tout cela de la même façon, avec les mêmes gestes et presque en même temps. Il n'y avait de différence que dans ce fait, que l'une tenait à la main une bouilloire et que l'autre tenait un chandelier. Et, invariablement, chaque jour c'était :

« Voisins, nous vous demandons de l'eau chaude, mais...

— Nous vous apportons le luminaire, ajoutait tout aussitôt l'ombre ou l'écho.

Et toutes deux déposaient, qui sa bouilloire sur le feu, qui sa chandelle sur la table, s'asseyaient simultanément côte à côte, la petite toujours un peu en arrière de la forte.

Pendant un quart d'heure, c'était de nouveau Lukas qui fournissait le thème de la conversation, et les deux femmes, dont l'une avait nom Juultje, et l'autre Mijntje, reçommençaient la série des éloges, des exclamations, levant en même temps les bras, se renversant sur leurs chaises, se frappant les genoux, se pâmant d'aise, toujours de la même manière, la seconde observant et suivant en tout l'exemple de la première.

« Cher et bien aimé Lukas !

— Oui, cher et bien aimé Lukas !

— Mais, voyez donc, comme il me sourit. Bon Dieu ! il me reconnaît. »

Cet exercice terminé, Juultje, tout aussitôt imitée par Mijntje, plongeait sa main tout au fond d'une grande poche et en tirait un tricot quelconque. Et alors, les aiguilles de s'escrimer et les doigts de nos deux jeunes tricoteuses, doigts de vieilles filles ayant une couleur mate, la couleur de la moiteur, si l'on peut dire, de se mêler au jeu des aiguilles. Et il était certain que si Juultje s'arrêtait et poussait une aiguille dans sa chevelure pour l'y reprendre, quand elle serait devenue nécessaire, Mijntje l'imitait sans tarder d'un dixième de seconde. C'était merveilleux.

Alors venait le thé, pour lequel les deux filles fournissaient libéralement l'eau ; tout le monde buvait avec délice, parce qu'il n'y a qu'un pays au monde où l'on sache faire le thé et où l'on en apprécie la saveur, et que ce pays est la Hollande.

Cependant, un nuage bleu s'est élevé dans la chambre. Deux fourneaux de pipe ont été tenus en activité par deux fumeurs intrépides, Clip et Faas. Déjà une ou deux fois Kaatje a fait entendre

une petite toux; on s'aperçoit tout à coup que la fumée du tabac pourrait bien en être la cause, et tout le monde se met à la chasser vers la porte; Jean Clip a vidé sa cendre dans le poêle, Juultje et Mijntje ont repris leur bougeoir et leur bouilloire, on s'est souhaité une bonne nuit, on est sorti comme on est entré. Faas demande à sa petite femme si elle va mieux; la petite femme répond que ce n'est rien, qu'elle n'y pense plus; et elle, lui et Lukas, vont se coucher et dorment en paix.... si M. Lukas, le gaillard, qui parfois veut en faire à sa tête, le leur permet, et ne s'avise pas, on ne saurait dire pourquoi la plupart du temps, de crier comme s'il n'y avait pas un être sur la terre plus à plaindre, plus souffrant et plus malheureux que lui... Ce qui oblige Faas, mais plus fréquemment Kaatje à se lever, à se promener, pieds nus, la poitrine découverte dans la chambre. Et les nuits sont déjà bien froides... Oh ! les sublimes imprudentes que les mères !

II

Sachez que Fass Schonck demeurait à La Haye, presqu'à l'angle du Kalvermarkt et du Nieumarkt actuel. Il avait pour vis-à-vis l'hôtel du maréchal de Turenne et, entre cet hôtel et sa maison, un bout de canal, que surmontait, vers l'angle de la Houtstraat, un bout de pont en pierre, à dos d'âne. Le canal, le pont et l'hôtel ont disparu depuis... C'était en 1828, pas d'hier, dès lors.

Bien qu'habitant la Hollande et surtout La Haye, bien qu'ayant pour femme une compatriote de Jean Steen, de Metsu, de Wilhem Mieris, qui sont bien de ce pays-là et pas d'un autre, tout le monde l'affirme; bien qu'étant sujet du roi des Pays-Bas dont le sceptre s'étendait à la fois sur la Hollande et sur ce qui constitue maintenant la Belgique,

Faas Schonck avait le faible de tenir, dans son for intérieur, contre les Néerlandais du nord, avec les Néerlandais du Sud, qui à cette époque n'étaient pas du tout bien disposés envers les premiers. La préférence de Faas ne vous paraîtra plus difficile à expliquer, quand vous saurez que Bruxelles lui avait donné le jour. On l'avait appelé d'abord le *Brusselaar* tout court, puis on le traita de *domme Brusselaar*, puis de *verdoemde Brusselaar*, ou Bruxellois maudit, chaque épithète marquant une recrudescence d'animosité chez les deux peuples que divisait la politique de Guillaume Ier

La maison de Schonck comptait, au nombre de ses locataires : *primo*, un maître de danse qui, du matin au soir, sa *pochette* à la main, battant la mesure du pied, s'accompagnant de la voix, apprenait aux jeunes gens et aux jeunes filles de la ville le maintien et les figures chorégraphiques qui constituent le fond de l'éducation des gens du monde. *Secondo*, un personnage mystérieux, bel homme, bien frisé, portant une moustache soigneusement cirée, des bottes à éperons, et des habits ainsi qu'un chapeau si fréquemment et depuis si longtemps brossés qu'ils avaient acquis

une sorte de vernis ou de luisant étrange. Il sortait le matin, rentrait fort tard, et il n'était âme dans le voisinage qui sût ou son métier ou ses ressources, *Tertio*, une famille composée d'un père paralysé, couché dans son fauteuil, geignant, grondant toute la journée ; d'une femme qui faisait elle-même son ménage, et d'enfants au nombre de cinq ou de six, dont l'aîné avait neuf ans, et le dernier deux ans à peine, et qui étaient bien les plus grands tapageurs, les plus grands bandits que la Hollande, y compris ses possessions d'outre-mer, eût jamais renfermés. *Quarto*, les deux voisines que nous avons rencontrées chez Faas Schonck. *Quinto*, Faas Schonck et les siens. *Sexto*, Jean Clip.

Jean Clip habitait une mansarde sous les combles; les deux voisines et notre ami Faas avaient une grande chambre au second. Le premier étage était occupé par le paralytique et sa désagréable famille. Au rez-de-chaussée, demeuraient le mystérieux personnage et le maître d'entrechats.

Le second étage et la mansarde frayaient seuls ensemble. Au-dessous, on se trouvait trop au dessus de ces gens.

Faas Schonck était huissier-messager à la secrétairie d'État — oh! rien de plus. — Et comme tel, il avait suivi la cour et les ministères, successivement pendant deux ans dans chacune des deux capitales des Pays-Bas. C'est à La Haye qu'il s'était marié; il avait conduit sa chère Ka à Bruxelles pendant le temps exigé, et, il faut le dire, sa chère Ka avait vu venir avec impatience et bonheur le moment où, grâce aux ministères et à la cour, elle avait pu rentrer dans son pays bien-aimé...

Tout alla bien d'abord lors de ce retour. Ka donna le jour à son cher Lukas et Faas oublia le reste de l'univers, qui ne lui était plus rien auprès des deux êtres qu'il avait à aimer et à nourrir.

Mais déjà sa qualité de Flamand lui avait valu quelques ennuis. D'instinct, il se révoltait contre les attaques dont ses compatriotes étaient l'objet, surtout dans le milieu semi-officiel où son emploi le forçait à vivre. On avait d'excellents motifs pour ne pas apprécier les choses du même œil en deçà et au delà du Moerdijk, et franchement on avait tort d'en vouloir à Faas d'être attaché à sa patrie native, comme Faas avait tort de s'étonner que

les Néerlandais ne fussent pas de son avis. Au demeurant, il était si bon enfant, que même la politique ne l'aurait brouillé avec personne, et, malgré tout, la politique le passionna; je veux dire que l'idée du pays le poursuivit avec obstination et que peu à peu il se sentit pris du désir, du besoin impérieux, de revoir les lieux qui l'avaient vu naître et de se mettre du côté de ceux qui voulaient les défendre...

Quand sa chère Kaatje était à Bruxelles, et qu'elle songeait à La Haye, elle revoyait dans son imagination les rues tranquilles et propres, elle entendait cette langue caressante et douce qu'on lui avait parlée dans son enfance et qui lui semblait une musique lointaine, dont le souvenir seul lui restait encore... Elle se rappelait mille scènes dont elle ne trouvait plus d'équivalent nulle part, et qui avaient impressionné sa jeunesse. Tantôt, elle parcourait les quais à l'heure où les boutiques s'éclairent, où les fenêtres des marchands fourmillent d'objets de toute nature qu'elle y avait toujours vus et qu'elle aurait tant voulu revoir. Il lui venait à la bouche le goût de ce brouet hollandais qu'on nomme *rogge brood*, et elle eût donné le petit doigt de sa main gauche

pour pouvoir en manger un morceau, le pain fût-il vieux et le morceau petit. Puis c'étaient les cris, les bruits, les habitudes, les fêtes locales, dont le souvenir lui traversait tout à coup l'esprit : les nuits de Noël et de nouvel an, quand les boucheries allument d'innombrables chandelles et s'ornent de fleurs et de verdure..... quand les mères régalent les enfants de bonbons délicats, tels que massepains et *koekjes* de toutes espèces ; de ceux surtout que l'on couvre d'un feuillet d'or battu, étincelants à l'œil, exquis sous la dent et que l'on ne trouve nulle part qu'en Hollande... Puis, c'était l'odeur de la tourbe, cette odeur qui fait partie de l'atmosphère du pays, qu'il lui tardait de sentir... Oh ! si le moindre vent d'ouest, rapide, faisait courir les nuages au ciel, si la fumée rabattue de quelque foyer lui venait aux narines, comme il lui semblait tout à coup voir les nuages de là-bas, comme elle aspirait l'air qui était l'air de là-bas, et comme tout son être palpitait ! Alors, alors, elle aurait voulu avoir des ailes et regagner instantanément la terre natale.

Aussi, quand elle avait mis le pied sur le bateau qui, à la fin de 1827, l'avait ramenée à La

Haye avec son cher Faas, et que les premières brises de la mer, ces brises si connues à la Hollande, lui avaient caressé le visage, elle s'était jetée au cou de son mari, pleurant et riant tour à tour comme une folle.

Eh bien! c'était maintenant au tour de Faas Schonck à connaître ces tourments, à ne rêver plus que de la Belgique et de Bruxelles; il avait soif de s'y retrouver de nouveau... Lui aussi voyait passer devant ses yeux des choses qu'il aimait soudain, il n'aurait su dire pourquoi, et qu'il eût voulu ressaisir et posséder encore. Ah! qu'il eût été heureux si tout à coup avait retenti à ses oreilles le langage plus rude, plus simple, plus positif des gens de Bruxelles : le milieu dans lequel il vivait maintenant lui semblait trop propret, trop coquet, trop vernis, trop lavé, trop poncé... Plus de relief et quelque chose de plus mâle, de plus énergique, de plus vivant lui était nécessaire. Il se rappelait les promenades à la campagne, les stations à l'estaminet, le dimanche, quand la chaleur était grande et qu'il faisait si bon de s'asseoir sous les tonnelles en fleur et de boire, pour se rafraîchir, ou le faro aux reflets d'or bronzé et à l'écume blanche, ou la

Louvain, pâle et pétillante, ou la Péterman mousseuse et sucrée. Comme il aurait porté avec délices à ses lèvres l'une des bières de son pays !... Et le caquet des femmes se mariant aux grincements de quelque harpe et aux flonflons de quelque violon grincheux et criard... Oui, tout cela lui paraissait le bonheur, et en pensée il y tendait les bras avec ivresse.

Et tout cela, du matin au soir, il n'entendait parler que de le détruire, de le saccager... Les esprits s'animaient... La révolte commençait à s'accentuer à Bruxelles et il fallait étouffer la révolte. Ajoutons que Faas Schonck avait encore son vieux père, quelques membres de sa famille, d'anciens compagnons d'enfance et des amis parmi ceux que l'on voulait frapper et punir, et il faut dire qu'il aurait voulu les protéger...

Telles étaient les préoccupation de Schonck, au moment où nous avons commencé ce récit. Il n'y paraissait guère toutefois, car Schonck se fût coupé la langue plutôt que d'en communiquer un mot à sa chère Ka... Une fois auprès d'elle, et Lukas entre ses bras, il ne pensait plus qu'à son Luka et à sa Ka.

III

Dès que, vers huit heures du matin, Schonck eut quitté sa demeure, le lendemain de la soirée dont nous avons cherché à donner une idée au premier chapitre de ce conte, et que Kaatje eut relavé et remis en place les tasses du déjeuner, puis passé la brosse et le torchon soigneusement sur tous les meubles de l'appartement, l'escalier avait crié sous un pas lourd et cependant circonspect. Jan Clip, coiffé de la même casquette, vêtu de sa longue redingote, dont il était permis de déterminer maintenant au grand jour la couleur d'un vert orangé et la forme antique, était entré discrètement, ou du moins il s'était montré sur le seuil après avoir poussé la porte. De là, boutonné jusqu'au menton, les manches relevées sur

les poignets en cornes menaçantes, la nuque enfoncée dans un collet retombant à la mode des anciens habits du temps de la république, il avait demandé, la bouche en cœur, son gros menton osseux en avant, les yeux clignotants, si mevrouw Schonck avait bien dormi, et si elle avait eu un nouvel accès de cette petite toux qu'il avait remarquée depuis longtemps et qui semblait l'inquiéter.

« Entrez, lui répondit Kaatje nonchalamment. Je me sens moins oppressée. . Mon Dieu ! que Faas surtout n'en sache rien... Quand il est ici, j'ai si grand'peur qu'il ne s'en aperçoive, que lorsque la poitrine me brûle et que je me sens obligée de tousser, je me retiens, ce qui me fait souffrir.. Le printemps fera passer tout cela...

— Vous devriez demander un médecin... C'est Lukas qui vous fatigue et vous ruine la santé... Il faudrait le sevrer, bien chère Mevrouw... Voulez-vous que j'aille chercher doktor Van Ness... Il est raisonnable et prudent... C'est en définitive pour Faas et pour Lukas que vous le ferez. »

Mais Kaatje souriait de son sourire un peu contraint, tendait sa main blanchè et petite à Clip, qui n'osait ni la prendre, ni avancer. Et comme

à ce moment Lukas s'éveillait dans son berceau et se mettait à crier de façon à témoigner qu'il avait, lui, des poumons solides, elle s'en alla le lever, tout en le consolant.

Les voisines Juultje et Mijntje avaient entendu parler. Elles vinrent à leur tour sur le palier, l'une suivant l'autre, et faisant successivement les mêmes minauderies, disant les mêmes paroles. Juultje trouvait que Lukas était un ange, et Mijntje s'empressa de le trouver un ange à son tour. Juultje croyait qu'une promenade, pendant les derniers beaux jours d'automme, aux rayons du soleil, serait favorable à la mère, et Mijntje fut aussitôt du même avis.

Mais déjà le maître de danse faisait entendre son crin-crin, et le bruit de son pied qui marquait la mesure montait jusqu'au deuxième étage, accompagné du bruit des glissades essayées par ses élèves. Au premier, le paralytique criait qu'on voulait le faire mourir, et sa femme ne cessait de rappeler à l'ordre ses cinq bandits d'enfants qui, au train qu'ils menaient, tentaient certainement de faire crouler la maison. La porte de la rue avait été fermée avec une certaine force et chacun avait pu voir le locataire, voisin du professeur de jetés-

battus, s'éloigner le chapeau sur l'oreille, râpé, mais faisant résonner les mollettes de ses éperons de cuivre, et plus fier, plus orgueilleux que s'il avait été quelque grand de la terre. Clip, Kaatje, Juultje et Mijntje ne songeaient à se plaindre ni du vacarme, ni des attitudes d'empereur du personnage aux grands airs : ils y étaient habitués.

Clip regagna ses hauteurs : il était fabricant de gaînes et d'écrins ; le temps était précieux pour lui ; il fallait qu'il ne boudât pas à la besogne, quand la besogne donnait, ce qui n'arrivait pas tous les jours, pour gagner au maximum un florin par journée.

Les voisines à leur tour se mirent à balayer leur chambre, à secouer leur paillasson, ayant chacune un balai et nettoyant sur les talons l'une de l'autre. Elles n'avaient qu'un seul paillasson, ce qui les obligeait à le battre toutes deux de compagnie.

Dès qu'elle fut seule, avec son fils, Kaatje l'endormit, le berça, le consola, l'allaita, descendit avec lui sur les bras, jusqu'au Gracht. C'était l'heure où les maraîchers arrivaient sur le petit batelet, tout comme ailleurs ils arrivent avec une

charrette. Ka acheta les provisions du jour, quelques légumes. Parfois quand, au Kalvermarkt, des bouchers en plein vent étalaient une viande un peu maigre, d'une couleur brune, peu appétissante en somme, elle prenait de quoi faire un pot-au-feu ou un rôti. Puis elle remonta, cousit, se traîna par la chambre, poussa de gros soupirs, bien profonds et attendit ainsi l'heure (cinq heures du soir), où son bon Faas faisait son éternelle entrée et son éternelle question. Mais cette heure-là lui était chère, car s'il était quelqu'un qu'elle aimait mieux encore qu'elle-même et que son Lukas, c'était son mari.

Cependant, au Binnenhof, où étaient les bureaux de la secrétairerie d'État, Faas, le plus obligeant des messagers, et par cela même le plus maltraité et le plus fréquemment employé, pensait à son chez-lui tout en remplissant d'eau les carafes ébréchées de MM. les référendaires et de leurs subordonnés, tout en allumant les poêles, en semant de sable un parquet rugueux et vieux, tout en répondant aux nombreux coups de sonnette de ses supérieurs et maîtres, tout en portant des portefeuilles, en introduisant des solliciteurs, tout en courant comme un Basque. Il

en était à l'époque du *domme Brusselaard* et bien près de celle du *verdoemde*... Les nouvelles du Brabant méridional étaient mauvaises ; l'esprit de résistance y allait croissant, et, bien que Faas se fût depuis un certain temps proposé de ne plus livrer sa pensée et de rester tout entier à son devoir, qu'il se montrât disposé à tout entendre et qu'il entendît tout sans desserrer les lèvres, c'était à qui l'attaquerait.

« Eh bien, « Monsieur le Flamand », il paraît que vous voulez en faire à votre tête ? lui demandait un jeune employé beaucoup plus fort au billard qu'aux affaires, et qui ne pouvait manquer de tourmenter un homme plus âgé, plus digne que lui, mais le seul inférieur qu'il eût dans l'administration.

— Si j'étais le roi, ajoutait un autre, j'aurais bien vite raison de tous ces drôles... J'en pendrais quelques-uns, je fusillerais le reste...

— Et je chasserais de mon service tous ces gueux de Belges, mécontents et hargneux...

— Oui, oui ! disait le chœur, dehors Faas le Bruxellois, dehors, à la porte, à la porte !... »

Et le malheureux Faas, douloureusement affecté, mais religieusement attaché à sa parole,

restait bouche close et continuait de trotter, d'introduire, d'accourir à l'appel des sonnettes que l'on faisait parfois carillonner toutes à la fois pour l'embarrasser et le tourmenter, ce qui n'était pas bien difficile.

Puis, il se surprenait à se dire, tout en sentant des larmes qui lui tombaient dans la gorge à l'étouffer : « Ah ! si je pouvais m'en aller d'ici !... »

Mais aussitôt l'idée de Ka et de Lukas, les deux chers êtres qu'il fallait nourrir, lui rendait son courage et son énergie. C'était pour eux qu'il subissait tout cela, et, mon Dieu ! il aurait la force de supporter bien plus...

Le cœur ainsi tourmenté, bouleversé, blessé, quand cinq heures sonnaient il quittait le Binnenhof, tout aussitôt, en courant. Il traversait le Plein de l'air d'un homme qui échappe à quelque supplice atroce et qui ne se retourne pas, de peur qu'on ne le voie et ne l'atteigne; du Pleen, il prenait la Houtstraat, traversait le pont à dos d'âne qui menait au Kalvermarkt : la route était d'ailleurs toute tracée... Il saisissait la rampe de fer, bondissait au haut du perron et, on sait le reste...

Des journées et des semaines s'écoulèrent ainsi. L'hiver était venu, et c'était bien l'hiver le plus rigoureux que l'on eût connu de longtemps. Il fallait voir Clip souffler dans ses doigts et descendre avec délices, se chauffer de temps en temps au petit poêle de ses voisins du second étage. Juultje et Mijntje ne sortaient plus sans mettre chacune un gros manteau de drap à capuchon, et si Juuljte grelottait, Mijntje ne se serait jamais permis de n'être pas tremblante de froid.

Il avait bien fallu, dans ce terrible hiver, sevrer aussi Lukas, bien qu'il n'eût pas quinze mois, Ç'avait été une chose difficile à obtenir, non pas seulement de Lukas, mais de Kaadje, qui ne consentait pas à faire de la peine à l'enfant, et qui, mille fois, à ses cris, se reprit à l'allaiter...

C'était Jan Clip qui, le premier, avait fait entendre à Ka d'abord, puis à Faas ensuite, la nécessité de mettre Lukas à un autre régime. Ce qu'il dépensa de diplomatie, le pauvre Clip, pour entamer la chose auprès du père, ce qu'il prit de précautions pour ne pas l'alarmer et cependant lui faire voir clair, serait digne d'être cité en exemple. On y trouverait tout ce que peut une nature simple et bonne.

Mais Faas, si bien qu'il s'y prît, avait commencé à s'inquiéter. Il s'était aperçu enfin que sa femme n'avait plus ses formes rondes, qu'elle n'avait plus sa gaieté et son activité d'autrefois... Nouveaux tourments et plus sérieux à ajouter à tous ceux qu'il endurait.

Le soir et la nuit, Faas se chargeait de l'enfant : c'était fort bien ; Kaatje ne pouvait céder à la tentation de le reprendre et de le consoler par la seule chose qui le consolait dans ses plus grands chagrins. Le jour, on montait la garde. Jan Clip prétendit que la Hollande était fournie de gaînes et d'écrins pour longtemps, et que, n'ayant plus qu'à se croiser les bras, il préférait les employer à porter Lukas, à le promener et à le divertir. Juultje et Mijntje venaient vingt fois, elles aussi, au secours de la voisine ; mais, comme il était matériellement impossible que Lukas s'en allât à la fois sur le giron de Mijntje et sur celui de Juultje, il préférait rester auprès de ce grand diable de Clip, à qui il finit par s'attacher.

Juultje et Mijntje s'en dédommageaient quand il s'agissait de l'endormir en le berçant, assises chacune d'un côté du berceau qu'elles poussaient alternativement du pied, et en chantant toutes

deux la même chanson, ce qui, cette fois, était parfaitement possible.

Grâce au ciel, le remède indiqué par Clip, son dévouement et celui des deux voisines opérèrent une amélioration sensible chez Ka. Sa toux diminua, ses forces lui revinrent, un peu de couleur lui remonta aux joues. Son humeur devint meilleure et elle commença à se sentir courageuse.

Faas fut bien heureux en constatant tout cela, et il embrassait sa petite femme plutôt dix fois qu'une, et il serrait les bonnes grosses mains de Clip ornées de ses manchettes recroquevillées, et il était gracieux pour Juultje et Mijntje !...

IV

Enfin, l'hiver était passé. Le printemps ramenait la brise. Puis, l'été ramena la chaleur et les longs jours. Rien n'était changé dans la maison du Kalvermarckt. Clip avait bien un peu vieilli, Lukas avait grandi, mais Kaatje conservait, avec une santé plus ferme, ses allures peu vives et son langage mesuré ; Faas avait gardé ses façons d'agir et ce n'est pas à sa femme du moins qu'il laissait deviner ou entrevoir ses soucis et ses ennuis. De leur côté, les deux voisines n'avaient pas cessé de se rendre serviables à leur manière.

Pour ce qui était des autres habitants de cette demeure curieuse, où le lecteur doit pouvoir déjà un peu se retrouver, ils avaient exactement accompli, sans y faillir un instant, ce qu'ils étaient

dans l'habitude de faire. Les enfants terribles du premier étage avaient, à cinq reprises différentes au moins, brisé les vitres et failli mettre le feu à la maison. Il ne devait plus exister chez le paralytique ni une table qui se tînt seule, ni une chaise sur laquelle on pût s'asseoir, ni une armoire qui se fermât, ni une pendule qui marquât l'heure, ni un lit qui ne fût défoncé. Il n'est pas douteux, non plus, que les glaces, les verres, les porcelaines, tout ce qui pour les transports se met dans des caisses et que l'on garantit par le mot *fragile*, ne fut depuis longtemps dans un état à ne plus jamais rendre cette précaution nécessaire. Pas un de ces chers enfants qui ne fût tombé au moins une fois par jour dans l'escalier, et qui n'eût ou la tête, ou une jambe, ou une main, ou un bras blessé. Et le père, pendant tout ce temps, avait poussé des cris du fond de son fauteuil, et la mère avait circulé au milieu de tout cela, en faisant son ménage, et en ne cessant de parler, de se plaindre, de gronder, toujours sur le même ton, ni plus haut ni plus bas, comme une bouilloire qui chante, ou comme une eau qui coule et murmure. Au rez-de-chaussée, les flic-flac n'avaient point discontinué, et quant à l'homme aux éperons

c'était miracle de lui voir encore les mêmes habits, les seuls qu'il eût eus pendant tout l'hiver, et qui cependant s'amincissaient, s'amincissaient!...

Nous sommes, pour le pauvre Faas, à cette période où il est devenu le Bruxellois maudit... La révolution est bien près d'éclater dans les provinces du Sud; on y proclame déjà hautement la déchéance de Guillaume I[er]. Être Belge, être flamand, c'est être révolutionnaire. Faas, hélas! voyait bien qu'il viendrait un moment, si les choses continuaient de cette façon, où il devrait quitter son emploi. Oui, telle était la situation pour lui; il en avait une juste intelligence. On ne peut croire combien les petites envies, les petites animosités que l'homme souvent le meilleur soulève contre lui, sont influentes alors. Il avait beau avoir épousé une Néerlandaise, avoir un fils né en Hollande, il avait beau servir avec toute l'ardeur, tout le zèle dont il était capable, et aimer même ce pays dont on le disait l'ennemi : ennemi il en restait... Ce n'étaient pas ses chefs, ce n'étaient pas les fonctionnaires supérieurs qui jamais auraient songé à faire tort au brave garçon. L'envie ne procède pas d'en haut, mais d'en bas... C'est un gaz exerçant des poussées ascendantes

si l'on peut ainsi dire... Il suffisait que Faas eût une place un peu meilleure, qu'il méritât un peu plus de considération et d'estime, pour qu'aussitôt des gens moins bien partagés, moins dignes d'estime et de considération, fissent valoir leur qualité de patriote, qui, en ce moment, était un titre qui s'imposait.

Un matin, Faas, après avoir embrassé joyeusement, comme de coutume, Ka et Lukas, et avoir descendu l'escalier de son pas ordinaire, tout à coup, arrivé à la porte de la rue, rebroussa chemin et remonta, silencieux et prudent comme un chat, les trois étages, passa vivement devant sa chambre, et continua son ascension jusqu'au grenier... Il faillit bien être trahi par ces gueux d'enfants du paralytique, que l'on trouvait partout et qui se mirent à crier sur son passage, à faire mine de le suivre, tandis que l'un d'eux, se tenant près de la mansarde de Clip, s'entêtait à vouloir y faire monter un cerf-volant; le gamin criait par le vide de la rampe, à l'un de ses frères resté tout en bas et chargé de tenir la ficelle, de courir, le traitant d'imbécile et d'idiot ; il injuria Faas à son tour dont les pieds s'étaient embarrassés dans la queue de la machine... Faas ne

fit qu'un bond du palier dans la mansarde, dont il ferma la porte aussitôt, imposant du geste silence à Clip, qui, de surprise, resta la bouche béante et les bras ballants.

Faas Schonck fit part alors à son voisin et ami de ses alarmes et de ses peines. Il pleura. Il supplia Clip de lui venir en aide, de lui donner un conseil. Clip venir en aide à quelqu'un!... Que possédait-il, que pouvait-il ?... Il n'avait sur lui et autour de lui, dans sa chambrette, rien qui valût dix florins, au plus haut prix... C'était un misérable au premier chef, qui avait bien plus besoin d'aide qu'il n'avait de moyen d'en prêter. Il se le disait, désespéré, pendant que Faas parlait. Aussi se mit-il à marcher par la chambre, à baisser et à relever alternativement les deux visières de sa casquette, dans un mouvement furieux; à déboutonner du haut jusqu'en bas son interminable redingote et à la reboutonner en tremblant, cherchant les boutons des doigts un à un.

A la longue, cependant, cette nature si passive et timide s'indigna; il sentit sourdre en lui de la colère, puis de la force, puis de la confiance... Tant de méchancetés et d'injustices ne pouvaient pas se commettre : Clip ne voulait pas le croire.

Tout à coup, son habit étant bien fermé, sa casquette ayant repris sa physionomie ordinaire, il tendit les deux mains au malheureux huissier-messager, et lui dit avec l'exaltation et tout à la fois la fermeté de la conviction : « Je vous sauverai ! »

Faas partit aussitôt, presque rassuré, et courut au Buitenhof, et ce jour-là, on vit dans les environs du vieux palais, pendant des heures entières, tantôt se cachant derrière un pilier, tantôt se tenant à l'angle de quelqu'une des portes sombres et bayantes qui donnent dans la galerie, une casquette de cuir vert pomme et une grande redingote de drap vert orangé.

La casquette et la redingote attendirent longtemps ainsi, lorsque, enfin, un homme pressé sortit en courant des bureaux de la secrétairerie, tenant à la main des papiers et sous l'un de ses bras des portefeuilles; l'homme se dirigea vers le Buitenhof, tourna à droite, sortit par le Gevangenpoort et traversa le Plaats. C'était une preuve qu'il resterait absent pendant quelque temps. Clip dont la redingote et la casquette honorèrent ce jour-là de leur présence les bâtiments célèbres où le gouvernement des Pays-Bas avait son siège

pour l'heure, Clip donc, après s'être assuré que Faas ne rentrerait pas avant une demi-heure au moins, retroussa un peu plus ses parements, releva la tête comme pour la raffermir sur ses épaules et entra...

Jamais rire plus sonore et plus prolongé ne fit retentir les voûtes du Binnenhof, qu'au moment où Clip demanda d'un air résolu, bien décidé, à être introduit auprès de Son Excellence M. de Mey de Strefkerke, chef de la secrétairerie, et à être introduit sans retard. Deux huissiers de salle occupaient l'antichambre et c'étaient eux qui avaient ainsi accueilli le solliciteur. Entrer chez Son Excellence ! quelle prétention ! Combien Clip se serait repenti de sa hardiesse, s'il avait été moins résolu, si sa volonté de servir Faas avait été moins ferme et s'il avait encore osé reculer.

Il laissa rire et renouvela sa demande; on voulut le mettre à la porte; il résista énergiquement. Un beau tapage en résulta ; la sonnette de Son Excellence retentit; Son Excellence voulait savoir le motif de ce vacarme, et prétendait surtout qu'il cessât. Clip eut une heureuse inspiration ; il cria plus fort, si bien que, pour s'en débarrasser, Son Excellence le laissa entrer.

Alors ce grand diable de Clip expliqua, mais avec une éloquence qui pour être à lui n'en était pas moins entraînante, les angoisses, les tourments de Faas, se faisant le garant de la conduite, des pensées, des sentiments de son ami, lui Clip, sujet très soumis de S. M. le roi Guillaume Ier... Mais son discours fut trop long au gré de celui qui l'écoutait ; M. De Mey Van Streefkerke l'interrompit et lui demanda de conclure en deux mots.

Or, c'était là le difficile ; Clip, malgré tout, voulait reprendre à tout moment son histoire et son plaidoyer, si bien que M. de Mey agita sa sonnette, déclara formellement qu'il n'avait plus le temps d'en entendre davantage, et Clip, tout à l'heure si gaillard, se retira confus, décontenancé...

Il se sentait mal à l'aise, un sanglot étreignait sa gorge, il était à la fois triste et furieux, furieux contre lui-même de n'avoir pas été plus habile. Il était convaincu, dans la naïveté de son être, qu'il avait fait plus de mal que de bien à la cause du pauvre Faas. A peine s'il osait rentrer à la maison maintenant : il avait comme un remords, et on le vit regagner sa mansarde le dos voûté, l'air sombre.

Le soir, il ne descendit pas au thé habituel : Faas vint lui en demander la raison, et il balbutia, n'osant pas regarder son voisin en face, fuyant son regard... Il se dit un peu indisposé et se coucha, et, toute cette nuit-là, il resta sans fermer l'œil; il se frappait la poitrine de colère, se traitant d'imbécile, de mauvais ami...

Mais quand, le lendemain, Faas Schonck monta d'une traite jusqu'à la mansarde, sans même s'arrêter à l'étage où l'attendaient sa femme et son fils, et qu'il vint annoncer en toute hâte, haletant, joyeux, que M. de Mey l'avait encouragé en l'assurant que rien de fâcheux ne lui arriverait, alors Clip jeta son bonnet, non pas au plafond (il y touchait et la manifestation de sa joie n'eût pas eu une grande portée), mais à terre et avec véhémence, ce qui faillit compromettre la malheureuse coiffure...

Ce soir là, ce ne fut plus Clip qui se dit malade, ni Faas non plus, ni Lukas, ni Kaatje, qui était satisfaite, sans enthousiasme, bien entendu, satisfaite de voir les autres en joie. Mijntje faillit même rire avant sa sœur et sans sa sœur, ce qui eût été une infraction grave à ses habitudes comme à celles de Juultje elle-même.

V

N'est-ce pas au mois d'août 1830 que commença véritablement le mouvement insurrectionnel à Bruxelles, que furent tirés les premiers coups de fusil, et qu'on arbora le drapeau brabançon à l'hôtel-de-ville? — Si vraiment, c'est bien au mois d'août.

En Hollande, l'indignation fut unanime : il y eut des manifestations patriotiques, des fêtes, des discours, des hourras... Il fallut aux tièdes et aux timides, comme toujours en ces circonstances, faire preuve de sentiments favorables à la cause nationale, sous peine de se voir maltraités par les exaltés et les faiseurs. La Hollande entière se pavoisa aux couleurs de la maison de Nassau. On vit

aux édifices publics, aux maisons particulières, aux moindres baraques, aux navires, aux barques et aux chaloupes, flotter étendards, bannières, pennons orange. Les hommes s'ornèrent la boutonnière, les femmes la coiffure, la poitrine et les reins, les enfants même se vêtirent de rubans, d'écharpes, d'étoffe orange.

Clip avait insisté pour que Lukas proclamât hautement de cette manière les vues et les tendances de la famille... Quand Lukas sortait et que, le vent ou le mouvement aidant, les mille bouts de nœuds orange dont il était orné se mettaient à s'agiter, il faisait l'effet de s'allumer par tout le corps et de se couvrir de flammes...

Cette protestation unanime, répondant à la parole du roi qui déclarait devant les États généraux qu'il ne *céderait jamais*, avait quelque chose de grand et de véritablement émouvant.

Toute la nation, dont les mœurs, les habitudes, la religion différaient de celles des Belges, pour lesquels la sympathie n'avait jamais été bien vive, tenait du côté de Guillaume Ier, cela était évident.

On ne parlait de rien moins, partout dans les lieux publics, que de mettre les Flamands à la raison, de leur faire payer cher leur insolence.

Les troupes partaient tambour battant, confiantes dans leur mission ; c'était à qui s'enrôlerait pour courir avec elles à la défense du droit et de la justice... Bientôt la *schutterij* elle-même s'embarqua, résolue et courageuse... « Nous mettrons Bruxelles en cendres, criaient les gardes à leurs amis, à leurs parents, debout sur les quais, à l'heure où l'ancre allait être levée et où les flottilles allaient partir ; et nous planterons une croix où Bruxelles aura existé... »

Il y avait là un peu de fanfaronnade, on ne peut s'empêcher de le reconnaître ; mais cela partait d'un bon mouvement.

A quelles angoisses notre ami Faas se trouva en proie ! Il voyait son vieux père, il voyait ses amis livrés à une mort cruelle ; et ses chers souvenirs d'enfance, et les rues, et les places, et ces promenades où il avait passé ses premières années, éprouvé ses premières émotions, tout cela allait donc disparaître ? Il n'en verrait plus jamais rien ? Quoi ! Il entendait chanter et exalter autour de lui, du matin au soir, le *Vaderland*... Le *Vaderland* qu'on courait défendre, il était tout entier pour lui dans ce que l'on allait détruire, et c'était là le supplice du malheureux garçon.

Non, on ne s'imaginera jamais ce qu'il souffrit à cette époque : il était depuis longtemps arrivé au *verdoemde Brusselaar*, et il s'entendait souhaiter les choses les plus singulières, comme de crever tout chaussé : *Verrekt in uwe laarzen*, lui disait-on avec une haine véritable. C'était d'ailleurs une sorte de mot admis à cette époque parmi les gens du peuple à La Haye.

Ce n'était plus alors qu'il s'élançait d'un bond, du premier au dernier escalier du perron extérieur, quand il revenait le soir ; deux ou trois fois, après avoir saisi la fameuse tige de fer servant de rampe, il y restait suspendu, absorbé dans sa douleur, dans ses craintes, dans son incertitude. Et quand il poussait la porte et qu'il posait son éternelle question : Qui vient embrasser sa petite femme chérie ?... il ne fallait pas être bien malin pour y découvrir de la tristesse et de la peine.

Bien maligne, Kaatje ne l'était pas. Elle avait tout compris cependant, sans en avoir l'air ; et elle souffrait presque autant que son Faas bien aimé. Depuis longtemps Clip avait reçu ses confidences à ce sujet, et Clip avait cherché à la rassurer, tout comme il avait fait pour Faas. Faas

pouvait être tranquille, il ne courait aucun danger. Il le savait bien, lui, Clip, mais il n'avait eu garde de rien dévoiler de ce qui s'était passé dans son audience à la secrétairerie d'Etat.

Un soir que le thé avait été silencieux et même très peu gai, que tout le monde s'était retiré, que Lukas dormait les poings fermés dans son berceau, que Kaatje s'était mise au lit, Faas resta seul à réfléchir. Pour ne pas gêner le sommeil de sa femme et aussi pour ne pas faire de dépense inutile, ce n'était pas le moment, il souffla la chandelle. Le poêle brulait encore, faiblement, et, de temps en temps, en tombant du fourneau dans la cendre, un morceau de charbon, incandescent, éclairait seul la chambre d'une lumière rapide et rouge. La respiration égale de Kaatje et de Lukas indiquait qu'ils dormaient bien tous deux. Faas se posait la plus cruelle des questions qu'on puisse avoir à se poser dans la vie : « Que vais-je devenir ?... »

Il récapitulait la journée. S. E. M. De Mey de Streefkerke l'avait appelé dans son cabinet. Après s'être promené un instant, silencieux, comme un homme embarrassé de commencer une phrase, il lui avait dit, tout à coup, avec une émotion réelle:

« Schonck, vous êtes un bon garçon et un excellent serviteur ; vous avez toujours accompli votre devoir avec ponctualité... Jamais je n'aurais donc songé à me séparer de vous... Mais les événements et les circonstances ont été plus forts que moi... Vous savez ce qui vient de se passer ? L'armée a été repoussée de Bruxelles après trois jours de combat, un gouvernement provisoire y est constitué et la déchéance du roi est prononcée. L'insulte est grande... Tout le monde n'a pas la sagesse ni le bon sens de comprendre à quel point vous êtes innocent de tout ce qui arrive... On vous accuse, vous, ennemi du roi, d'occuper un poste au service du roi... Ces gens, avec leur sotte méchanceté et leur envie, ont été plus puissants que moi, qui vous ai soutenu jusqu'au bout... Ecoutez-moi, Schonck, je vais vous faire une proposition... Vous êtes Néerlandais par votre mariage, par votre fils, né ici en Hollande, par les services que vous avez rendus : signez une demande en naturalisation, et tout le monde se taira... »

Schonck s'était recueilli à ce moment, et avait répondu : « Votre Excellence a raison, je pourrais d'autant mieux agir ainsi que mes compatriotes

sont victorieux et que je ne semblerais pas céder à un mouvement de lâcheté ou de peur... Mais, permettez-moi de vous le dire, il m'en coûterait d'en venir à une pareille extrémité... Renier son pays semble chose dure... Quand j'ai pris une femme ici, vous et nous, nous ne formions qu'un peuple, qu'une nation ; les mêmes lois nous régissaient... Je ne saurais pas bien expliquer cela, mais il n'en est plus tout à fait de même... Puis, je ne reverrais donc plus jamais mon pays ?... Non! car je n'oserais plus jamais m'y rendre. »

Et Faas avait pleuré, et M. De Mey, attendri, lui avait pris les deux mains, comme si ces deux mains n'avaient pas été celles d'un huissier-messager ; puis M. De Mey lui avait dit : « Il y a de l'exagération dans vos scrupules ; mais il y a de l'honnêteté au fond et ils sont respectables... Eh bien! mon enfant, il faut nous séparer... Voici votre démission ; voici qui attestera que nous n'avons eu qu'à nous louer de vous. Le gouvernement vous accorde à titre d'indemnité, une fois payée, le traitement d'une année. Prenez ce mandat et prenez aussi, de ma part, ceci, comme preuve de mon désir de vous être utile. Quoi qu'il

vous arrive, recourez à moi... Et maintenant, bon courage et bonne chance !... »

Comment Faas s'était-il trouvé hors du cabinet, comment du cabinet était-il arrivé dans la cour de Binnenhof, comment du Binnenhof était-il arrivé à Kalvermarkt, c'est ce que Faas ne parvenait pas à se rappeler en ce moment. Il se demanda si tout cela n'était pas un rêve, quand, en fouillant machinalement dans sa poche, sa main y rencontra de l'argent que bien certainement il n'y avait pas mis...

Il allait donc quitter La Haye ; c'était son désir, son vœu; mais qu'en penserait Kaatje, comment se ferait-elle à l'idée de s'expatrier... Maintenant qu'il y réfléchissait, ce départ n'allait-il pas être pénible pour sa femme?... Il poussa un soupir, auquel répondit un soupir venu du fond de la chambre...

Sans doute, Faas avait l'esprit malade... car comment aurait-il cru voir alors, à la lueur instantanée d'une étincelle du foyer, une longue figure, tout attristée, clignant des yeux et ayant l'air de le regarder avec compassion?...

Faas, tout ému, le corps brisé, alla se mettre au lit... Il avait besoin de forces pour le lendemain.

VI

Quand les premiers rayons du soleil vinrent dorer les vitres pour y battre la diane, et qu'il fallut se lever, le difficile était de savoir par quel bout entamer, auprès de Kaatje, l'annonce de la triste nouvelle... Faas recula ce moment jusqu'après le déjeuner, jusqu'à l'heure ordinaire de son départ pour le Binnenhof; puis cette heure étant venue, il n'osa rien dire encore.

Il s'était habillé, comme de coutume, et comme de coutume, il embrassa sa femme et sortit. Le courage lui manquait. Mais le dévouement était à deux pas, sous la forme d'une longue figure en redingote et en casquette. Clip descendait, en effet, de ses hauteurs en ce moment, comme

s'il avait deviné qu'il pouvait être utile à point nommé.

« Je sais tout, dit le brave homme, je sais tout... Mais combien vous avez la douleur loquace... Il est bien heureux que mevrouw Schonck ait dormi hier au soir : vous n'auriez pas eu l'embarras de tout lui apprendre aujourd'hui...

— Que faire, que faire? dit Faas sur le ton d'un homme qui appelle au secours.

— Le cas mérite réflexion. »

Mais, soudain, ils furent obligés, l'un de remonter, l'autre de descendre... Un des enfants du paralytique inaugurait la journée par une chute des plus terribles : il venait de se briser le crâne en tombant du premier étage sur les dalles du vestibule. Quelque gaminerie nouvelle en était la cause... Des cris affreux traversèrent la maison : la mère avait vu cette chute; elle n'avait plus trouvé qu'un corps sanglant et inanimé. Tout le monde accourut : les deux voisines, Kaatje et jusqu'au mystérieux personnage du rez-de chaussée... Et ce qu'il y avait d'affreux, c'était d'entendre, à la fois, en ce moment, les lamentations du paralytique, impuissant à secourir son fils, et

le flon-flon de la pochette allant son train chez le maître de danse.

Kaatje avait été pour sa part tellement saisie qu'elle ne songea même pas à s'étonner de voir son mari, qu'elle devait croire déjà occupé ailleurs, aider à relever le petit cadavre et à le monter à l'étage. Quant à Clip, qui était venu le rejoindre et qui fut bientôt à l'œuvre aussi, sa présence n'avait pas à frapper la femme de Faas... Cependant l'heure du bureau était passée, tous les soins étaient donnés, tout était rentré un peu dans le calme. Il n'avait pas fallu peu de temps. Faas était revenu à sa chambre, avec Clip, et s'était assis, tout naturellement, comme s'il eût été un rentier...

Vers midi, pourtant, la petite huisvrouw, comme si elle commençait à se rendre compte de ce qui se passait, demanda à Faas s'il ne craignait point d'être reprimandé...

Faas allait, pour toute réponse, prendre son chapeau et partir... quand Clip s'écria : « Non, bah!... laissez-le se reposer aujourd'hui... »

Il n'osa point persister dans ce système... Kaatje avait ouvert de grands yeux, des yeux si

curieux et si anxieux tout à la fois, qu'il recula et ajouta tout aussitôt :

« Vous avez raison, voisine. Où avons-nous la tête ?... »

Et Faas quitta la maison, d'un air bien empressé, se demandant, à peine arrivé à la rue, comme il se l'était demandé la veille déjà :

« Que vais-je devenir?... »

Il marcha droit devant lui pendant plus de trois heures, fou, inconscient; il regardait sans voir, se heurtait sur les quais aux ballots et aux caisses de marchandises, aux échoppes près des ponts, aux chariots dans les rues... Il se mit à suivre une musique militaire qui sortait de la ville avec le régiment, et lorsqu'il fut bien loin, il se demanda où il était et il rebroussa chemin ; mais quelques instants après, il se surprit à courir de toute la vitesse de ses jambes derrière une diligence, tirée, heureusement pour lui, par deux haridelles poussives, et sur la caisse de laquelle était écrit un mot qu'il s'entêtait à épeler et à relire sans cesse : *Belgie...* C'était une voiture qui avait longtemps fait le service international et qui avait, on ne sait comment, conservé aux provinces méridionales cette ancienne appellation

qu'elles venaient seulement de conquérir le droit de porter...

« *Belgie*, *Belgie* », répétait toujours Faas, en trottant sur la route et déjà tout en nage.

Soudain il s'arrêta, mais avec une sorte de regret : il n'en pouvait plus. Il lui semblait que ce nom de la patrie, de la patrie vers laquelle il courait lui-même, mettait un peu de baume dans son âme...

Comme il était revenu à la ville, qu'il marchait plus calme, la tête penchée, les mains dans les poches, tout absorbé et réfléchissant cette fois, quelqu'un l'arrêta brusquement :

« Ah ! mon Dieu, vous voilà donc enfin ! Où ne suis-je pas allé pour vous rencontrer, depuis que vous êtes parti, lui dit le grand Clip, essoufflé ! Voyons, voyons, qu'est-ce que tout cela signifie ?... Je ne veux pas vous laisser rejoindre votre pauvre femme, que je ne sache positivement quelle attitude prendre devant elle, quand je la verrai... D'ailleurs, pouvez-vous continuer à tout lui cacher ?...

— Je n'ai plus qu'une seule ressource, mon cher Jan ; c'est d'aller en Belgique, à Bruxelles..

— Partir ! fit Clip, avec tant de surprise, une

si réelle et si poignante émotion, qu'on sentait que cette idée était la dernière et la plus cruelle à laquelle il se pût attendre.

— Le pays s'organise... on y aura besoin d'employés... Mon père est connu ; je compte encore par là quelques amis ; ils me serviront... Tu l'as vu : ici je n'ai plus rien à espérer... Entends bien ce qu'on m'a proposé hier... Me faire naturaliser Hollandais... Est-ce que l'on change ainsi de patrie ?... Tu es un brave et honnête garçon, Clip, ai-je eu tort ?... Mais on me mépriserait chez nous et l'on ne m'estimerait pas ici... Allons, parle, cela me tourmente, car je ne sais pas comment annoncer tout cela à ma Ka bien-aimée...

— Partir ! répéta Clip, qui grimaçait terriblement pour ne pas pleurer, et qui après avoir tordu l'un des pans de sa redingote avec ses deux mains, convulsivement comme s'il s'était étudié à la faire passer tout entière par un étroit anneau, se mit de l'air le plus malheureux à en mordiller le bout.

— Et je ne vous verrai plus ! continua-t-il en larmoyant... Non, non, cela n'est pas possible...»

Ce fut alors au tour de Faas de chercher à consoler son ami ; il lui expliqua ses projets qui tournaient toujours autour de la seule solution

qu'il entrevoyait : la nécessité de trouver une position dans son pays. Mais il fut longtemps à convaincre son interlocuteur qui finit par baisser la tête, en murmurant : « Mon Dieu ! c'est vrai !... mon Dieu ! c'est vrai !... »

Cinq heures sonnaient quand tous deux arrivèrent à la maison, l'heure habituelle ; l'annonce de la mauvaise nouvelle pouvait donc être retardée jusqu'au lendemain peut-être. Et Faas eut la force de répéter une fois encore son éternel et amical salut.

Comment Kaatje fut-elle enfin mise au courant de la situation ? Il serait impossible de le préciser. Il est certain qu'aux premiers mots, elle devint toute tremblante et toute pâle, plus pâle que de coutume et d'une pâleur qui ne la quitta plus depuis, pour ainsi dire. Elle semblait suffoquer : elle n'eut la force ni de se plaindre, ni de protester, ni d'émettre un avis quelconque... Mieux eût valu qu'elle prît les choses autrement.

Enfin, il était impossible d'y rien changer...

Clip, l'excellent cœur, voyait bien ce qui en était. Il oublia que, lui-même, il perdait beaucoup en perdant ses voisins. Il s'évertua à consoler, à convaincre mevrouw Schonck. Ce départ était

utile à leur repos, à leur avenir; Faas allait se faire une position plus lucrative. Puis, il fallait songer à Lukas qui, grandissant, amènerait des besoins nouveaux, des exigences nouvelles dans le ménage.

« L'air est d'ailleurs plus doux là-bas; la température plus clémente. Vous vous y porterez beaucoup mieux, dit Jan Clip qui se rappelait la toux de Kaatje et qui était frappé de voir les traits décomposés de la jeune femme et son teint qui ne se ranimait pas. Oui, oui, insista-t-il, pour vous et pour Lukas le séjour des provinces méridionales sera favorable...

— Lukas est fort et bien portant, grâce au ciel, protesta la mère...

— Certes, mais cependant... Et comme Clip était embarrassé, il poussa trop loin son zèle.

— Lukas est bien, dit-il; mais depuis quelque temps, il semble avoir besoin d'un autre air...

— Lui! s'écria Ka, en bondissant de sa chaise et en allant au berceau où l'enfant dormait. »

Était-ce l'effet du hasard, d'un jeu de la lumière?

Ce soir là Lukas avait le sommeil moins pai-

sible, les joues moins roses... Kaatje fut effrayée, et il fallut alors s'employer à la rassurer.

« Nous irons à Bruxelles », dit-elle enfin en retombant assise à côté de la couchette, les mains jointes, l'œil morne et observant l'enfant.

VII

En vérité, au moment où le petit navire à voile, une sorte de sloop ou de cabotier sur lequel nos amis s'embarquèrent, leva ses amarres et quitta le quai, pour filer par Delft, vers Maassluis et la mer, la quiétude et le bien-être restèrent avec Clip et les deux voisines sur la terre de Hollande, et dirent adieu en même temps que celle-ci à Schonck, à Kaatje et même à Lukas.

Kaatje sortait à peine de sa cabine. Elle restait dans ce réduit sombre et enfumé où le jour n'entrait que par l'écoutille entr'ouverte, elle y restait sous prétexte de mille petites choses à faire, mais, en réalité, il faut bien l'avouer, pour que Faas ne vît pas la trace des larmes qui, du matin

au soir, sillonnaient le visage de la malheureuse petite femme.

Faas, monté sur le pont, regardait les villes et les villages courir devant ses yeux : spectacle intéressant quand c'est sur un canal hollandais que cette revue se passe... La marche lente des bateaux, rencontrant d'autres bateaux, manœuvrant à éviter un choc, s'arrêtant aux écluses, permet de tout voir en détail. Rien de coquet comme ces maisons qui se pressent sur la rive, avec leurs façades luisantes, leurs fenêtres en guillotine à rideaux blancs et nombreux, leurs contrevents, leurs persiennes d'un vert tendre ou d'un jaune clair... Les arbres des quais jettent parfois une ombre charmante sur ces façades quand le soleil les illumine. Partout et toujours, d'innombrables moulins à vent inactifs ou tournant leurs ailes avec une grave lenteur. Sur la route, c'est quelque cavalier dont la lourde monture lève les quatre pieds en cadence, fait entendre sur le pavé le clip-clip de ses fers, ses quatre fers blancs qui alternativement luisent aux regards; ou bien c'est quelque cabriolet qui semble marcher de conserve pendant quelque temps avec le navire, et dont les roues ont l'air

de jeter des flammes, dont le siège ballotté à droite et à gauche sur ses ressorts, selon la nature du terrain, imprime de si singuliers mouvements au conducteur, puis, le cabriolet devance le bateau et disparaît, et longtemps encore le bruit clair de son roulement retentit... Bientôt on arrive à quelque port ou quelque chantier. L'odeur du goudron empeste l'air. De grandes coques de navire, sombres, moussues, sont là renversées sur le flanc, et des milliers d'ouvriers frappant à coups de marteau et y promenant le feu, lui font subir le radoub. Quelque chose comme une planche retombant sans cesse agace les oreilles : c'est un moulin à huile qui travaille... Mais les rives deviennent moins resserrées ; le vent fraîchit beaucoup ; un léger remous se fait sentir... Le bâtiment sur lequel on navigue se découpe en vigueur sur un fond brumeux, indécis. Il semble que l'on va avoir à traverser un rideau de vapeurs : la mer n'est pas loin. Déjà la voile à corne et à bome s'enfle davantage, les focs se tendent, le navire court tantôt penché à droite, tantôt penché à gauche. Il louvoie, c'est à dire qu'il se met à décrire ces éternels zigzags auxquels le condamne un vent contraire...

Ce n'est plus qu'à de rares intervalles qu'on voit maintenant un autre navire. Par moments, la côte se laisse apercevoir encore, une simple ligne d'un vert clair ou d'un bleu pâle : quelque clocher surgit au loin, puis c'est tout : le ciel et l'eau ; et deux ou trois mouettes qui passent en poussant leur cri ; puis le vent qui siffle dans les vergues, sifflement strident et plaintif, continu...

Cela dura ainsi plusieurs jours pour Schonck. Enfin, on vint à doubler Flessingue ; le petit navire entra dans l'Escaut. Schonck ne put se défendre d'un sentiment de joie subite : il lui sembla respirer l'air de la patrie. C'était le matin à l'aube. Le ciel pur et doré, mamelonné de petits nuages clairs et vifs, contrastait avec l'aspect de l'eau, d'une teinte lourde, limoneuse. Une chaloupe à voile passa en ce moment à portée de la voix et quelqu'un cria à travers ses mains jointes en forme de cornet, des paroles dont Schonck ne put saisir le sens et qui semblèrent vivement contrarier le patron du cabotier, vieux marin peu communicatif et qui pour un rien vous aurait jeté par-dessus bord. La marche devint hésitante. Vers quatre heures de l'après-midi, quand les ombres du soir se massaient déjà dans

le lointain en formes grises et opaques, Schonck vit tout à coup des forêts de mâts et de vergues et d'énormes vaisseaux, hauts et noirs. Schonck appela Kaatje et tous deux, par dessus l'écoutille, regardèrent ce spectacle. C'était la flottille hollandaise mouillant dans les eaux d'Anvers. Le cabotier marchait sans pavillon. Alors, du haut de l'un des batiments de guerre, l'ordre vint de mettre en panne et d'attendre la visite... La voile et les focs tombèrent aussitôt. Un canot glissa, à bâbord, des flancs du grand bâtiment, des hommes y descendirent, leurs rames se levèrent...

Mais à ce moment, comme le vent soufflait avec vigueur, notre petit navire leva soudain toute la toile dont il pouvait disposer, et l'effort fut tel qu'il en frémit dans toute sa membrure. Il filait comme une hirondelle. Une lumière jaillit au loin, quelque chose vint, en sifflant, tracer un sillon dans l'eau à quelques lignes de la barque fugitive, une détonation se fit entendre. La flottille qui, le lendemain même, devait bombarder Anvers, envoyait un boulet au hardi voilier assez osé pour franchir la passe...

La passe était franchie, et Schonck, tout pâle,

regardait Kaatje qui se rendait mal compte de tout cela, presque indifférente, tandis que le patron debout sur le tillac, un bout de pipe aux lèvres, les mains dans ses pantalons, larges comme des fustanelles, calme, flegmatique même, riait de sa manœuvre et du bon tour qu'il avait joué à la marine royale.

Cependant, on gagna l'entrée du Rupel et le Rupel; le temps était devenu mauvais; la rivière roulait des vagues comme une mer, et la nuit tombait. Ici une nouvelle embarcation légère, flottant à quelques toises du sloop hollandais, adressa de nouveau un avis au patron. On lui annonçait que les dispositions des habitants étaient des plus mauvaises, et que, s'il abordait à quelque port avec son bâtiment, son bâtiment et lui auraient les plus grands dangers à courir. Cette fois, l'observation porta, car le patron déclara à Schonck qu'il n'irait pas plus loin, qu'il avait déjà bien assez fait d'affronter les batteries de la flotte de son pays, sans aller encore se faire tuer par quelques bandits brabançons. Et il fit mine de virer de bord. La situation était des plus critiques. Alors, au bout d'une demi-heure de négociations, de pourparlers, de supplications

même, on en vint à transborder en pleine eau, du sloop sur l'espèce de barquette de tout à l'heure, et au milieu des plus sérieuses difficultés, les caisses et le mobilier du pauvre Schonck; puis on fit passer Schonck, sa femme et son fils sur la frêle et flottante embarcation, qui recevait des paquets à l'engloutir mille fois... L'ombre était noire, le vent était froid et mugissait avec furie, la rivière était houleuse et il n'y avait rien pour garantir les pauvres voyageurs ni contre le vent ni contre le froid, ni contre l'eau qui jaillissait par-dessus bord...

Il avait bien fait le patron de ne point aller plus loin. En vérité, la haine contre la Hollande était immense... Debout sur les quais, éclairés par des torches, des centaines d'individus, armés de piques, de pieux, de pierres, attendaient. Qui les avait avertis?... Attendaient-ils Schonck, attendaient-ils d'autres personnes?... Ils étaient là, la chose est sûre, menaçants et terribles... Et comme Kaatje, au comble des alarmes, implorait son mari, le suppliait de ne point accoster un rivage aussi cruellement inhospitalier, et qu'elle se servait, la brave créature, de la langue de sa mère...

« Ce sont des Hollandais de malheur! exclama-t-on, en brandissant piques, pieux et falots...

— Non, amis! répliqua Schonck dans le plus pur patois de Bruxelles, ce sont des compatriotes qui reviennent au pays!... »

Aussitôt, des hourras de bienvenue remplacèrent les cris d'imprécation; les falots, les pieux et les piques s'agitaient encore, mais dans une sorte de ronde joyeuse. Et c'était à qui attraperait les amarres, assujettirait la planche, serait le premier à prendre Schonck dans ses bras, à l'enlever, lui, sa femme et son fils, que l'on portait littéralement en triomphe. Le lieu d'abordage était Willebroeck. Les voyageurs y restèrent la nuit. Longtemps Faas, à demi mort de fatigue et d'émotion pourtant, eut à raconter ce qui se passait en pays ennemi; il le fit avec convenance et sobriété... Il eut à entendre pendant plus longtemps le récit des actions d'éclat, des luttes patriotiques qui signalèrent la révolution... si longtemps que, quand il monta à la chambre de l'auberge où on l'avait conduit, Kaatje, qui était couchée, se plaignit d'avoir été inquiète, de n'avoir pu dormir... et de se sentir mal à l'aise... Elle croyait enfin s'être refroidie, car sa toux

lui était revenue et lui secouait la poitrine...

Allons, allons, il est bien vrai que notre ami avait dit adieu à tout, car dès ce moment le calme et la quiétude, qui avaient été longtemps sa seule richesse, disparurent définitivement pour lui.

Quand il fut arrivé à Bruxelles et qu'il lui fallut chercher de quoi faire face aux besoins des siens, les difficultés surgirent. Comme tout le monde s'était empressé à se pourvoir, mon Dieu! Le nouvel état des choses datait d'hier, et bien souvent on ne s'était pas arrêté à solliciter, on s'était installé dans les emplois publics... Puis la ville était encore à demi fumante; des traces du combat restaient partout; les familles riches ou aristocratiques étaient parties, attendant, pour revenir, que la stabilité fût rétablie, et tous les grands hôtels étaient fermés.

Le vieux père de Schonck, un ancien clerc d'huissier, très petit rentier, sans influence, fit pour son fils et les siens tout ce qu'il pouvait. Il leur donna l'hospitalité dans un appartement de deux chambres dont il s'en réserva une; il courait les rues du matin au soir et revenait au logis toujours aussi désespéré.

Il y a dans la façon de solliciter des gens de la

petite bourgeoisie, quelque chose qui n'est pas de la bêtise, mais de la maladresse : un rien les rebute, et pour eux cette science, qui ne connaît pas plus l'humiliation que l'humilité, est des plus abstraites et des plus difficiles... Nous disions qu'un rien les rebute. S'ils reviennent à l'assaut, par hasard, ils le font de telle sorte que, eussent-ils tous les titres, tout leur échappe quand même. Schonck était de cette espèce de simples, capables de dévouement jusqu'à l'abnégation, serviteurs exemplaires, d'une probité sans égale, qui se voient préférer, partout et en toutes choses, ou les sots ou les faquins... Si donc il ne trouvait pas de place, c'était à lui qu'il devait s'en prendre ; il le savait : dans son âme et conscience, il le déplorait, mais n'en accusait ni n'en maudissait personne...

Il sentait sous ses pieds le sol de la patrie et, par moments, quand cette idée lui venait, il éprouvait des élans de joie réelle, de fierté. Il se persuadait qu'un jour viendrait où ses misères cesseraient. Qu'eût-il fait s'il ne l'eût pensé? Kaatje s'habituerait au séjour du pays ; elle s'y ferait aimer comme elle méritait d'être aimée ; elle y reprendrait la santé; Lukas y trouverait certes

une carrière comme partout ailleurs, tandis que lui, Faas, il se savait dans un milieu qui lui semblait plus sympathique.

Ce n'est point qu'il ne lui vînt des regrets : quand sa femme se plaignait; quand, à son tour, elle endurait ce que Faas avait enduré; quand quelque méchante commère, quelque aigre marchande ou quelque imbécile du voisinage, à son seul parler, l'insultait et la traitait de mauvaise Hollandaise.

Cela dura ainsi quelques mois; Faas parvint à se caser; mais Kaatje, que cette maudite toux n'avait plus quittée, ne reprenait ni ses couleurs ni son rire. Il fallait voir Schonck s'ingénier à lui rendre la vie calme, tranquille, heureuse; à lui donner des distractions, de l'amusement... Il se faisait gai et lui, qui était d'une humeur passive, presque contemplative, il inventait des plaisanteries; il sautait, il gambadait. Il avait l'air de dire à cette petite femme :

« Allons! un peu de courage, et aussi un peu de charité; reviens à la santé, à la gaieté, comme autrefois, quand nous étions avec ce bon Clip, avec Juultje et Mijntje... Si tu savais combien je

suis affligé de te voir ainsi, bien certainement tu ferais un effort!... »

Kaatje n'eût pas demandé mieux. Elle cachait la moitié de son mal, et refoulait dans son cœur et ses larmes et ses craintes... quand son mari était là.

Il n'y a pas moyen d'empêcher les dénouements tristes dans une histoire vraie, si l'histoire vraie s'est dénouée de la sorte ; à moins d'inventer, ce qui n'est pas bien difficile, mais ce qui est irrespectueux. La seule ressource qui reste, c'est d'éviter ce qui pourrait par trop affecter le lecteur et de dire en deux mots ce qu'on ne peut cacher.

Lukas, ce gaillard de Lukas, comme l'appelait Clip, cet enfant si rose et si vanté pour sa santé naguère, quand il s'ébattait aux regards des deux voisines et du voisin de la maison du Kalvermarkt, Lukas eut un jour un refroidissement. Comment? le sait-on? Son état devint subitement grave, et malgré les soins du médecin, Lukas ferma à jamais les yeux à la lumière...

Dès ce jour affreux entre tous, Faas eut des tintements dans les oreilles et des étreintes à la

gorge, moins prononcés d'abord, plus gênants par la suite...

Non, le séjour de Bruxelles n'était plus possible, Ka avait raison; il lui était devenu odieux. Qu'y avait-elle eu de minutes, de secondes de satisfaction, depuis qu'elle avait débarqué à Willebroeck, au milieu des piques et des menaces!... Elle savait bien que la Hollande ne lui rendrait pas son enfant bien aimé, que la mort lui avait si traîtreusement volé; elle savait bien que là, pas plus qu'ici, la joie et la santé n'étaient plus à espérer pour elle... Elle voulait néanmoins revoir la Hollande, elle y aspirait. Tout son passé, toute sa jeunesse, avec les mêmes impressions qu'alors, lui revinrent à l'esprit comme un courant de fraîcheur; mais de cette fraîcheur qui, au milieu des ardeurs de l'été, rend le sentiment de la chaleur et des étouffements plus sensible...

Bientôt elle n'eut plus de cesse que Faas ne consentît à la ramener à La Haye. Pour un jour, pour une heure seulement, suppliait-elle avec une petite voix devenue voilée et qui passait par des lèvres devenues blanches et sèches...

Faas savait bien ce que la coupe de la vie lui réservait encore d'amertume, hélas!... Il voulait

donner à sa femme ce jour, cette heure qu'elle demandait. Son père, des amis lui en fournirent généreusement les moyens, très dispendieux, on le pense...

Et Kaatje, un matin, tomba dans les bras de Clip, de Juultje et de Mijntje qui, prévenus, l'attendaient debout, au débarcadère. Un moment, il lui sembla renaître. Ses amis furent frappés de son état. Clip secoua la tête, et cacha une larme qui lui tombait lourdement des paupières... Faas la vit, cette larme. Elle était un arrêt de mort, et Faas se mit à tituber comme un homme ivre. Il en accusa le mouvement du bateau.

Kaatje eut vraiment encore quelques jours de bien-être. Elle parla de Lukas, comme de quelqu'un qu'on n'a fait que quitter momentanément : tout bas, tout bas, elle se disait qu'elle allait bientôt le revoir...

VIII

. . . .

Elle a bien changé, la maison du Kalvermarkt; non pas à l'extérieur, il faut s'entendre, mais à l'intérieur. Sa façade est toujours en briquettes grises aux joints et refends soigneusement limités. Ses fenêtres à guillotine ont toujours leurs petites vitres brunâtres, et la porte se trouve le même perron cintré et la même barre de fer, servant de rampe. Mais Mijntje et Juultje ne montent plus le large escalier de chêne, l'une suivant l'autre, faisant les mêmes mouvements, levant le pied du même côté, émettant les mêmes idées, au même moment; brossant leur chambre, cette chambre si curieuse de propreté et de soins... De la mansarde on ne voit plus descendre cette

longue redingote et cette casquette d'arbalétrier, si connues et si aimées... Le paralytique? Notez que deux ans se sont passés bientôt et que le train que menaient les fils de ce malheureux impotent, les colères qu'il eut, n'étaient pas de nature à le guérir de son mal. C'eût été miracle. Quant aux bandits, s'ils arrivent à l'âge de dix-huit ans, ce que nous n'avons aucun motif de ne pas leur souhaiter, ils se corrigeront peut-être, grâce à leur incorporation dans une compagnie de discipline, ou aussi grâce à quelque brave marin qui, les ayant à son bord, leur fera manger de la corde à nœuds jusque par-dessus les épaules...

Au rez-de-chaussée, seul le maître de danse existe encore; toujours aussi vaillant et aussi solide, et, quand en passant par là, dès neuf heures du matin, on l'entend déjà manier sa pochette, faire des tra-la-la en cadence et battre du pied, on ne doit pouvoir s'empêcher de dire qu'il n'y a pas d'homme plus heureux sur la terre que celui qui exerce là son métier... Il est certain qu'il vécut si longtemps, si longtemps ainsi, qu'on ne se rappelle pas d'avoir appris qu'il fût mort.

Quant à l'homme mystérieux, un beau jour il a

disparu avec des malles pleines d'effets... et des habits et un chapeau neufs.

Faas Schonck n'avait plus quitté la ville bienheureuse où reposait sa chère Kaatje. Il y faisait le métier — oh ! ne riez pas — de commissionnaire d'hôtel. A peine était-il encore bon à ce métier-là : la tête n'y était plus. Il était calme; ce n'était qu'à de certains jours qu'il lui prenait de terribles secousses; il se mettait alors à courir par la ville, en criant, la gorge pleine de sanglots : Lukas ! Kaatje? Clip ! comme s'il les avait aperçus de loin et qu'il eût désespéré de les rattraper jamais...

Parfois aussi, on le voyait aller au Binnenhof, faire le tour de la cour intérieure, en sortir par le Plein, traverser la Houtstraat, comme autrefois trottinant et empressé, traverser le pont à dos d'âne, saisir la rampe de fer, en murmurant d'une voix lamentable et avec un hoquet douloureux ces mêmes mots, toujours : « Qui accourt embrasser et sa tendre Ka et son Lukas?... » Mais arrivé au pied du perron, prêt à étendre la main, la conscience de la réalité lui revenait, et il tombait bien souvent comme pris d'un vertige.

On le ramassait charitablement, on le remettait

sur ses pieds et, tout hébété, il s'en allait, docilement, cherchant à comprendre.. Les bonnes gens disaient avec commisération : *Arme Schonck* : pauvre Schonck; les indifférents, en plus grand nombre, poursuivaient flegmatiquement leur chemin, haussaient les épaules ne soufflaient mot. Des enfants l'appelaient *gekke Schonck* : Schonck le fou...

C'est sous ce nom qu'il fut connu longtemps dans les rues de La Haye. Il était doux et serviable, et personne, sauf quelques gamins, race impitoyable et la même partout, ne songeait à s'amuser de son humeur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

JUFFER DAADJE ET JUFFER DOORTJE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



AVIS DE L'ÉDITEUR

Le but de la collection des *Auteurs célèbres,* à **60** *centimes* le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

POUR LES N°s 1 A 240, DEMANDER LE CATALOGUE SPÉCIAL

241. FRANCIS ENNE et FERNAND DELISLE, **La Comtesse Dynamite.**
242. ERNEST NOIROT, **A Travers le Fouta-Diallon et le Bambouc.**
243. JULES MARY, **Le Boucher de Meudon.**
244. PIERRE DELCOURT, **Le Secret du Juge d'Instruction.**
245. ISMAEL HUCHER, **La Belle Madame Pajol.**
246. E. A. SPOLL, **Le Secret des Villiers.**
247. LOUIS JACOLLIOT, **Voyage sur les rives du Niger.**
248. JEAN AICARD, **Le Pavé d'amour.**
249. GÉRARD DE NERVAL, **Les Filles du feu.**
250. CATULLE MENDÈS, **L'Art d'aimer.**
251. CAMILLE FLAMMARION, **Clairs de Lune.**
252. GEORGES COURTELINE, **Ombres parisiennes.**
253. JACQUES CASANOVA, **Sous les Plombs.**
254. ALFRED DELVAU, **Miss Fauvette.**
255. EMILE ZOLA, **Jean Gourdon.**
256. EMILE GREYSON, **Juffer Daadje et Juffer Doortje.**
257. VAST-RICOUARD, **Le Chef de Gare.**
258. JULES RENARD, **Le Coureur de Filles.**
259. DANRIT, *La Guerre de Demain.* **La Bataille de Neufchâteau.**
260. MAXIME RUDE, **Les Princes Tragiques.**

En jolie reliure spéciale à la collection, 1 fr. le volume.

(ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE)

PARIS. — IMPRIMERIE E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.


